

Mazzino Montinari

“La Volonté  
de Puissance”  
n'existe pas

Traduction: Patricia Farazzi, Michel Valensi

Paris: Éditions de l'Éclat, 1997 (144p)

## Note des traducteurs

### 1.

«Tant qu’il ne fut pas possible aux chercheurs les plus sérieux d’accéder à l’ensemble des manuscrits de Nietzsche, on savait seulement de façon vague que *La Volonté de puissance* n’existait pas comme telle [...] Nous souhaitons que le jour nouveau, apporté par les inédits, soit celui du retour à Nietzsche.» *Gilles Deleuze & Michel Foucault, «Introduction générale» à l’édition des Œuvres philosophiques complètes de Friedrich Nietzsche, établie d’après les manuscrits par Giorgio Colli et Mazzino Montinari, simple feuille volante glissée dans Le Gai savoir, Gallimard, Paris, 1965.*

Trente ans plus tard, la réédition de *La Volonté de puissance* par le même éditeur répond péremptoirement aux vœux de Gilles Deleuze et Michel Foucault: le “retour à Nietzsche” ne viendra pas encore. Une nouvelle fois, raison sera donnée aux faussaires. Une nouvelle fois, raison sera donnée à la “raison économique”.

### 2.

Sous le titre «*La Volonté de puissance*» n’existe pas, nous avons voulu rassembler – sur la suggestion de Paolo D’Iorio – quatre essais de Mazzino Montinari, traitant diversement des problèmes posés par l’édition des écrits de Friedrich Nietzsche et portant plus particulièrement sur la question de *La Volonté de puissance*. Si ces essais ne prétendent pas

*apporter directement la preuve de la non-existence d'une œuvre de Nietzsche intitulée La Volonté de puissance, ils constituent néanmoins des documents de première main sur ce sujet et devaient être présentés au public francophone.*

*La preuve irréfutable, sans appel, de la non-existence d'une œuvre de Nietzsche intitulée La Volonté de puissance a été publiée en 14 volumes (un volume reste à paraître) dans sa version française sous le titre: Édition critique des Œuvres philosophiques complètes établie d'après les manuscrits originaux de l'auteur et comprenant une part de textes inédits, par Giorgio Colli et Mazzino Montinari, Gallimard, Paris, 1967 sq. On comprendra dès lors pourquoi il nous était difficile de la faire figurer ici dans notre dossier.*

### 3.

*Pour Giordano Bruno, les astres et les planètes étaient des animaux. Il faut croire que pour d'aucuns, qui s'apparentent plutôt à ceux qui brûlèrent le Nolain, l'histoire est un monstre docile, et toute falsification, toute malversation, lui est nourriture. À la lecture de certains textes de Nietzsche, on perçoit vite sa vision de l'histoire. On apprend aussi très vite, en s'y perdant bien des fois, à quelle hauteur et avec quelle intensité il pensait. Si l'on garde, en ce siècle finissant, un respect pour la pensée, on peut chaque jour, avec une inquiétude grandissante, observer à quel point elle fait défaut, et à quel point Hannah Arendt était dans le juste quand elle en remarquait l'absence dans le regard vide et inhumain d'Eichman. Que la pensée de Nietzsche, au titre d'une Volonté de puissance falsifiée, puisse être liée de quelque façon au Troisième Reich, n'est-ce donc pas d'abord une injure à la pensée elle-même?*

#### 4.

*Par ces quelques mots, volonté de puissance, Nietzsche n'a jamais donné une quelconque recette pour un quelconque mouvement politique. La volonté est pensée, pluralité de sentiments, libre arbitre, intériorité. «La contrainte, l'oppression, la résistance, le trouble, sentiments qui accompagnent immédiatement l'acte de volonté» (Par-delà bien et mal, § 19) Mais surtout la volonté s'accompagne d'elle-même: on ne peut contraindre l'autre à vouloir. La distance, le combat intérieur, l'ironie libératrice, où en a-t-on vu l'expression dans la masse d'adhérents au national-socialisme? Un homme qui aboie et un chien qui obéit font-ils preuve de "volonté"? Thucydide, dans L'Histoire de la guerre du Péloponnèse (iii, 82), dit: «Pour justifier des actes considérés jusque-là comme blâmables, on changea le sens des mots.» Le «triomphe de la volonté» n'aura pas échappé à cette règle.*

*Aujourd'hui on peut fabriquer à peu près n'importe quelle information, et certains s'acharnent avec obscénité à faire disparaître et à nier le pire crime commis contre l'humanité, injuriant la mémoire de plus de six millions d'individus. Alors que ces absurdes personnages se donnent droit de cité et que d'aucuns font du remous autour d'eux, au nom de la liberté d'expression, il est d'autant plus urgent d'éloigner Nietzsche de ce borbier, avant que les mêmes ou d'autres ne l'y entraînent, croyant y verser les mots d'un philosophe et donner par là-même un sédiment nouveau à la fange. «Les porcs prennent plaisir de la boue plutôt que de l'eau pure.» (Héraclite, 14[A 22] Colli).*

#### 5.

*Ce qui manqua face au nazisme, ce qui manqua cruellement et*

*tragiquement, c'est précisément la volonté, celle d'un peuple qui se laissa réduire en masse. La volonté et la pensée étaient, en ces «sombres temps», du côté de toute résistance. Mais l'acharnement destructeur d'Élisabeth Förster-Nietzsche n'avait eu de cesse que l'œuvre de son frère ne fût trahie. Lui qui parlait, dans Par-delà bien et mal, d'arracher son masque au langage, s'est retrouvé parmi ceux qui appliquèrent aux mots des masques inédits, sournois, et élaborèrent la plus immonde des rhétoriques. Lui qui avait parlé de l'Allemagne avec dureté et violence, appliquant à ses compatriotes les pires qualificatifs, se retrouva parmi les soi-disant prophètes de sa suprématie. Les falsifications dont il a fait l'objet n'y sont pas étrangères. Primo Levi, dans son appendice à l'édition de 1976 de *Se questo è un uomo*, cite Nietzsche comme l'un des prophètes de l'orgueil nationaliste, cet orgueil qu'Hitler utilisa à son profit. Cela signifie donc que même pour un écrivain, et dans ce cas précis, un témoin et un survivant, Nietzsche reste tel que la propagande l'a laissé en héritage aux générations futures. Comment rétablir les œuvres de Nietzsche dans une vérité? Peut-il être question de «vérité» face à l'immonde? «Il est difficile de dire la vérité car elle est vivante et elle a un visage qui change avec sa vie» écrit Kafka. La vérité est dans le monde, elle est là en continuité. Si elle était une chose, alors une chambre à gaz serait vérité. L'est-elle? Non. Elle est ce qui détruit la vérité, qui détruit ce visage changeant de la vie, ces points dans le lointain, qui se rapprochent doucement, vivent et revivent dans un geste, un regard, une maladresse, une silhouette, une ombre. Face à ces silhouettes, ces ombres, face à la vérité de toutes ces individualités détruites, face au récit vrai d'un être revenu d'entre les morts, les falsifications d'un texte philosophique peuvent sembler bien dérisoires.*

*«Maintenant nous avons le livre, écrit Colli dans ses carnets posthumes, et nous ne pouvons nous servir que de ce succédané. Nous*

*devons même nous en servir, de façon à ce qu'il ne se révèle pas être autre chose qu'un succédané.» Mettre en lumière les falsifications de ce "succédané", n'est-ce pas d'abord éviter celles plus graves de l'histoire, qui tendraient à effacer définitivement ces silhouettes et ces ombres, afin de conserver «l'incomparable individualité originelle de l'expression humaine, qui seule est vivante» (Colli)?*

*La faiblesse de Nietzsche était son honnêteté, une honnêteté bizarre qui le poussait à tout dire, à tout écrire. Mais si une ombre de vérité existe et peut encore être sauvée, qu'elle protège de son ombre les temps à venir. Les individus ne sont pas si nombreux, et avec qui pourrions-nous compter quand la horde se rassemble?*

## 6.

*Thucydide rapporte encore que les Corinthiens avaient l'habitude de s'accorder la victoire «dès lors que leur défaite n'était pas totale» (vii, 36). Ils élevaient à la hâte un trophée, pour un combat à peine livré, pour une victoire éphémère ou tout simplement usurpée: amas de boucliers, de lances, d'armes et d'armures de ceux qui moururent au combat, accumulés par les plus couards d'entre les survivants. Les flèches auraient-elles cette faculté inestimable de ne tuer que les braves? s'étonne un Athénien (IV, 40).*

*La Volonté de puissance ressemble à l'un de ces trophées factices, trompeurs, dressés à la hâte, au passage de deux siècles, avec les restes maquillés et pêle-mêle d'un Nietzsche mort au combat et déchiqueté par la «canaille» (Ecce Homo, «Pourquoi je suis si sage», § 3), pour clamer haut et fort – trop haut et trop fort – la victoire mensongère des seuls usurpateurs.*

*De tels trophées ont la vie dure, en tant qu'ils font oublier – en le*

*commémorant – ce pour quoi ils se dressent. Aussi a-t-on le plus souvent confondu Nietzsche avec cette accumulation de phrases tronquées, démembrées, fautives. Et son nom et son œuvre n’ont plus signifié que tromperie, mensonge, malversations. Giorgio Colli etazzino Montinari se proposaient de rétablir une authenticité. La seule authenticité des textes. Mais voulait-on affronter cette incontournable authenticité? Ne lui a-t-on pas toujours préféré la rapide et fausse popularité d’un nom mêlé à tous les bavardages? De plus, un étrange syllogisme semble avoir fonctionné: Nietzsche = Volonté de puissance; Volonté de puissance = tromperie; Nietzsche = tromperie. Et ce n’est pas le moindre paradoxe du travail exemplaire accompli par Colli et Montinari, qui expliquerait également pourquoi, avant même d’être mené à terme, il est aujourd’hui bafoué par ceux-là même qui s’étaient engagés à le diffuser en France.*

*Déjà Le Livre de poche avait republié en 1991 une version de La Volonté de puissance, présenté par celui qui allait devenir sous peu le mousquetaire de bistrot de la grande “distribution” philosophique. Sa récente lecture de Mein Kampf, auquel il trouve peu à redire du point de vue de l’antisémitisme, laisse présager de la manière dont il a pu lire Nietzsche, et la densité de platitudes imbéciles de la courte préface qui accompagne cette réédition confirme que les critères “éditoriaux” qui ont présidé à cette réédition sont aussi triviaux que le slogan du loto non sportif: C’était pas cher – le texte est dans le domaine public –; c’était pas difficile – d’ailleurs on y est arrivé –; et ça peut nous rapporter gros – quid tum?*

*Mais que l’éditeur de la «Colli-Montinari» propose aujourd’hui une réédition de La Volonté de puissance, publiée par F. Wurzbach en 1935, sous le prétexte que ce [faux] livre « a représenté une étape effective dans la réception, la lecture et l’interprétation de Nietzsche», méritait une réaction, fût-elle donquichottesque. Oserait-on suggérer au préfacier*

*anonyme de cette réédition de retirer plutôt de la vente toutes lesdites «lectures et interprétations» de Nietzsche, dès lors qu'elles se sont appuyées sur un texte qui n'existait pas, à commencer, par exemple, par les deux volumes du Nietzsche de Martin Heidegger? Demonstratio ab absurdo [Pause].*

## 7.

*Éditeurs! «toujours menteurs, bêtes méprisables, gloutons paresseux!» (Epiménide 8 [A 1] Colli).*



# La nouvelle édition critique des œuvres complètes de Friedrich Nietzsche

## 1.

<sup>1</sup>L'édition critique des œuvres complètes de Nietzsche<sup>2</sup> a une préhistoire. C'est vers 1943, dans la petite ville médiévale de Lucques, entre Florence et Pise, que nous entendîmes pour la première fois prononcer le nom de Friedrich Nietzsche par notre professeur de philosophie, Giorgio Colli. Colli avait alors vingt-six ans et il s'efforçait de guider notre petit groupe de lycéens à travers les «terres arides» de la philologie, pour nous donner une idée de la philosophie grecque. C'est lui,

---

<sup>1</sup> *N.d.e.* – Ce texte de Montinari a paru pour la première fois en anglais sous le titre: «The new critical edition of Nietzsche's complete Works» [translated by David P. Thatcher] in *The Malahat Review*, University of Victoria, n. 24, oct. 1972, pp. 121-133; puis, à trois reprises, en allemand («Die neue kritische Gesamtausgabe von Nietzsches Werken», 1) in *Literatur-Magazin*, 12 «Nietzsche», Rowohlt, Reinbeck bei Hamburg, 1980, pp. 317-328; 2) préface à F. Nietzsche, *Sämtliche Werke. Kritische Studienausgabe*, édité par Giorgio Colli et Mazzino Montinari, dtv – de Gruyter, München, 1980, vol. 14, pp. 7-17; 3) in M. Montinari, *Nietzsche lesen*, Walter de Gruyter, Berlin-New York 1982, pp. 9-21), puis en italien sous le titre «Prologo», in M. Montinari, *Su Nietzsche*, Editori Riuniti, Roma, 1981, pp. 3-13. [*N.d.t.* – Pour cet essai, comme pour ceux qui suivent, nous avons principalement traduit à partir du texte italien, en tenant toutefois compte des ajouts ou des modifications notables des autres versions – et en particulier de la plus récente. Les différentes "coutures" et interpolations de textes n'ont eu pour but que de donner une version la plus complète possible de ces essais, maintes fois repris par Montinari. S'agissant d'un recueil sur une autre "sorte" de découpage et collage, nous nous devons de prévenir le lecteur de ces modifications, qu'il ne nous a pas semblé nécessaire de signaler tout au long du texte. Il lui suffira, s'il le souhaite, de se reporter aux différents originaux en italien et en allemand.]

<sup>2</sup> Friedrich Nietzsche, *Werke, kritische Gesamtausgabe*, édité par Giorgio Colli et Mazzino Montinari, Berlin, 1967 *sqq.*, Traductions: Editions Gallimard, Paris, 1965 *sqq.*, pour la version française [à laquelle nous nous référerons le plus souvent sous le signe OPC]; Adelphi Edizioni s.p.a., Milano, 1964 *sq.*, pour la version italienne [par la suite OFN]; Board of Trustees of the Leland Stanford Junior University, pour la version anglaise; Hakusuisha Publishing Comp., Tokyo pour la version japonaise.

également, qui nous initia à l'antifascisme. Le plus courageux d'entre nous entra dans la résistance<sup>3</sup>, tandis que la plupart des autres élèves furent renvoyés du lycée à la suite d'une manifestation antifasciste. Colli dut se réfugier en Suisse. Au cours de ces années sombres de 1943-1944, les élèves renvoyés se réunissaient le plus souvent chez moi: nous préparions alors de nouvelles actions pour taquiner les fascistes; nous étudions aussi un peu avec les moyens du bord et l'aide d'autres enseignants antifascistes, lisant et commentant ensemble des passages de l'œuvre de Platon, de Kant et de... *Ainsi parlait Zarathoustra*.

Mais à quoi bon rappeler tout cela? Pour montrer à quel point l'équation (aussi fausse qu'elle est idéologique): Nietzsche = fascisme, était pour nous, lycéens italiens antifascistes, absolument dénuée de sens. Notre rapport à Nietzsche resta, pour l'essentiel, libre de toute hypothèque, même

---

<sup>3</sup> *N.d.e.* – Montinari fait allusion à son grand ami Angelo Pasquinelli qui rejoignit alors les partisans italiens. Éditeur et traducteur d'un corpus des Présocratiques (*I presocratici. Frammenti e testimonianze*, Einaudi, Torino, 1958) dans la collection que dirigeait alors Giorgio Colli, et auteur d'un essai sur Schopenhauer («La fortuna di Schopenhauer», in *Rivista di filosofia*, 1951, vol. 42), Angelo Pasquinelli mourut en 1956. Il n'avait pas trente ans. C'est à cette époque que Colli et Montinari reprirent contact et commencèrent à travailler ensemble.

Montinari a évoqué en d'autres occasions cet épisode décisif de sa formation: «La guerre, la résistance contre le fascisme, la première lecture de Nietzsche, de Platon, de Kant, la première musique (Beethoven), la première découverte du sens de l'amitié qui me liait à Giorgio [Colli] et à Angelo [Pasquinelli]: tout cela avait, dès l'âge de quatorze ans, marqué ma vie d'un sceau indélébile.» («Ricordo di Giorgio Colli» in *Giorgio Colli. Incontro di studio*, édité par S. Barbera et G. Campioni, tr. fr. in G. Colli, *Philosophie de l'expression*, L'éclat, Combas, 1988, p. 221). À la mort de Giorgio Colli, Montinari publia également un article d'hommage dans *L'Espresso* du 21 janvier 1979, évoquant une nouvelle fois la figure de Colli professeur de lycée: «Il aimait et recherchait la compagnie des jeunes, il avait confiance en leur enthousiasme, et était radical comme le sont les jeunes. Sa confiance s'accompagnait pourtant d'une insistante demande de travail et d'apprentissage, en revenant directement aux sources. C'est ainsi qu'il nous fit comprendre qu'il était indispensable de lire les philosophes dans leur langue originale, et qu'il nous fallait apprendre l'allemand pour lire Kant, Schopenhauer, Nietzsche, connaître mieux le latin pour Spinoza et Giordano Bruno, le grec pour Platon et les anciens sages de la Grèce. C'est lui qui nous initia aux difficiles questions de philologie liées, par exemple, à la chronologie et à l'authenticité des dialogues platoniciens, ou aux témoignages et fragments des présocratiques» (M. Montinari, «Lavò la faccia al superuomo», in *L'Espresso*, n° 3, 21 janvier 1979 – le titre (on s'en doute) est de la rédaction de l'hebdomadaire). Cf. Giuliano Campioni, *Leggere Nietzsche. Alle origini*

lorsqu'après la guerre, en Allemagne, son œuvre fut sujette à la dénazification.

En 1958, après une série d'expériences personnelles des plus diverses, je retrouvai à Florence, pour un travail commun, mon ancien professeur de philosophie, Giorgio Colli, devenu professeur d'histoire de la philosophie antique à l'Université de Pise.

Mon ami voulait entreprendre, pour l'éditeur Giulio Einaudi, une nouvelle traduction italienne des écrits de Nietzsche qui fût la plus complète possible (comprenant les œuvres publiées et les posthumes); c'est à cette occasion que nous fûmes confrontés au débat, réactualisé en France par Richard Roos et en Allemagne par Karl Schlechta<sup>4</sup>, sur la fiabilité des derniers écrits de Nietzsche publiés jusqu'alors, et en particulier à la question de ladite «principale œuvre philosophique en prose» (selon la définition qu'en donne Elisabeth Förster-Nietzsche): *La Volonté de puissance*.

## 2.

Quelle était la situation de l'édition des œuvres de Nietzsche avant l'entreprise très discutée de Karl Schlechta?

Après avoir freiné l'élan de Peter Gast qui, dès 1892-1893, avait projeté une édition des œuvres complètes de Nietzsche, Elisabeth Förster-Nietzsche fonda à Naumburg (1894) le *Nietzsche-Archiv*, qu'elle transféra ensuite à Weimar. La présence dans cette ville des grandes archives des classiques allemands (Archives Goethe-Schiller) l'aura sans doute

---

dell'edizione critica Colli-Montinari. Con lettere e testi inediti, ETS, Pise, 1992, pp. 19 sq.

<sup>4</sup> Richard Roos, «Les derniers écrits de Nietzsche et leur publication», in *Revue Philosophique*, 146 (1956), pp. 262-287; Friedrich Nietzsche, *Werke in drei Banden*,

influencée dans le choix de ce nouveau siège. La fameuse *Großoktavausgabe* des œuvres de Nietzsche est le résultat le plus important de toute l'activité éditoriale du *Nietzsche-Archiv*: elle fut publiée à Leipzig entre 1894 et 1926, tout d'abord chez l'éditeur C. G. Naumann, puis chez Kröner. Voici comment elle est structurée:

*Première section*, voll. I-VIII: les œuvres publiées par Nietzsche lui-même, bien que le volume VIII contienne également *L'Antéchrist*, *Les Dithyrambes de Dionysos*, des poésies, des aphorismes et des fragments poétiques posthumes.

*Deuxième section*: voll. IX-XVI: posthumes. Dans le volume XV, *Ecce Homo* et les deux premiers livres de ladite *Volonté de puissance*; dans le volume XVI, les livres III et IV de cette même *Volonté de puissance*, accompagnés du commentaire philologique d'Otto Weiss. Les volumes XV-XVI parurent pour la première fois en 1911 et devaient remplacer le précédent volume XV (1901) qui contenait une version plus réduite de *La Volonté de puissance*. La nouvelle édition des volumes IX-XII devait également se substituer à celle publiée en 1896-1897 par Fritz Koegel.

*Troisième section*: voll. XVII-XIX: *Philologica*, contenant les textes philologiques de Nietzsche en même temps qu'un choix des cours de l'époque de Bâle.

Le volume XX contenait un index établi par Richard Oehler<sup>5</sup>.

---

édité par Karl Schlechta, München, 1956-58, et en particulier l'appendice de K. Schlechta au volume III, pp. 1383-1432 (*Philologischer Nachbericht*).

<sup>5</sup> Parallèlement à la *Großoktavausgabe*, fut publiée également une *Kleinoktavausgabe*, identique quant au texte et à la pagination, mais ne comprenant que seize volumes (manquaient les Écrits philologiques, soit les volumes XVII-XIX). La seule différence concernait le format («petit in-octavo» au lieu de «grand in-octavo») et l'édition en caractères gothiques et non en lettres latines. Pour une vision d'ensemble des éditions des œuvres complètes réalisées par le *Nietzsche-Archiv*, cf. la liste établie par Richard Oehler, in Friedrich Nietzsche, *Werke und Briefe, historisch-kritische Gesamtausgabe, Werke*, vol. I, pp. XXVIII-XXIX, München, 1933. [N.d.e. – Sur ce sujet voir le célèbre livre de David Marc Hoffmann, *Zur Geschichte des Nietzsche-Archiv. Chronik, Studien und Dokumente*, Berlin-New York, Walter de Gruyter, 1991.]

La *Großoktavausgabe* sert de base pour toutes les éditions successives, y compris l'édition *Musarion* (1922). Celle-ci se différencie de la première du fait de la publication, dans le premier volume, d'un certain nombre d'écrits de jeunesse – jusqu'alors inconnus – datant des années 1958-68, d'une nouvelle collation des écrits philologiques avec les manuscrits et enfin, de la publication de la *Préface*, encore inconnue comme telle, *Sur le pathos de la vérité*<sup>6</sup>. Pour le reste, l'édition *Musarion* reprend, sans le vérifier, le matériau de la *Großoktavausgabe*, selon un ordre différent et plus chronologique. Ainsi, pour ce qui concerne les posthumes, elle est identique à la *Großoktavausgabe*: aussi incomplète et aussi peu fiable que celle-ci. Son caractère monumental est à la mesure inverse de sa valeur scientifique.

### 3.

La "*Großoktavausgabe*" fut donc publiée à Leipzig à partir de 1894. Les éditeurs se succédèrent au rythme des humeurs et des "dispositions" d'Elisabeth Förster-Nietzsche. (Mais il s'agit d'un chapitre en soi – quand bien même n'est-il pas le plus inintéressant de la longue histoire éditoriale des œuvres de Nietzsche.) La première section de la *Großoktavausgabe*, malgré la procession des éditeurs responsables, ne présente du reste aucune variante remarquable dans le texte: seul le volume VIII parut dans trois versions différentes<sup>7</sup>. Il en va tout autrement pour la deuxième section, à savoir l'édition des textes posthumes. Elle fut publiée entre 1901 et 1911. Dans les détails, ce qui constitue la plus importante réalisation éditoriale du

---

<sup>6</sup> Ce texte fait partie de l'écrit posthume de l'époque de Bâle (1972), «Cinq préfaces pour cinq livres non écrits» in OPC, I, 2.

<sup>7</sup> 1894, édité par Fritz Koegel; 1899, édité par Arthur Seidl; 1906, édité par le *Nietzsche-Archiv* (Peter Gast).

*Nietzsche-Archiv* se présente de la manière suivante:

Voll. IX-X (1903), édités par Ernst Holzer; ces volumes contiennent des écrits et des fragments posthumes allant de 1869 à 1876. L'ordre plus ou moins chronologique des fragments et la table générale des manuscrits qu'accompagne une note philologique de Holzer en appendice font de ces volumes les plus fiables de l'édition.

Voll. XI-XII (1901), édités par Ernst et August Horneffer; ces volumes contiennent des fragments posthumes allant de l'époque de *Humain, trop humain* jusqu'à *Ainsi parlait Zarathoustra*, soit de 1875-76 à 1886 (ajouts au *Zarathoustra*). Dans la mesure où les manuscrits d'où sont tirés les fragments publiés dans ces volumes, correspondent à une période relativement brève, la chronologie est respectée. Toutefois, le classement, prétendument neutre, de ces fragments en rubriques intitulées «philosophie en général», «Métaphysique», «Morale», «Femme et Enfant», etc. empêche de les considérer en fonction de leur contexte spécifique; de sorte qu'il n'est pas possible, par exemple, de suivre la genèse des œuvres de Nietzsche de cette époque.

Vol. XIII (1903), édité par Peter Gast et August Horneffer, contenant du «matériau inédit de l'époque de l'Inversion<sup>8</sup>», à savoir de 1882-83 à 1888. Il constitue une sorte de dépôt du matériau philosophique écarté de cette même époque; on y trouve donc des fragments qui n'avaient pas été retenus dans *La Volonté de puissance*, bien que provenant des mêmes manuscrits et des plans utilisés pour *La Volonté de puissance*. Les fragments, une fois encore, ne sont pas ordonnés chronologiquement (ce qui, pour une période aussi courte, constitue une circonstance aggravante),

---

<sup>8</sup> *N.d.t.* – *Umwertung*, qui fut traduit successivement par «Transmutation», «Transvaluation», «Renversement» et, récemment dans la réédition de *La Volonté de puissance* (Tel, Gallimard, 1996), «Conversion» (*sic*) et «Bouleversement». La traduction «Inversion» – à laquelle nous nous sommes tenus – est celle adoptée,

mais classés par thèmes.

Vol. XIV (1904), édité par Peter Gast et Elisabeth Förster-Nietzsche; c'est, en fait, une amplification du dépôt pour le matériau philosophique écarté de l'époque de l'Inversion. Ces fragments ont été également composés entre 1882-83 et 1888. Ils sont tirés des mêmes manuscrits et plans qui avaient servis à la compilation de *La Volonté de puissance* et ne sont pas ordonnés chronologiquement, mais classés par thèmes. Ce n'est que dans la seule deuxième partie du volume que l'on trouve certains fragments organisés chronologiquement et plus précisément dans la rubrique: «Tiré du matériau pour les Préfaces» (il s'agit des Préfaces aux nouvelles éditions des œuvres de Nietzsche datant des années 1886 et 1887).

À la fin des volumes XIII et XIV sont mentionnés les numéros de page des manuscrits où figurent les fragments publiés.

Voll. XV-XVI (1911) édités par Otto Weiss; ils contiennent *Ecce Homo* et *La Volonté de puissance* sous sa forme augmentée et définitive telle qu'elle avait été précédemment publiée par Peter Gast et Elisabeth Förster-Nietzsche, dans l'«édition de poche» de 1906<sup>9</sup>. Weiss y ajouta: 1) Les plans, l'ordonnance en rubrique du matériau et les esquisses de 1882 à 1888 (la multiplicité de ces plans – et il s'en faut de beaucoup pour qu'ils figurent tous – est la meilleure réfutation du choix en faveur d'un plan de 1887, sur la base duquel Peter Gast et Elisabeth Förster-Nietzsche préparèrent leur compilation); 2) des notes au texte qui – comme l'a justement observé Richard Roos –, pour un éditeur tel qu'Otto Weiss, qui s'était montré en d'autres occasions philologiquement fiable, trahissent un

---

jusqu'à présent (bien que non systématiquement), dans l'édition des *OPC*; cf. la note du traducteur J.-C. Hémerly, in *OPC*, VIII, p. 444.

<sup>9</sup> F. Nietzsche, *Werke*, Taschen-Ausgabe, vol. IX, *La Volonté de puissance* 1884-88. *Tentative d'Inversion de toutes les valeurs*; vol. X, *La Volonté de puissance* 1884-



certain cynisme. Ces notes révèlent au lecteur une partie des innombrables omissions, interpolations, divisions arbitraires de textes qui sont étroitement liés: dans ce cas, en somme, les notes réfutent le texte. L'index des différents manuscrits d'où sont tirés les soi-disant aphorismes de *La Volonté de puissance*, et une table chronologique des manuscrits à la fin du volume, révèlent involontairement la dimension effective du travail de compilation. En outre, il ne faut pas oublier que les fragments des volumes XIII et XIV proviennent des mêmes manuscrits dont ont été tirés ceux des volumes XV et XVI. Le choix des textes, la construction d'un système nietzschéen, dans *La Volonté de puissance* – fait grave de conséquences et qui aura des répercussions pendant des décennies sur les études nietzschéennes – est à mettre au seul compte des deux incapables sur le plan philologique (et philosophique) que furent Heinrich Köselitz (*alias* Peter Gast) et Elisabeth Förster-Nietzsche<sup>10</sup>. Mais ce n'est pas tout. La nouvelle *Volonté de puissance* de 1906-11 devait remplacer l'ancien volume XV, contenant la première. Édité par Peter Gast et Ernst & August Horneffer, cette première version avait été publiée en 1901. Elle ne contenait que 483 aphorismes par rapport aux 1067 de l'édition définitive. Dans cette dernière pourtant, 17 des 483 aphorismes de la première édition avaient disparu. Seuls 5 d'entre eux furent réintroduits par Otto Weiss dans l'appendice de son édition, comme «incertains», bien qu'il s'agisse évidemment de textes authentiques de Nietzsche. Par rapport à la première version, la nouvelle ne faisait qu'aggraver la situation, dans la mesure où 25 textes, étroitement liés entre eux et souvent très importants, avaient été démembrés et s'étaient transformés en 55 fragments: comme, par exemple,

---

88 (suite), *Le Crépuscule des Idoles*, 1888, *L'Antéchrist* 1888, *Dithyrambes de Dionysos*, 1888, Leipzig, C. G. Naumann Verlag, 1906.

<sup>10</sup> Elisabeth Förster-Nietzsche écrit dans sa note finale au volume IX de la *Taschen-Ausgabe*: «La première édition de *La Volonté de puissance* fut publiée en 1901:



le fameux fragment sur le «nihilisme européen» (daté par Nietzsche: Lenzer Heider, 10 juin 1887)<sup>11</sup>. Ce fragment, comme bon nombre d'autres encore, est plus lisible dans l'édition de 1901 que dans celle, devenue canonique, de 1906-11. Il faut noter enfin qu'Elisabeth Förster-Nietzsche ne publia certains fragments posthumes – appartenant aussi aux cahiers de ladite époque de l'Inversion – que dans ses ouvrages biographiques.

#### 4.

Ernst et August Horneffer<sup>12</sup> avaient déjà démontré, dès 1906-1907, que la compilation de *La Volonté de puissance* comme œuvre «philosophique» principale de Nietzsche, était scientifiquement insoutenable, ce que répétèrent cinquante ans plus tard Richard Roos et Karl Schlechta<sup>13</sup>. Ce jugement – à savoir que Nietzsche n'a pas écrit et *avait même finalement renoncé à écrire* une œuvre portant ce titre – était donc un fait admis quand, au début des années trente, au *Nietzsche-Archiv* on voulut préparer une nouvelle édition des œuvres de Nietzsche, c'est-à-dire quand fut commencée l'*Historisch-kritische Gesamtausgabe* (éditée par Hans Joachim Mette et Karl Schlechta, 1933, *sq.*). Ainsi, le 5 décembre 1934, Walter Otto, membre du comité scientifique de la nouvelle édition, pouvait déclarer: «Un travail extraordinairement important, mais d'autant plus difficile, attend les éditeurs des posthumes des dernières années. Dans la mesure où ce qui leur est demandé n'est pas moins que de présenter les derniers écrits appartenant au cadre des pensées de *La Volonté de*

---

cette nouvelle édition a été entièrement refondue et réorganisée: les premier et troisième livres par Monsieur Peter Gast, les deuxième et le quatrième par moi.»

<sup>11</sup> Cf. p. 49sq.

<sup>12</sup> Cf. August Horneffer, *Nietzsche als Moralist und Schriftsteller*, Iéna, 1906; Ernst Horneffer, *Nietzsches letztes Schaffen*, Iéna, 1907.

<sup>13</sup> Cf. l'article «Critique du texte...».

*puissance*, pour la première fois sans une rédaction arbitraire, précisément tels qu'ils se trouvent dans les cahiers manuscrits, particulièrement difficiles à lire et qu'il faut à nouveau déchiffrer<sup>14</sup>.»

Hans Joachim Mette avait déjà exprimé les mêmes sentiments, en 1932, dans son avant-propos à la nouvelle édition. Faisant le bilan de l'activité éditoriale du *Nietzsche-Archiv*, il écrivait: «Le résultat [...] du point de vue scientifique est tout à fait insatisfaisant [...] l'idée de détruire la forme, essentielle pour la pensée de Nietzsche, d'une rédaction inarticulée, aphoristique, dans les différents cahiers et d'ordonner les différentes propositions selon des critères systématiques, est pour le moins malheureuse, quand bien même peut-on, dans certains cas, la justifier: la décision de la Fondation *Nietzsche-Archiv* de restituer, dans l'édition critique des œuvres complètes, leur forme originelle à ces carnets posthumes est une œuvre libératrice<sup>15</sup>.»

Mais Elisabeth Förster-Nietzsche était encore en vie; elle fit en effet atténuer, de manière très significative, les déclarations de Mette dans la version définitive de l'avant-propos (1933)<sup>16</sup>, de manière à ce que disparaisse complètement la critique prudente des précédentes ordonnances systématiques et qu'il ne soit pas fait allusion à une « action libératrice», mais seulement à une «publication, la moins abrégée possible, dans l'ordre original de succession». Malgré cela, un an plus tard – Elisabeth Förster-Nietzsche vivait encore –, Walter Otto évoqua, comme nous l'avons vu, la nécessité d'éliminer «pour la première fois» toute rédaction arbitraire des «écrits appartenant au cadre des pensées de *La Volonté de puissance*»! Le

---

<sup>14</sup> In *Bericht über die neunte ordentliche Mitgliederversammlung der Gesellschaft der Freunde des Nietzsches-Archivs*, Weimar, 1935, p. 15.

<sup>15</sup> Cf. H. J. Mette, *Der handschriftliche Nachlass Friedrich Nietzsches*, Leipzig, 1932, pp. 81-82.

<sup>16</sup> Cf. q. J. Mette, «Sachlicher Vorbericht zur Gesamtausgabe der Werke Friedrich Nietzsches», in Friedrich Nietzsche, *Werke und Briefe, cit.*, vol. I, pp. CXXI-CXXII.

nœud du problème, pour qui voulait comprendre, était finalement et sans équivoque possible porté au grand jour.

## 5.

Au début des années soixante, tout le débat autour de l'édition Schlechta, qui avait eu le mérite de démonter (au moins en apparence) la compilation de *La Volonté de puissance*, et surtout d'avoir reposé (sans pour autant le résoudre) le problème de la publication des posthumes de Nietzsche, parut d'autant plus singulier aux "obscur spectateurs" que nous étions. Par exemple, nous n'étions pas convaincus par le fait qu'un concept aussi solennel que la «loi non écrite», selon laquelle aucune édition des œuvres de Nietzsche ne pouvait être entreprise si ce n'est par l'un de ses adorateurs (comme l'avait écrit R. Pannwitz<sup>17</sup>), constituait une grave objection et – moins encore – une meilleure solution par rapport à l'entreprise de Schlechta. Nous nous trouvions devant un problème assez simple: «À partir de quel texte devons-nous traduire?». D'autre part, dans notre perspective, l'édition Schlechta était inutilisable. En fait, les deux premiers volumes reproduisaient fidèlement les premières éditions des œuvres de Nietzsche, et le troisième, sous le titre *Aus dem Nachlass der achtziger Jahre* («Des papiers posthumes des années quatre-vingt»), proposait exactement le même matériau, publié dès 1906-1911 dans l'édition de la seconde (et canonique) *Volonté de puissance*, bien qu'ordonné chronologiquement. À Florence, nous aurions pu sans difficulté compléter quelques omissions incompréhensibles de Schlechta, que – chose étrange – aucun de ses détracteurs (Löwith, von den Steinen, Pannwitz,

---

<sup>17</sup> Cf. R. Pannwitz, «Nietzsche-Philologie?» in *Merkur* 11 (1957), pp. 1073-1087. [N.d.e. – Voir la réponse de Karl Schlechta dans son livre *Le cas Nietzsche*, Gallimard, Paris, 1960, pp. 141-167].

etc.) ne lui avaient reprochées. Nous aurions pu résoudre le problème de certaines mutilations grossières et du découpage des fragments; nous aurions pu également consulter la première *Volonté de puissance* (1901) en un volume, et donc récupérer ces fragments importants qui, étrangement, avaient disparus de la seconde, définitive et certes plus ample, *Volonté de puissance* de 1906-1911; enfin (en accord avec l'exigence, avancée par Schlechta, d'une restauration des manuscrits) sur la base des index des manuscrits présents dans les volumes XIII et XIV de la *Großoktavausgabe*, nous aurions pu compléter les manuscrits utilisés pour *La Volonté de puissance* (donc également ceux reportés dans les volumes XV et XVI). De cette manière nous aurions pu rétablir un recueil de fragments posthumes des années quatre-vingt plus large, ordonné chronologiquement et selon les manuscrits.

Toutefois de nouvelles difficultés et objections surgissaient: 1) pour une bonne moitié des posthumes (depuis l'époque de *La Naissance de la Tragédie* jusqu'à *Ainsi parlait Zarathoustra*, soit approximativement, de 1869 à 1885), nous n'avions pas d'autre solution – à Florence – que celle de traduire les textes tels qu'ils étaient, ordonnés systématiquement et non chronologiquement selon les manuscrits, dans les volumes IX-XII de la *Großoktavausgabe*, dans la mesure où nous ne disposions, les concernant, d'aucune référence aux pages des manuscrits; 2) les volumes ix-xII de la *Großoktavausgabe* étaient disponibles dans deux versions différentes: celle éditée par Fritz Koegel (1896-1897) avait été remplacée par une édition de Peter Gast, August & Ernst Horneffer et Ernst Holzer, datant des années 1901-1903, mais de très nombreux et importants passages présents dans la première ne se trouvaient plus dans la seconde et réciproquement; 3) nous nous arrachions les cheveux, quand dans la «petite» biographie de Nietzsche par Elisabeth Förster-Nietzsche (1912-1914) par rapport aux passages décisifs cités dans le textes, il nous arrivait fréquemment de lire

ces annotations de Richard Oehler: «Apparemment (*sic!*) non publié dans les œuvres» ou: «Cité à partir du manuscrit; non repris dans les posthumes» ou encore: «Apparemment non publié dans les posthumes». Ne devions-nous pas également traduire ces textes? La même question revenait encore à la lecture de ladite «grande biographie» précédente de la sœur<sup>18</sup>, dans laquelle nous pouvions lire (même sans le «docte» avertissement des notes) de très nombreux textes absents ailleurs. Ou même devant la *Taschenausgabe* qui rapporte également des textes absents de la *Großoktavausgabe*; 4) pour un grand nombre de fragments, qui se trouvaient sur des feuilles séparées, puis rassemblées dans des classeurs, il n'était pas possible, même en se basant sur les tables des volumes XIII-XVI de la *Großoktavausgabe*, de rétablir une chronologie; 5) même si nous avions eu les indications de page des manuscrits dans lesquels se trouvaient les fragments, quel était l'ordre de succession selon lequel nous aurions dû traduire les fragments présents sur une même page?; 6) d'autre part la succession des pages écrites par Nietzsche dans les mêmes cahiers n'était pas plus fiable, dans la mesure où Mette, dans sa description, disait que Nietzsche avait l'habitude de remplir ces cahiers en sens inverse, de sorte que la numérotation aurait dû être inversée pour rétablir l'ordre chronologique; 7) qu'est-ce qui sommeillait encore depuis plus de soixante-dix années et que nous – à Florence – n'aurions jamais pu connaître?

Nous ne disposions d'un texte fiable que pour les écrits de jeunesse et à caractère philologique qui se trouvaient dans l'édition inachevée historico-critique des œuvres (Voll. I-V, 1933-1940) et donc pour les écrits allant de 1854 jusqu'à l'été 1869 (au tout début de la période de Bâle). Seule une petite partie de ces écrits aurait pu être utilisée pour une

---

<sup>18</sup> E. Förster-Nietzsche, *Das Leben Friedrich Nietzsche's* (en 2 voll. [le second étant en 2 tomes, ce qui donne l'idée des dimensions de cet ouvrage, inversement proportionnelles à son importance]), Leipzig, 1895, 1897, 1904.

traduction italienne, ce que l'on peut comprendre aisément. Toute la masse des posthumes philosophiques, depuis les travaux préparatoires pour *La Naissance de la Tragédie*, jusqu'à la dernière période turinoise, n'avait pas encore été rendue accessible d'un point de vue scientifique. Pour vingt années de production intellectuelle nietzschéenne, c'est-à-dire depuis l'été 1869 jusqu'au 2 janvier 1889, les textes posthumes étaient pour nous disponibles sous une forme extrêmement insatisfaisante et incomplète.

Que faire? Nous décidâmes de vérifier sur place l'état des manuscrits de Nietzsche.

Aux premiers jours d'avril 1961, je me rendis à Weimar<sup>19</sup>. Je trouvai là les manuscrits de Nietzsche soigneusement conservés aux Archives Goethe-Schiller; en deux semaines, je pus – grâce à l'intérêt amical de Helmut Holtzhauer, directeur des *Nationale Forschungs- und Gedenkstätten der klassischen deutschen Literatur*<sup>20</sup>, dont dépendaient les Archives Goethe-Schiller, et de Karl Heinz Hein, directeur des Archives – commencer un premier inventaire au terme duquel la nécessité d'une nouvelle édition complète des textes posthumes de Nietzsche devint évidente. Giorgio Colli en tira la seule conséquence logique: dès lors que personne n'y avait pensé, nous aurions fait nous-mêmes ce travail ou, mieux encore – puisque notre entreprise première était conditionnée par

---

<sup>19</sup> *N.d.t.* – Le 8 avril, Mazzino Montinari adresse à Colli sa première lettre de Weimar: «J'ai attendu pour t'écrire d'avoir les idées plus claires et faire avec toi un bilan de ces splendides journées de travail et d'enthousiasme... Crois-moi, depuis le début de mon travail, je souffre quasiment à cause de la tension et du désir de conclure et parce que je me rends compte qu'il faudra encore beaucoup de temps. Et, ce qui est mieux, qu'il sera également possible de tout faire de manière sérieuse, nouvelle, définitive ... Je travaille quatre jours par semaine, de six à sept heures par jour ... Ce séjour est sans doute l'événement le plus important de ma vie. Je te suis reconnaissant d'avoir eu cette idée du voyage à Weimar: je ne l'ai pas oublié. Nous ferons une grande édition-traduction de Nietzsche ... Je suis content, un peu inquiet pour toi, je t'embrasse, Mazzino.», «Mazzino Montinari: Lettere da Weimar a Colli (1961-1970)» in Giuliano Campioni, *Leggere Nietzsche*, cit., pp. 256-257.

<sup>20</sup> L'appui dont nous avons bénéficié alors fut reconduit par le successeur de Holtzhauer, Walter Dietze. Qu'il soit expressément et amicalement remercié ici.

cette nouvelle nécessité –, nous aurions préparé une édition critique des œuvres complètes de Nietzsche. Cette décision bouleversa le projet initial. Notre éditeur, Einaudi, ne semblait plus intéressé par une entreprise aussi vaste. Heureusement, nous pûmes gagner à notre cause un vieil ami qui, à cette époque, venait de fonder lui-même une petite maison d'édition: Luciano Foà, directeur des éditions Adelphi à Milan. Mais il nous fallait trouver un éditeur allemand: ce qui ne fut pas possible dans un premier temps. Pas un des éditeurs auxquels nous présentions notre projet ne semblait avoir confiance en une entreprise aussi téméraire. Foà parvint toutefois, au moment décisif, à convaincre la grande maison d'édition parisienne Gallimard. Ainsi, au mois de septembre 1962, notre travail était assuré également sur le plan financier: nous pouvions désormais attendre patiemment un éditeur allemand. Les premiers volumes italiens, sur la base d'un nouvel original allemand philologiquement fiable, furent publiés dès 1964<sup>21</sup>. La même année, à l'occasion d'un Colloque international sur Nietzsche qui se tenait à Paris, Giorgio Colli et moi-même fîmes la connaissance de Karl Löwith<sup>22</sup>. Ce fut lui qui, en février 1965, attira

---

<sup>21</sup> Il m'est agréable d'évoquer en cette occasion Maria Ludovica Fama Pampaloni et Sossio Giametta qui, de 1961 à 1964, participèrent à Weimar et à Florence, au travail d'établissement de l'édition critique allemande.

<sup>22</sup> *N.d.e.* – Il s'agit du colloque de Royaumont dont les actes furent publiés sous le titre *Nietzsche, Cahiers de Royaumont, VIIe colloque, 4-8 Juillet 1964*, Éditions de Minuit, Paris 1967; la conférence de Colli et Montinari, «État des textes de Nietzsche», se trouve aux pages 127-140. Pour tout ce qui concerne la recherche d'un éditeur allemand et la démarche de Colli et Montinari au cours de leur présentation au colloque, voir G. Campioni, *Leggere Nietzsche, cit.*, pp. 129-135. Dans un autre article à la mémoire de Giorgio Colli, Montinari rappelle ainsi cet épisode: «La réalisation matérielle de l'édition fut rendue possible grâce au regain d'intérêt pour Nietzsche en France, au début des années soixante; mais je me souviens que nous avons bien ri, Colli et moi, quand, invités à parler de notre travail au colloque de Royaumont sur Nietzsche (juillet 1964), nous prîmes incognito le bus qui devait nous mener de Paris à l'abbaye et nous entendîmes un célèbre universitaire italien, spécialiste de Nietzsche, qui bredouilla une réponse embarrassée aux questions insistantes d'un collègue français, curieux de savoir pour quelles raisons des italiens inconnus s'étaient mis en tête de faire une édition des œuvres de Nietzsche» (M. Montinari, *Presenza della filosofia. Il significato della filosofia di Giorgio Colli*, in «Rinascita», n° 7, 16 février 1979, p. 42, cit. in G. Campioni, *op. cit.*, p. 133).

l'attention de Heinz Wenzel, directeur de la section humaniste de la maison d'édition Walter de Gruyter à Berlin, sur le travail que nous accomplissions à Weimar, lorsque celui-ci, ayant l'intention de préparer une édition des œuvres de Nietzsche pour sa maison d'édition, lui demanda conseil. La maison d'édition *allemande* Walter de Gruyter acquit peu après les droits de publication en langue originale de la nouvelle édition critique des œuvres complètes du philosophe *allemand* Friedrich Nietzsche auprès des éditeurs *français* Gallimard et *italien* Adelphi. L'édition allemande commença de paraître à l'automne 1967. Elle comprendra 33 volumes en huit sections<sup>23</sup>. Le résultat le plus important de ces douze années est que les fragments posthumes de Nietzsche depuis 1869 à 1889 (et donc depuis les travaux préparatoires pour *La Naissance de la tragédie* jusqu'à l'écroulement physique et psychique de janvier 1889) sont désormais complètement disponibles, soit près de 5000 pages par rapport aux 3500 pages de l'édition jusqu'alors la plus ample: la *Großoktavausgabe*. Mais il faudra certes encore beaucoup de temps avant que ceux qui étudient l'œuvre de Nietzsche prennent conscience du fait qu'ils continuent de citer de manière erronée les posthumes de Nietzsche des années 80, quand bien même les citent-ils à partir de l'édition Schlechta, pour paraître plus à jour<sup>24</sup>.

---

<sup>23</sup> *N.d.e.* – À ce jour 28 volumes des œuvres ont parus.

<sup>24</sup> *N.d.e.* – Montinari est bien conscient du fait que dans le domaine des études nietzschéennes, les découvertes philologiques sont lentes à s'imposer, et il se souvient peut-être de la désillusion de Karl Schlechta à propos de l'édition critique des lettres: «Mes collaborateurs et moi-même avons découvert et prouvé les falsifications, en 1937 – donc deux années après que la falsificatrice avait eu l'honneur de funérailles nationales [...] Quand, en 1938, parut le premier volume de lettres de l'édition historico-critique – avouons-le aux héros d'aujourd'hui – nous nous demandions avec anxiété ce qui allait se produire. Il ne se produisit rien, car les héros d'alors lisaient aussi peu Nietzsche que les héros actuels; ils se contentaient de le citer. » (K. Schlechta, *Le cas Nietzsche*, cit. pp. 132-133).



## 6.

L'accomplissement de la publication des œuvres de Nietzsche occupera encore plusieurs années de ma vie<sup>25</sup>. Je ne sais si je pourrais en venir à bout. Il est pourtant une chose dont je suis sûr: sans la rencontre avec mon incomparable ami et maître Giorgio Colli, hélas trop prématurément disparu le 6 janvier 1979, *je n'aurais jamais entrepris un tel travail*. Sans Giorgio Colli, *la nouvelle édition critique des œuvres de Nietzsche n'existerait pas*.

---

<sup>25</sup> Aujourd'hui avec l'aide de Fritz Bornmann et Mario Carpitella (écrits philologiques et leçons de l'époque de Bâle), de Helge Anania Hess (correspondances) et de Marie Luise Haase (appareil critique des œuvres). Wolfgang Müller-Lauter (Berlin), Karl Pestalozzi (Bâle) Jörg Salaquadra (Magonza) ont suivi et suivent encore en tant que consultants amicaux la publication de l'édition critique. [N.d.e. Mazzino Montinari est mort le 24 novembre 1986, il y a donc tout juste dix ans. L'édition continue sous la direction de W. Müller-Lauter et K. Pestalozzi; voir l'article de W. Müller-Lauter: «Zwischenbilanz. Zur Weiterführung der von Montinari mitbegründeten Nietzsche-Editionen nach 1986», in *Nietzsche-Studien*, vol. 23 (1994), pp. 307-316.]

## Critique du texte et volonté de puissance

### 1.

<sup>26</sup>Lorsqu'on parle de «volonté de puissance» à propos de Nietzsche, on fait référence tout d'abord à l'un de ses philosophèmes, puis à son projet littéraire, et enfin à la compilation de fragments posthumes connue sous ce titre et publiée en 1906 sous sa forme ultime, aujourd'hui encore "canonique", par Heinrich Köselitz (alias Peter Gast) et Elisabeth Förster-Nietzsche, la sœur du philosophe. La définition de la volonté de puissance, ébauchée dès 1880, à partir des réflexions sur le «sens de la puissance», dans *Aurore* et dans les fragments posthumes antérieurs ou contemporains<sup>27</sup>, est développée dans la deuxième partie d'*Ainsi parlait*

---

<sup>26</sup> N.d.e. – Ce texte fut publié à plusieurs reprises et souvent modifié à fur et à mesure que le travail de l'édition critique des œuvres et des lettres permettait à Montinari de mieux préciser sa reconstruction. La version que nous en donnons tient compte de toutes les modifications récentes. «Nietzsches Nachlaß von 1885 bis 1888 oder Textkritik und Wille zur Macht», in *Jahrbuch der Internationalen Germanistik, série A (Kongreßberichte)*, vol. 2, cahier 1 (*Akten des v Internationalen Germanisten-Kongresses*. Cambridge 1975) (1976), Bern, Frankfurt a. M. et München 1976, pp. 36-58; «Volontà di potenza e critica del testo», in: *Prassi e teoria* anno v, nuova serie, n° 1 (1979), pp. 45-62; «Volontà di potenza e critica del testo», in AA.VV., *Nietzsche*, Angeli, Milano, 1979, pp. 45-62; «Nietzsches Nachlaß von 1885 bis 1888 oder Textkritik und Wille zur Macht», in Jörg Salaquarda (éd.) *Nietzsche*, Darmstadt 1980, pp. 323-349; «Nietzsches Nachlaß 1885-1888 und der "Wille zur Macht"», in F. Nietzsche, *Sämtliche Werke. Kritische Studienausgabe* édité par Giorgio Colli et Mazzino Montinari, dtv – de Gruyter, München, 1980, vol. 14, pp. 383-400; «Volontà di potenza e critica del testo», in M. Montinari, *Su Nietzsche*, Editori Riuniti, Roma 1981, pp. 47-65; «Nietzsches Nachlaß von 1885 bis 1888 oder Textkritik und Wille zur Macht», in M. Montinari, *Nietzsche lesen*, Walter de Gruyter, Berlin-New York 1982, pp. 92-119. Des extraits figurent dans l'appendice au volume VIII des OPC «Genèse des œuvres» pp. 415-423.

<sup>27</sup> N.d.e. – Cf. le fragment 23 [63] de 1876-1877, où l'expression « *Wille zur Macht* » apparaît pour la première fois, et les fragments 4 [239], 7 [206], 9 [14] de 1880-1881.

*Zarathoustra*, et plus précisément dans le chapitre «De la domination de soi» qui date de l'été 1883.

«Partout où j'ai trouvé du vivant, j'ai trouvé de la volonté de puissance; et même dans la volonté de celui qui obéit, j'ai trouvé la volonté d'être maître. [...] Et la vie elle-même m'a confié ce secret: "Vois, m'a-t-elle dit, je suis ce qui doit toujours se surmonter soi-même. [...] Et toi aussi, toi qui cherches la connaissance, tu n'es que le sentier et la piste de ma volonté: en vérité, ma volonté de puissance marche aussi sur les traces de ta volonté du vrai! Il n'a assurément pas rencontré la vérité, celui qui parlait de la 'volonté de vie', cette volonté – n'existe pas. Car: ce qui n'est pas, ne peut pas vouloir; mais comment ce qui est dans la vie pourrait-il encore désirer la vie! Ce n'est que là où il y a de la vie qu'il y a de la volonté: pourtant ce n'est pas la volonté de vie, mais [...] la volonté de puissance. Il y a bien des choses que le vivant apprécie plus haut que la vie elle-même; mais c'est dans les appréciations elles-mêmes que parle – la volonté de puissance!"»

Et un recueil de sentences de l'automne 1882 s'ouvre par cette phrase (5[1]):

«Volonté de vie? Moi, j'ai trouvé à sa place toujours et uniquement la volonté de puissance.»

## 2.

Cette description, qui date des années 1882-1883, restera valable pour Nietzsche jusqu'à la fin. La volonté de puissance, ou volonté de domination, ou encore volonté de possession, c'est la vie même: partout où il y a vie, il y a volonté de puissance. Elle n'est pas un principe métaphysique, comme la volonté d'exister ou volonté de vivre de Schopenhauer; elle ne se «manifeste» pas, elle est simplement une autre

manière de dire la vie, de définir la vie, qui est – pour Nietzsche – un rapport entre le fort et le faible, mais elle est surtout volonté de dépassement de soi, dans l'être vivant se mettant soi-même en situation de danger «par amour pour la puissance». Et la «volonté de vérité» (que Nietzsche avait appelé précédemment, à partir d'*Aurore*, «passion de la connaissance») est également volonté de puissance en tant que «volonté de rendre pensable tout l'être», qui doit se plier à l'homme de la connaissance, s'assujettir à l'esprit, pour en devenir le miroir, l'image réfléchie. C'est ce qu'ont fait les créateurs de valeurs de «ce que le peuple croit être le bien et le mal»: ce sont eux qui, avec leur volonté de puissance, ont remis les valeurs, comme patrimoine de croyances morales, entre les mains de ce que Nietzsche appelle le «peuple».

### 3.

Après avoir rappelé, certes sommairement, ce que Nietzsche entendait par l'expression «volonté de puissance», il nous faut maintenant nous pencher sur le projet littéraire, c'est-à-dire sur la question de savoir dans quelle mesure Nietzsche a eu l'intention d'écrire une œuvre intitulée «La volonté de puissance». Le titre apparaît pour la première fois dans les manuscrits de la fin de l'été 1885. Il est annoncé par une série de notes immédiatement antérieures, à partir du printemps de cette même année. Il faut pourtant souligner dès à présent, pour ne pas créer de fausse perspective, que le thème de la «volonté de puissance» se trouve mêlé à d'autres dans les fragments posthumes, et que le titre même – dès sa première occurrence – n'est pas le seul vers lequel Nietzsche oriente ses méditations. Le sens historique, la connaissance comme falsification qui rend possible la vie, la critique de la *tartuferie* moderne, la définition du philosophe comme législateur et expérimentateur de nouvelles possibilités,

la prétendue grande politique, la caractérisation du « bon européen », etc. : tous ces thèmes, parmi d'autres encore, font l'objet de développements dans les cahiers et carnets de cette époque. Les carnets posthumes de Nietzsche, sous leur forme authentique, se présentent dans leur ensemble comme un journal intellectuel, ce qu'ils sont véritablement. Un journal dans lequel sont consignées toutes les tentatives d'élaboration théorique, les lectures (presque toujours sous forme d'extraits), mais aussi les ébauches de certaines lettres et les titres des œuvres en projet accompagnés de leurs différents plans. Ce qu'il ne faut pas perdre de vue à la lecture, c'est le caractère provisoire de toutes ces notes, leur complexité, mais surtout le fait qu'elles constituent une unité. Concernant les titres et les plans, nous pouvons dire que nous trouvons, le plus souvent, des titres provenant de notes précédentes, mais également, des titres isolés, témoignant d'une intention qui n'a pas encore été concrétisée; de même que l'on trouve aussi des titres liés 1) à des annotations ou 2) à un autre titre, ou encore 3) ne témoignant d'aucune relation, ni avec les annotations voisines ni avec un autre titre. L'unité tient en tout cas à cette atmosphère tendue, typique de l'ébauche, qui doit être considérée telle qu'elle se trouve dans le manuscrit et s'avère réfractaire à toute velléité de systématisation ou volonté de système, en tant qu'elle est une *pensée en devenir*. Et si nous isolons provisoirement une pensée, fût-elle centrale, telle que la «volonté de puissance», et un projet littéraire ayant pour titre «La volonté de puissance », ce sera par simple commodité d'exposition et – en dernière analyse – pour démontrer qu'une telle opération finit nécessairement par éclairer faussement l'œuvre de Nietzsche, si on ne la relativise pas, en la replaçant toujours dans le contexte organique – que j'ai précisément nommé «pensée en devenir» – de toutes les méditations philosophiques et de tous les projets littéraires de Nietzsche.

#### 4.

Il n'est pas inutile de rappeler, dans ce cadre, un titre qui remonte à l'époque de la composition de la quatrième partie d'*Ainsi parlait Zarathoustra*. Dans un cahier de l'été-automne 1884, nous trouvons (26 [259]):

##### *Philosophie de l'éternel retour*

Tentative d'une inversion

de toutes les valeurs

La préface à cette «Philosophie de l'éternel retour», intitulée «La nouvelle hiérarchie» ou «De la hiérarchie de l'esprit», est esquissée «en opposition à la *morale de l'égalité*». Dans ce texte (26 [243]), Nietzsche parle d'une «hiérarchie des créateurs de valeurs (en rapport avec l'activité d'instituer des valeurs)» – c'est-à-dire: les artistes, les philosophes, les législateurs, les fondateurs de religion, les «hommes supérieurs» (en tant que «gouvernants de la terre» et «créateurs de l'avenir», qui finissent par «s'annihiler» eux-mêmes). Tous ceux-là sont considérés comme des «ratés» (ce qui est évidemment une anticipation du thème conducteur du quatrième *Zarathoustra*). Cette préface culmine dans la description de la «sagesse dionysiaque»:

(Sagesse dionysiaque). La force suprême de *sentir* comme nécessaire (valant de revenir éternellement) tout ce qui est imparfait, souffrant, sentiment puisé dans un surplus de force créatrice qui ne peut que se briser toujours de nouveau et qui choisit les chemins les plus difficile et les plus téméraires (Principe de la plus grande sottise possible, Dieu comme Diable et symbole de témérité).

L'homme jusqu'ici comme embryon où se pressent toutes les puissances formatrices – Raison de sa profonde inquiétude – – – le plus créateur en tant que le plus souffrant?

Quelques pages plus loin, Nietzsche développe une problématique de la volonté de puissance: la volonté de puissance dans les fonctions de l'organique, en rapport au plaisir et au déplaisir, dans ce qu'on appelle l'altruisme (amour maternel et amour sexuel), et il soutient que la volonté de puissance se trouve aussi dans la matière organique (26 [273, 274]). Suit l'ébauche de la philosophie de l'éternel retour en tant que telle, dans laquelle les doctrines de l'éternel retour du même, de l'inversion de toutes les valeurs et de la volonté de puissance sont mises tour à tour en relation. La pensée de l'éternel retour du même est la «pensée la plus lourde»; pour pouvoir la supporter, une «inversion de toutes les valeurs» est nécessaire. Mais en quoi consiste cette inversion? Nietzsche répond: que l'on ne se réjouisse plus de la certitude, mais de l'incertitude, que l'on ne voit plus des «causes et des effets» mais une «création continue», que l'on se donne la volonté de puissance à la place de la volonté de survie, que l'on ne dise plus, avec humilité, «tout est seulement subjectif», mais «c'est aussi notre œuvre, soyons en fiers!» (26 [284]).

La préface à la philosophie de l'éternel retour apparaît successivement sous différents titres (les plus importants sont: «Le nouvel illuminisme », et «Par-delà bien et mal»), jusqu'à ce que, la référence à cette philosophie étant déplacée dans le sous-titre, elle prenne un nouveau titre principal: «Midi et éternité. Une philosophie de l'éternel retour» (26 [293, 297, 298, 325, 465]). Dès lors et pour longtemps, *L'Inversion de toutes les valeurs* n'apparaît plus dans les projets de titre. «Le Nouvel illuminisme» et «Par-delà bien et mal» deviendront peu après les parties principales d'un nouveau plan intitulé: «L'éternel retour. Une Prophétie.» A la fin de ce plan, se trouve une partie consacrée à l'éternel retour sous le titre: «Le marteau du grand midi» (26 [58, 80, 82]).

## 5.

Au début 1885, l'achèvement du *Zarathoustra*, par la publication à compte d'auteur d'une quatrième partie, fut des plus confidentiels. En effet, cette dernière partie ne fut tirée qu'à quarante exemplaires, dont seul un petit nombre fut adressé aux amis et aux connaissances proches – le vide se faisait toujours plus grand autour de Nietzsche.

Depuis le début de 1884, Nietzsche s'était trouvé engagé dans un long contentieux avec son éditeur Ernst Schmeitzner, pour essayer de récupérer ses livres et une partie de ses maigres droits d'auteur. À l'automne de cette même année, Nietzsche caressait encore l'idée de se représenter publiquement comme poète. En témoigne une ébauche de lettre, inconnue jusqu'à présent, envoyée à Julius Rodenberg, rédacteur de la *Deutschen Rundschau*.

Les années 1885-1886 sont caractérisées par de nombreuses tentatives pour trouver un éditeur qui soit prêt à la fois à acquérir le stock restant de ses œuvres précédentes publiées par Ernst Schmeitzner et à publier ses nouveaux écrits. La solution ne fut trouvée qu'à l'été 1886: son premier éditeur, Ernst Wilhelm Fritsch, se porta acquéreur des écrits précédents, depuis *La Naissance de la tragédie* jusqu'au troisième *Zarathoustra*, et Nietzsche décida de publier ses nouveaux écrits, à ses propres frais, chez l'éditeur Constantin Georg Naumann de Leipzig. Ces préoccupations concernant son œuvre ne doivent pas être oubliées – ni surévaluées – si l'on veut juger les différents projets littéraires présents en si grand nombre dans les manuscrits de cette période. La réélaboration d'*Humain, trop humain*, que Nietzsche entreprit au printemps et à l'été 1885, doit être comprise, à mon avis, dans l'optique d'une nouvelle volonté de se représenter au public. Cette impulsion vers la communication publique est attestée par les ébauches précédentes et parallèles à la tentative



de réélaboration d'*Humain, trop humain*, dans lesquelles Nietzsche s'adresse aux Allemands et aux «bons Européens», sans oublier les nombreux plans d'une nouvelle œuvre zarathoustrienne (le plus souvent sous le titre «Midi et éternité»).

Indépendamment de l'évidente réélaboration des aphorismes d'*Humain, trop humain*, il serait faux toutefois de répartir cette grande quantité d'informations entre les différents projets éditoriaux. C'est le contraire qui est vrai: Nietzsche parvient, dans le cours de ses réflexions, à des titres et des ébauches déterminés qui concernent, si l'on peut dire, avec une même légitimité, l'ensemble de ses notes, chaque fois d'un point de vue littéraire (mais aussi philosophique) différent. Les projets sont interchangeables, ils se suivent et éclairent chaque fois l'ensemble des notes à partir d'une intention déterminée. L'unité – à défaut du caractère systématique, au sens traditionnel – de la tentative de Nietzsche ressort de la totalité des notes posthumes, qui doit, pour cela même, être présentée sous sa forme authentique et non systématique.

## 6.

La lecture des fragments, tels que Nietzsche les a écrits, donc chronologiquement et dans leur désordre apparent, nous donne un aperçu très révélateur du mouvement de sa pensée. Les plans éparpillés çà et là, fonctionnent, au contraire, comme autant de pauses périodiques. Ils témoignent d'une prise de conscience à l'intérieur de cette tension que ressent également le lecteur qui tente de suivre le devenir de la pensée de Nietzsche, son «cercle labyrinthique» (pour reprendre une expression d'Eckhard Heftrich). La pensée, dont on peut dire qu'elle est le support de toutes les notes de cette période, est celle de l'éternel retour, et la multiplication des plans zarathoustriens (qui ne furent pas tous développés)

démontre en tout cas la centralité de cette pensée, dont Zarathoustra – dans la troisième partie – apparaissait déjà comme l’annonciateur. Quand nous lisons dans un cahier de l’été 1885: «Zarathoustra ne peut *rendre heureux* qu’après avoir d’abord établi la hiérarchie. D’abord elle est *enseignée*» (35 [71, 73]), il faut comprendre: la pensée de l’éternel retour ne peut rendre heureux qu’une fois la hiérarchie réalisée. Ce qui explique pourquoi, dans l’ébauche de 1884 évoquée plus haut, la «philosophie de l’éternel retour» comme tentative d’une inversion de toutes les valeurs, était introduite par une préface sur la nouvelle hiérarchie, la hiérarchie de l’esprit. Pendant la réélaboration d’*Humain trop humain*, nous trouvons même parmi les notes, comme correspondant ultérieur à l’éternel retour, la «Philosophie de Dionysos». La tentative d’un livre pour esprits libres fait faillite. Du travail diligent de cet été-là proviendront plus tard de nombreux aphorismes pour *Par delà bien et mal*, – en particulier ceux où est annoncé le dieu tentateur: Dionysos (aph. 295). – Il faut également signaler que le dernier aphorisme (1067) de la compilation d’Elisabeth Förster-Nietzsche et Peter Gast est tiré de ce même matériau. – Notons la chronologie arbitraire: ce fragment (38 [12]) date de juin-juillet 1885, c’est-à-dire d’une époque où Nietzsche n’avait pas encore envisagé d’écrire une œuvre portant ce titre –. Mais ce n’est pas dans l’optique d’une inversion de toutes les valeurs et de l’éternel retour que nous trouvons l’ébauche dans laquelle, pour la première fois, *La Volonté de puissance* apparaît comme titre d’une œuvre projetée par Nietzsche. Comme nous l’avons déjà dit, ce titre apparaît dans un carnet d’août 1885 (39 [1]):

*La Volonté de puissance*

Essai

d’interprétation nouvelle

de tout événement.

par

## Friedrich Nietzsche.

L'accent ici est déplacé: dans les notes qui suivent ce titre, Nietzsche reconduit l'alimentation, la reproduction, l'adaptation au milieu, l'hérédité, la division du travail à la volonté de puissance comme dernier fait qui peut être certifié (39 [12]). La volonté de vérité, la volonté de justice, la volonté de beauté, la volonté d'aider les autres – toutes ne sont que volonté de puissance (39 [13]). Suivent une ébauche de préface (39 [14]) et une introduction (39 [15]). Dans la première, Nietzsche propose une interprétation du monde qui ne dépende pas de la morale (parler de lois de la nature revient pour lui à transposer des représentations morales dans la nature), sur la base de l'élévation de l'homme représentée par l'athéisme; mais, ajoute-t-il, Dieu – c'est-à-dire l'interprétation morale du monde – est réfuté; le diable – qui est l'expression populaire d'une interprétation immoraliste de la réalité – ne l'est pas. Dans l'introduction, au contraire, Nietzsche s'arrête sur un autre thème destiné à devenir central dans les plans postérieurs de l'œuvre sur la volonté de puissance: il souligne en effet que ce n'est pas le pessimisme (qui est en fin de compte une forme d'hédonisme) qui représente le plus grand danger, mais l'«absence de sens», la «*Sinnlosigkeit*» de tout événement. L'interprétation religieuse a déperlé, suivie par l'interprétation morale, mais soit les penseurs modernes ne s'en rendent pas compte, soit ils ne veulent pas l'admettre et continuent, tout en étant athées, comme Schopenhauer, à donner un sens moral au monde. La morale et Dieu, pourtant, se soutenaient l'un l'autre, et la chute de l'une entraînera nécessairement celle de l'autre. Nietzsche se propose d'interpréter le monde de manière «immorale», de sorte que la morale passée ne s'avère être qu'un cas particulier d'une interprétation globale (qui, plus encore qu'immorale – Nietzsche met d'ailleurs ce mot entre guillemets –, sera extra-morale). (Notons au passage que ces deux derniers

fragments ne seront pas publiés dans la compilation d'Elisabeth Nietzsche et Peter Gast!).

## 7.

Dans le cahier suivant, nous trouvons un schéma dans lequel le thème de l'«absence de sens» a déjà été intégré. Ce schéma a un caractère systématique, très général, que Nietzsche n'a jamais adopté dans ses livres (40 [2]):

### *La Volonté de puissance*

Essai d'une nouvelle interprétation  
de tout événement.

(Préface sur la menaçante absence de sens [*Sinnlosigkeit*]. Problème du pessimisme).

Logique

Physique

Morale

Art

Politique.

La nouvelle interprétation de tout événement se spécifie peu après dans une régression de la pensée, du sentiment et de la volonté vers les appréciations de valeur. Celles-ci, à leur tour, correspondent à nos instincts, lesquels sont réductibles à la volonté de puissance, fait ultime auquel on peut remonter (ou descendre). Dans la préface qui restera inachevée, on peut lire: «Sous le titre, qui n'est pas inoffensif, de "Volonté de puissance", une philosophie nouvelle va prendre la parole ou, plus exactement, *la tentative d'une interprétation nouvelle de tout événement*: d'une manière qui, bien entendu, reste provisoire, n'est qu'un essai, une préparation, un

préalable à la position du problème, un “prélude” au sérieux qui requiert des auditeurs choisis et initiés, ce qui d’ailleurs va de soi... comme pour tout ce qu’un philosophe dit *publiquement*.» (40 [50])

À ce propos, il faut remarquer l’opposition consciente à la métaphysique pessimiste de Schopenhauer, qui remonte à l’extrait du *Zarathoustra*, cité en ouverture de cet essai, dans lequel Nietzsche avait opposé la volonté de puissance à la volonté de vivre. Il s’agit maintenant d’une interprétation qui, selon Nietzsche, ne constitue pas une explication. La comparaison avec Gustav Teichmüller et Afrikan Spir, et leurs volumes respectifs *Die wirkliche und die scheinbare Welt* [*Le monde réel et apparent*, 1882] et *Denken und Wirklichkeit* [*Pensée et réalité*, 1877], est une partie constitutive des méditations nietzschéennes sur la théorie de la connaissance, qui s’opposent à la dévaluation dudit monde de l’apparence, dévaluation qui constitue la racine du pessimisme<sup>28</sup>.

Dans le fragment 40 [53], Nietzsche précise que pour lui n’existe aucune *Erscheinungen* («apparence», «phénomène») opposée aux essences des choses, il ne veut pas que la «volonté de puissance» soit comprise comme un noumène. Pour lui, l’apparence ne s’oppose pas à la «réalité»; au contraire, l’apparence est la réalité qui ne se laisse pas transformer en un monde de la vérité imaginaire, l’apparence dans sa multiplicité et richesse est inaccessible aux procédés et aux distinctions de la logique. Un nom précis pour cette apparence-réalité – ajoute Nietzsche – pourrait être «la volonté de puissance», qui serait une définition d’une telle réalité de l’intérieur et non à partir de sa nature protéiforme et

---

<sup>28</sup> N.d.e. – Sur la confrontation philosophique de Nietzsche avec Afrikan Spir et Gustav Teichmüller, je me permets de renvoyer à Paolo D’Iorio, «La superstition des philosophes critiques. Nietzsche et Afrikan Spir», *Nietzsche-Studien*, 22 (1993), pp. 257-257-294.

insaisissable<sup>29</sup>. Sur cette ligne interprétative de la réalité, on comprend aussi pourquoi Nietzsche parvient, dans des notes légèrement postérieures à celles citées jusqu'ici, à parler de la volonté de puissance non seulement comme du «désir fondamental» (*Grundbegierde*) auquel – comme il l'avait dit précédemment – on aspire comme au fait ultime, mais aussi d'une multiplicité de «volontés de puissance» (donc non plus une seule volonté de puissance qui se répartit dans l'individuation), et cela aussi en l'homme. Nous lisons: «*L'homme en tant que multiplicité de "volontés de puissance": chacune avec une multiplicité de moyens expressifs et de formes. Les prétendues "passions" isolées (par ex. l'homme est cruel) ne sont que des unités fictives, dans la mesure où la part des différents instincts fondamentaux qui parvient à la conscience avec une apparence de similitude est recomposé synthétiquement de façon illusoire en un "être" ou en une "aptitude", en une passion. De la même manière que l'âme elle-même n'est qu'une expression pour tous les phénomènes de la conscience, que nous interprétons pourtant comme la cause de tous ces phénomènes (la "conscience de soi" est fictive!)*» (1 [58] 1885-1886).

## 8.

Nous nous sommes arrêtés longuement sur cette première phase de

---

<sup>29</sup> FP 40 [53] Août-septembre 1885: «Contre le mot "phénomènes [*Die Erscheinungen*]". N.B. L'apparence [*der Schein*] au sens où je l'entends, est la véritable et l'unique réalité des choses – ce à quoi seulement s'appliquent tous les prédicats existants et qui dans une certaine mesure ne saurait être mieux défini que par l'ensemble des prédicats, c'est-à-dire aussi par les prédicats contraires. Or ce mot n'exprime rien d'autre que le fait d'être inaccessible aux procédures et aux distinctions logiques: donc une "apparence" si on le compare à la "vérité logique" – laquelle n'est elle-même possible que dans un monde imaginaire. Je ne pose donc pas l'"apparence" en opposition à la "réalité", au contraire, je considère que l'apparence c'est la réalité, celle qui résiste à toute transformation en un imaginaire "monde-vrai". Un nom précis pour cette réalité serait «la volonté de puissance», ainsi désignée d'après sa structure interne et non à partir de sa nature protéiforme,

l'histoire de «La Volonté de puissance» comme intention littéraire et nous avons voulu mettre en lumière certains aspects essentiels (pas tous) des méditations de Nietzsche, parce que de tels aspects reviendront, quand bien même seront-ils largement modifiés ou accentués différemment, et avec des changements terminologiques, dans les plans postérieurs. Il faut dire également que, pendant un certain temps, c'est-à-dire entre la fin de l'été 1885 et jusqu'à l'été 1886, le projet de «La Volonté de puissance» que nous retrouvons au printemps 1886, avec le sous-titre «Tentative d'une nouvelle interprétation du monde», n'est pas privilégié par rapport aux autres titres et projets (ils sont d'ailleurs tous interchangeable). Le titre le plus important demeure «Midi et éternité», qui se réfère à une œuvre zarathoustrienne. Les ébauches d'un prélude à la philosophie du futur, comme œuvre à préparer, ne manquent pas. Le titre le plus récurrent de ce projet est «Par-delà bien et mal», pour lequel Nietzsche avait un manuscrit prêt pour l'impression à l'hiver 1885-1886. Tenons-nous en au fait que ce livre a été conçu parallèlement à d'autres œuvres («La Volonté de puissance» et «Midi et éternité»). Dans un important manuscrit, qui contient la plus grande partie des copies au propre de *Par-delà bien et mal*, se trouve un plan accompagné de la formule: «Titres pour dix nouveaux livres» que Nietzsche date lui-même du printemps 1886 (2 [73]). Les titres sont cités dans cet ordre: 1. *Pensées sur les anciens Grecs*; 2. *La Volonté de puissance*; 3. *Les artistes. Arrière-pensées d'un psychologue*; 4. *Nous, les sans-Dieu*; 5. *Midi et éternité*; 6. *Par-delà bien et mal. Prélude pour une philosophie de l'avenir*; 7. *Gai saber. Chansons du prince Vogelfrei*; 8. *Musique*; 9. *Expérience d'un scribe*; 10. *Pour l'histoire de l'assombrissement moderne*.

Une vérification approfondie de chacun de ces titres nous

---

insaisissable et fluide.» Soulignons une nouvelle fois que nos compilateurs n'ont pas jugé bon non plus d'intégrer ces fragments dans leur pot-pourri.

entraînerait trop loin et hors du sujet qui nous intéresse ici. Contentons-nous de signaler que pour chacun d'eux, nous trouvons dans les manuscrits une série déterminée de notes, et qu'ils éclairent d'une manière nouvelle des notes précédentes et, du fait qu'ils accentuent certains thèmes spécifiques, ils permettent le passage à des réalisations ultérieures. Comme par exemple «l'histoire de l'assombrissement moderne» que Nietzsche décrit quelques pages plus loin (2 [122]), dans les termes suivants: «Déclin de la famille, "l'homme bon" comme symptôme d'épuisement, Justice en tant de volonté de puissance (discipline) luxure et névrose, musique noire [...], absence nordique de naturel.» Un autre titre se réfère même à un manuscrit déjà prêt pour l'imprimeur (*Par-delà bien et mal*), et les chants du prince Volgefroi étaient prêts depuis l'automne 1884 (et en partie depuis 1882). Erich F. Podach, dans son livre *Un coup d'œil sur les carnets de Nietzsche (Ein blick in Notizbücher Nietzsches, Heidelberg 1963)*, reprocha à Nietzsche de ne pas s'en être tenu à ce plan, pour « se consumer dans un combat avec une œuvre systématique principale». Cette exigence nous semble extraordinairement injuste. Tout d'abord parce que Podach s'éloigne de la compréhension du sens véritable des ébauches, des schémas, des plans et des titres, qui doivent être considérés comme tout à fait provisoires et non pas toujours reliés à une vision d'ensemble du matériau existant et à une vision de projets futurs, d'autant plus qu'ils sont pour la plupart à l'état de fragments, éclairant une expression déterminée de Nietzsche, et ne sont compréhensibles qu'à l'intérieur de la masse entière, en devenir, des notes (d'où la nécessité d'une édition critique). Mais également, Podach évoque l'idée d'un combat avec une œuvre fondamentale qui n'a jamais existé. Selon lui, les fragments posthumes de Nietzsche constituent dans leur ensemble une tentative, et cette tentative fut interrompue par la maladie. Affirmer que la maladie fut la cause de l'inachèvement de l'œuvre d'une vie est, comme nous le verrons plus loin,



une naïveté produite par le concept des plus douteux d'«œuvre principale».

## 9.

Quelques semaines plus tard – *Par-delà bien et mal* avait déjà été publié –, Nietzsche écrit une nouvelle esquisse qu'il date: Sils-Maria, été 1886. Le nouveau plan se trouve dans un épais cahier, dans lequel il a transcrit une grande partie du matériau pour la rédaction de *Par delà bien et mal* et pour les autres publications de cette période. Nous lisons:

### *La Volonté de puissance*

Tentative d'une inversion de toutes les valeurs

En quatre livres.

*Premier livre:* Le danger des dangers (description du nihilisme, comme conséquence nécessaire des appréciations de valeur antérieures).

*Deuxième livre:* Critique des valeurs (de la logique, etc.)

*Troisième livre:* Le problème du législateur (incluant l'histoire de la solitude). Comment doivent être constitués les hommes qui subvertissent les valeurs. Les hommes, qui possèdent tous les caractères de l'âme moderne, mais sont assez forts pour les métamorphoser en santé pure.

*Quatrième livre:* Le marteau.

leurs moyens pour leur tâche.

*Sils Maria, été 1886. (2 [100])*

C'est le problème des valeurs qui est mis au premier plan dans cette ébauche: les valeurs doivent être inversées, c'est ce que veut dire la formule *Umwertung aller Werte* (inversion de toutes les valeurs), qui est maintenant le sous-titre constant de tous les plans de «La Volonté de puissance». Un an auparavant déjà, en juin-juillet 1885, Nietzsche avait parlé de la nécessité de préparer une *Umkehrung der Werte*, une

subversion des valeurs, comme de la tâche principale des instincts calomniés et réfrénés, contre les idéaux grégaires, contre la *tartuferie* morale, contre le pessimisme idéaliste de l'époque moderne. Maintenant Nietzsche met au premier plan de ses méditations «le danger de tous les dangers», c'est-à-dire le nihilisme sur lequel doit nécessairement déboucher l'interprétation morale-chrétienne de la vie. La négation de Dieu est un fruit du sens de la véracité, qui a été développé par le christianisme (ailleurs, dans la préface de la deuxième édition d'*Aurore* – automne 1886 – Nietzsche parle d'abolir la morale «par moralité», et d'«auto-suppression de la morale»). Le plus grand danger est celui du manque de signification, du caractère absurde de toute l'existence – thème déjà évoqué un an avant, comme nous l'avons vu. La science, la politique (nationalisme et anarchisme sont ici associés), l'histoire débouchent sur le nihilisme, et l'art (avec Wagner) y prépare également. Désormais, le but de Nietzsche n'est plus une nouvelle interprétation de tous les événements, mais l'inversion, la transvaluation, le bouleversement, en somme la *Umwertung* de toutes les valeurs. La thématique du nihilisme et de son dépassement devient ainsi centrale dans toutes les annotations de Nietzsche à partir de l'été 1886. Quant au projet littéraire de «La volonté de puissance», notons que la quadripartition est maintenue dans la plus grande majorité des plans, marquant, comme autant de points de référence, de bilans et de nouveaux départs, le cours des méditations de Nietzsche. Le premier livre est consacré à la description du nihilisme, le second à la critique des valeurs (ou de la morale), le troisième à la volonté de puissance comme déterminant de la subversion des valeurs, le contenu du quatrième est déjà ici relativement flou – et il le sera plus encore dans les plans successifs. Nietzsche parle du «marteau» (métaphore pour indiquer la puissance destructrice et sélective de la doctrine de l'éternel retour), d'une décision terrible qui doit être provoquée en Europe, pour empêcher

l'«aveulissement» de l'homme auquel il préfère le déclin, la fin.

## 10.

Nietzsche annonça *La Volonté de puissance*, avec le sous-titre que nous avons cité, sur la quatrième de couverture de *Par delà bien et mal. Prélude à une philosophie de l'avenir*, qui parut en 1886, alors qu'il méditait sur le plan de l'œuvre et y avait fait allusion dans la *Généalogie* (été 1887). On peut légitimement parler à cette époque de son intention de publier un œuvre en quatre parties sous le titre: *La Volonté de puissance. Inversion de toutes les valeurs. Par delà bien et mal* n'est nullement une partie séparée de *La Volonté de puissance*, comme le soutiennent Peter Gast et Elisabeth Förster-Nietzsche<sup>30</sup>. C'est au contraire une compilation de tout ce que Nietzsche considérait comme digne d'être communiqué du matériau de l'époque du *Zarathoustra* (1881-1885) et des tentatives successives d'une réélaboration d'*Humain trop humain* comme prélude à une philosophie de l'avenir. Ce prélude fut préparé pour l'impression, comme on l'a dit, au cours de l'hiver 1885-1886. Même les préfaces et les différents ajouts aux nouvelles éditions de *La Naissance de la Tragédie*, d'*Humain, trop humain*, d'*Aurore*, du *Gai savoir*, rédigées entre l'été 1886 et le printemps 1887, proviennent des notes que Nietzsche écrivit précisément dans le but d'une nouvelle édition. Ils ne font nullement partie d'un soi-disant recueil d'annotations destinées à «La Volonté de puissance». Naturellement il est possible de distinguer des relations réciproques entre ce matériau et les ébauches pour «La Volonté de puissance» (toutes ces notes proviennent du même esprit). On doit toutefois savoir distinguer ce qui appartient spécifiquement aux intentions littéraires,

---

<sup>30</sup> N.d.e. – Cf. *infra* la note 9.

telles qu'elles nous apparaissent dans les ébauches de l'été 1886, de toutes les notes qui précèdent ou des réélaborations en tout genre qui se développent parallèlement. Dans une rubrique en 53 sections, rédigée au printemps 1887, Nietzsche avait ensuite annoté tous ces fragments du matériau précédent qu'il ne voulait pas oublier. Cette rubrique n'est ni un plan ni une ébauche, mais tout simplement un inventaire de notes éventuellement utilisables. Il est remarquable que le fameux dernier aphorisme 1067 de la compilation de Gast et Förster-Nietzsche *ne figure pas* dans cette rubrique. Si les intentions littéraires de Nietzsche ont quelque valeur, nous devons nécessairement en conclure qu'à ses yeux ce fragment avait rempli sa fonction, dans la mesure où il en avait publié une autre version dans *Par-delà bien et mal* (aph. 36). Alors que tous les interprètes de Nietzsche, jusqu'à l'édition Schlechta (1956), avaient l'habitude d'attribuer une importance décisive à ce soi-disant dernier fragment de *La Volonté de puissance*. Il conserve, certes, toute sa valeur philosophique et doit être publié avec les posthumes, mais il n'appartient pas aux notes que Nietzsche avait l'intention de conserver au printemps 1887. Il a sa place légitime dans une publication chronologique des posthumes de Nietzsche, mais nullement comme soi-disant texte final de l'œuvre que Nietzsche annonça sur la quatrième de couverture de *Par delà bien et mal*, œuvre qu'il ne publia jamais et que d'autres ont voulu reconstruire.

Au printemps 1887, nous trouvons un autre plan pour «La Volonté de puissance». C'est du moins ce que l'on peut supposer – avec une grande probabilité – dans la mesure où la feuille sur laquelle il a été écrit a été déchirée dans sa partie supérieure et nous ne pouvons lire que:

[+++] *de toutes les valeurs*

Livre premier

Le nihilisme européen

Livre deuxième  
Critique des valeurs suprêmes  
Livre troisième  
principe d'une nouvelle détermination des valeurs  
Livre quatrième  
Discipline et éducation  
Ébauché le 17 mars 1887, Nice. (7 [64])

Ce plan est important dans la mesure où Peter Gast et Elisabeth Förster-Nietzsche le considérèrent comme le plus approprié pour leur pot-pourri – nous dirons par la suite sur quelle base. Il est presque identique à celui de l'été 1886. Les thèmes des quatre livres sont également le nihilisme, la critique des valeurs, l'inversion des valeurs, l'éternel retour (comme marteau et donc comme principe de discipline et éducation, ce qu'on avait déjà dans le plan de 1886).

## 11.

Après avoir terminé le travail des nouvelles éditions de ses œuvres antérieures, Nietzsche se consacra avec une intensité particulière à un problème central des ces ébauches de l'été 1886 et du printemps 1887: le nihilisme, auquel, comme nous l'avons vu, il veut consacrer le premier livre.

Le fragment grandiose (5[71]) sur le «nihilisme européen», daté «Lenzer Heide, 10 juin 1887», est un point culminant de ses méditations. Il s'agit d'un court traité en seize parties. La chose paraîtra incroyable, mais Elisabeth Förster-Nietzsche et Peter Gast ont découpé ce texte dans la compilation canonique (il figurait par contre intégralement et sans découpage dans la première *Volonté de puissance* de 1901). Ainsi, seuls les

lecteurs de l'appareil critique d'Otto Weiss, qui se trouve dans le volume XVI de la *Großoktavausgabe* (1911), purent apprendre que les soi-disant aphorismes 4, 5, 114, 55 (qui doivent être lus dans cet ordre) constituaient un seul et même texte. Nous pourrions le résumer de la manière suivante: la morale a fait croître la véracité, mais la véracité reconnaît le caractère infondé de la morale et conduit au nihilisme, comme discernement de l'absence de sens de ce qui advient. L'absence de sens (*Sinnlose*) qui se répète éternellement est la forme extrême du nihilisme. Si le caractère fondamental de l'advenir pouvait être approuvé, en partant du présupposé selon lequel on reconnaît en lui son propre caractère fondamental, alors on pourrait approuver la répétition de l'absence de sens. Cela arriverait si on acceptait le caractère fondamental de la vie le plus exécré à la volonté de puissance. Or même les vaincus, ceux qui souffrent de la volonté de puissance et, de fait, la haïssent, devraient se convaincre qu'ils ne sont pas très différents de leurs oppresseurs, parce que leur "Volonté de morale" également (la morale est négation de la volonté de puissance) est une volonté de puissance masquée, leur haine est volonté de puissance. Le terme «vaincus» n'a aucun sens politique; les «vaincus» se retrouvent dans tous les groupes sociaux. Pour les vaincus, l'impossibilité de la morale devient nihilisme. De tout cela, il s'ensuit une crise qui donne naissance à une hiérarchie des forces du point de vue de la santé: « En reconnaissant ceux qui commandent comme tels et ceux qui obéissent comme tels. Naturellement en dehors de toutes les institutions sociales en vigueur» comme l'observe explicitement Nietzsche (§ 14). Les plus forts, dans cette crise, seront les plus mesurés, c'est-à-dire ceux qui n'ont pas besoin d'articles de foi extrêmes et qui non seulement admettent, mais aussi aiment une bonne dose de hasard et d'absurdité: «Les hommes qui *sont sûrs de leur puissance* et qui représentent avec une fierté consciente la force *atteinte* par l'homme.» Le fragment se conclut sur un point

d'interrogation: « Comment un tel homme penserait-il à l'éternel retour? –»  
C'est-à-dire que penseraient les plus puissants de la répétition de l'absurde?  
(§§ 15-16)

## 12.

Après la publication de la *Généalogie*, Nietzsche se consacra intensément entre l'automne 1887 et février 1888, à l'ordonnance et à la transcription de ses notes pour «La Volonté de puissance». Le résultat de ce travail très intense ce sont 372 fragments numérotés et ordonnés dans deux cahiers *in quarto* et dans les 58 premières pages d'un épais cahier *in folio*. Le plan se trouve dans un autre cahier encore dans lequel, à côté des 372 fragments (374 en réalité, deux numéros étant répétés) on trouve l'indication sommaire du contenu, Nietzsche a également écrit – pour les 300 premiers numéros – un chiffre romain de I à IV, qui se réfère à un plan sans titre contenu dans le cahier où apparaît la rubrique. Ce plan (12 [2] 1888) est structuré en quatre livres; mais les titres des livres manquent:

[I] 1. Le nihilisme intégralement pensé jusqu'au bout.

2. Culture, civilisation, l'ambiguïté du "moderne".

[II] 3. L'origine de l'idéal.

4. Critique de l'idéal chrétien.

5. Comment la vertu arrive au pouvoir.

6. L'instinct de troupeau.

[III] 7. La "volonté de vérité".

8. Morale en tant que Circé des philosophes.

9. Psychologie de la volonté de puissance (Plaisir volonté concept, etc.).

[IV] 10. L'éternel retour.

11. La grande politique.

12. Recettes de vie pour nous.

Dans ce plan il faut noter le fait que le mouvement vers les quatre thèmes principaux – nihilisme, critique des valeurs, inversion des valeurs, éternel retour – reste inchangé. Toutefois les quatre livres se structurent en chapitres, qui contiennent à leur tour une accentuation déterminée des thèmes principaux.

Considérons maintenant attentivement les fragments organisés en rubriques par Nietzsche, surtout par rapport à l'utilisation qui en est faite dans la compilation d'Elisabeth Förster-Nietzsche et Gast. Nous disposerons ainsi d'un exemple parmi d'autres de leur pratique éditoriale. Les quatre livres du deuxième plan selon lequel Nietzsche avait organisé ses fragments, correspondent précisément aux quatre livres du plan du 17 mars 1887, choisi par les éditeurs de la compilation. On pouvait s'attendre alors à ce que les indications de Nietzsche aient été suivies – en tout cas sur ce point, sur lequel elles étaient très précises. Mais le très grand philosophe et écrivain Peter Gast ne l'entendant pas de cette manière, et Elisabeth Förster-Nietzsche ayant elle-même étudié la philosophie avec Rudolf Steiner... voici les résultats:

1. Des 374 fragments que Nietzsche avait numérotés en vue de «*La Volonté de puissance*», 104 n'ont pas été intégrés dans la compilation, dont: 84 non publiés et 20 écartés dans les volumes XIII et XIV ou dans les notes d'Otto Weiss publiées dans le volume XVI de la *Großoktavausgabe*. Dans la préface au volume XIII de la *Großoktavausgabe*, Elisabeth Förster-Nietzsche écrit: «Les volumes XIII et XIV rapportent des annotations inédites [...] à l'exception de celles que l'auteur lui-même avait, sans l'ombre d'un doute, destinées à *La Volonté de puissance*.»

2. Des 270 fragments restants, 137 ont été publiés dans une version incomplète ou avec des modifications textuelles arbitraires (omissions des titres, de phrases entières, découpage de textes liés entre eux...). Parmi



ceux-là:

a) 49 ont fait l'objet de corrections par Otto Weiss; corrections auxquelles n'a pas accès, par exemple, l'utilisateur de *La Volonté de puissance*, encore publiée de nos jours (aux bons soins d'Alfred Bäumler), par les éditions Kröner<sup>31</sup>.

b) 36 ont été corrigés de manière incomplète: Weiss donne quelquefois des indications imprécises sur le texte, et se trompe souvent dans le déchiffrement des extraits qui ont été écartés.

c) 52 manquent totalement d'annotations, bien qu'ils présentent des erreurs similaires à celles des autres fragments pour lesquels, selon Otto Weiss, une note s'imposait.

3. Comme nous l'avons dit, Nietzsche avait organisé 300 des ces fragments en 4 livres de son plan. dans 64 cas, les compilateurs n'ont pas respecté cette division.

### 13.

Quoi qu'il en soit Nietzsche n'était pas satisfait de son travail: «Le premier état de ma "tentative d'inversion de toutes les valeurs" est prêt: en fin de compte ç'aura été une torture et je n'ai pas encore le courage nécessaire. Dans dix ans, j'essaierai de faire mieux» écrit-il le 13 février 1888 à Peter Gastz. Et le 26 du même mois: «Ne croyez pas que j'ai fait de nouveau de la "littérature", il ne s'agit que d'un premier état pour *moi*; tous les hivers, désormais, je veux préparer *pour moi* une telle rédaction – l'idée de la publicité est vraiment exclue.»

---

<sup>31</sup> *N.d.e.* – Naturellement l'appareil critique d'Otto Weiss n'a pas été republié dans les éditions successives: ni en 1926, dans la reprise de l'édition canonique dans le cadre de l'édition Musarion (dans laquelle *La Volonté de puissance* était éditée par Friedrich Würzbach), ni *a fortiori* dans la nouvelle compilation que Würzbach a préparé en 1935 pour Gallimard.

Dans la même lettre, Nietzsche fait part à Gast de sa lecture des *Œuvres posthumes* de Charles Baudelaire, qui viennent de paraître à Paris (1887). Et nous trouvons effectivement dans ce cahier *in folio* – où se trouve le dernier fragment numéroté 372 – vingt pages d’extraits de Baudelaire – entrecoupés ici et là par des méditations de Nietzsche –, auxquels font suite d’autres nombreux extraits tirés particulièrement de Tolstoï, *Ma religion*, Paris 1885, de l’œuvre du grand sémitiste et historien d’Israël Julius Wellhausen sur les antiquités arabes, et de ses *Prolegomena zur Geschichte Israels* (le premier paru en 1887 et le second en 1883 à Berlin), du premier volume du *Journal* des Goncourt, des réflexions de Benjamin Constant sur le théâtre allemand, de la *Vie de Jésus* de Renan, enfin et surtout, des *Possédés* de Dostoïevsky, traduit en français par Derély et publié à Paris en 1886. Ce sont des lectures décisives, tout d’abord sur le plan de la conception du christianisme primitif auquel Nietzsche attache alors une grande importance. Le livre de Tolstoï, surtout, et celui de Dostoïevsky fournissent à Nietzsche, en polémique avec Renan, certaines intuitions fondamentales: le premier pour ce qui concerne la psychologie du rédempteur, le second concernant l’histoire du concept de Dieu (proches des théories panslaves de Sciatoff). Nietzsche s’avère un lecteur de premier ordre, et ces lectures, comme celles des années précédentes, que notre édition relève de la manière la plus précise, nous montrent un Nietzsche absolument au fait des problèmes culturels de son temps, un Nietzsche historique, fort éloigné du spectre pâle que nous présentent de nombreuses interprétations – celles allemandes surtout – qui se contentent de tisser inlassablement une trame discutable de philosophèmes, sans aucune référence concrète à la vie intellectuelle réelle de Nietzsche.

Au cours du printemps niçois puis turinois de 1888, Nietzsche, après cette première tentative de rédaction de *La Volonté de puissance*,

continue à travailler d'arrache-pied. Dans le cahier qui, d'un point de vue chronologique, vient tout de suite après celui que nous venons de citer, les élaborations originales prévalent sur des morceaux transcrits d'autres auteurs, bien qu'on y trouve également des transcriptions ou des réflexions suscitées par les lectures d'œuvres comme celle de Victor Brochard sur *Les Sceptiques grecs* (1887, et qui sera un point de départ pour l'idée du philosophe sceptique comme seul philosophe honnête possible aujourd'hui), de Charles Féré (sur la dégénération physiologique et ses raisons sociales, aspect de la décadence européenne sur lequel Nietzsche concentre maintenant son attention), et enfin du livre de Louis Jacolliot sur les *Lois de Manou* qui devient pour Nietzsche le classique de la *pia fraus*, le pieux mensonge religieux.

#### 14.

Il faut noter qu'à partir de l'automne 1887 et jusqu'à l'été 1888, on ne trouve dans les manuscrits quasiment que des titres se référant à «La Volonté de puissance». Cette circonstance extérieure montre qu'à cette époque, Nietzsche se consacre intensivement à cette tâche (si l'on excepte – à partir de février 1888 – la période pendant laquelle il rédige *Le Cas Wagner*, le pamphlet dans lequel Nietzsche traite un cas particulier de la décadence moderne). Certains plans témoignent d'une hésitation dans la composition: Nietzsche semble privilégier une rédaction par chapitre – de 8 (15 [20]) à 12 (16 [51]) selon les différentes versions – plutôt qu'une œuvre articulée en quatre livres. Ce plan en 11 chapitres est particulièrement important:

1. Le monde vrai et le monde apparent.
2. Le philosophe comme type de la décadence.
3. L'homme de religion comme type de la décadence.

4. L'homme bon comme type de la décadence.
5. Le contre-mouvement: l'art. Problème du tragique
  6. Le paganisme et la religion
  7. La science contre la philosophie
  8. Politique
  9. Critique du présent
10. Le nihilisme et son contraire: les hommes du futur
  11. La volonté de puissance (14 [169]).

Sous ces titres de chapitres, Nietzsche ordonne les annotations de l'épais cahier *in folio*<sup>32</sup> dont nous avons parlé, et qui s'ouvre sur la date du 25 mars 1888.

Tandis que prévalaient jusqu'alors des réflexions de caractère socio-psychologique sur le lien pessimisme-nihilisme-christianisme, on note maintenant une prédominance du concept de «*décadence*» (dans lequel confluent toutes les manifestations du pessimisme, du nihilisme, et du christianisme) et en même temps un approfondissement de l'aspect gnoséologique-métaphysique du problème. Cette dernière chose advient, de manière significative, avec un retour de l'antithèse «art» et «vérité» dans *La Naissance de la Tragédie*. Dans les notes sur ce titre est développée cette problématique du monde «vrai» et du monde «apparent», à laquelle nous avons fait allusion à propos des fragments de l'été 1885. La conclusion de ces réflexions se trouvera ensuite dans le fameux chapitre du *Crépuscule des idoles* intitulé: «Comment, pour finir, le monde "vrai" devint fable.» Pour Nietzsche, la croyance en un monde «vrai», opposé à celui «apparent », conditionne cet ensemble de phénomènes, qu'il définit en utilisant successivement les termes de pessimisme, nihilisme,

décadence. Et de fait, le premier chapitre du plan, sur la base duquel Nietzsche a ordonné en rubrique la plus grande partie des notes du cahier en question, a pour titre: «Le monde vrai et celui apparent.» Dans ce plan, sont mis en évidence tant le rapport entre la croyance en un monde vrai (fut-elle philosophique, religieuse ou morale) et la décadence (c'est-à-dire, souvenons-nous en encore une fois: pessimisme, nihilisme, christianisme) que les mouvements contraires ou «contre-mouvements» (Nietzsche parle de *Gegenbewegungen*) qui se retournent contre la décadence. Ainsi la série de fragments sur *La Naissance de la tragédie* est organisée par Nietzsche sous la rubrique «contre-mouvement: l'art», qui est le titre du cinquième chapitre du plan que nous avons mentionné et d'autres semblables<sup>33</sup>. Cette tentative de Nietzsche d'ordonner son propre matériau n'est certes pas de moindre importance par rapport à celle de février 1888; elle représente même une phase ultérieure dans les plans et doit être présentée comme telle dans une édition critique, même si peu de temps après, elle fut dépassée par d'autres plans et organisations<sup>34</sup>.

---

<sup>32</sup> N.d.e. – Il s'agit du cahier W II 5, publié dans l'édition Colli-Montinari comme groupe 14 du printemps 1888.

<sup>33</sup> N.d.e. – Dans la description des manuscrits de 1888 (OPC, XVI, p. 425), Montinari revient sur l'importance de ce cahier et sur le manque de fidélité avec lequel il a été publié dans la *Großoktavausgabe*: «Notons que ces fragments sur la *Naissance de la Tragédie* (dans lesquels Nietzsche parle de lui-même à la troisième personne) ont été publiés sans soin et sans rigueur (la plupart du temps amputés) en partie dans la prétendue *Volonté de puissance*, et en partie dans le volume XIV de la *Großoktavausgabe*, de sorte que leur sens théorétique est absolument perdu.»

<sup>34</sup> N.d.e. – Dans son commentaire aux *Œuvres complètes*, («Genèse des œuvres», OPC, VIII, p. 414 sq.) Montinari observe, à propos de cette deuxième tentative d'organisation du matériau de la «Volonté de puissance», que «de tout cela, les éditeurs de la *Volonté de puissance* ne tinrent pas compte dans leur compilation systématique, et Otto Weiss ne jugea pas même utile d'y faire référence dans son édition commentée». En outre, il insiste sur le fait que *Le Cas Wagner* ne provenait pas de ce matériau, comme le soutenait la sœur de Nietzsche: «La longue querelle autour de la "principale œuvre philosophique en prose de Nietzsche" n'aurait jamais pu avoir lieu si les œuvres qu'il publia – ou dont il prépara l'édition – à partir de 1886, n'avaient été présentées sous un jour trompeur par les premiers éditeurs du *Nietzsche-Archiv*. Du simple fait de l'édition objective des manuscrits de Nietzsche, rien ne justifie l'affirmation de la sœur de Nietzsche qui déclare (dans la préface de la deuxième édition "canonique" de *La Volonté de puissance* en 1906) que "Par-delà

A Turin<sup>35</sup>, Nietzsche utilisa également deux autres cahiers très épais. Entre-temps, les fragments étaient devenus plutôt confus, à cause des nombreux ajouts et corrections. Nietzsche les transcrit en partie sur des feuilles quadrillées à part. Certains constituaient de petits traités formant un

---

*bien et mal*, ne serait pas autre chose qu'un «morceau de la grande œuvre théorique que Nietzsche avait eu l'intention d'écrire dès 1883». [Également dans la préface à la première édition de *La Volonté de puissance* Elisabeth Förster-Nietzsche écrivait que «cet exposé fera comprendre comment tous les ouvrages de Nietzsche, depuis *Par-delà le bien et le mal* jusqu'au *Crépuscule des idoles*, sont plus ou moins en rapport direct avec son œuvre capitale, et comment la *Transmutation* constitue le fonds général duquel se détachent tous les ouvrages du philosophe, le but vers lequel tendent tous ses efforts». – (Nous citons l'édition "Sautet" qui a eu le mérite de donner en traduction française et de diffuser en collection de poche les pages fondamentales dans lesquelles Elisabeth fait montre, de manière éclatante, de toute son incompétence philologique.)] Bien qu'avec un peu plus de circonspection, Otto Weiss, dans son commentaire à la reprise de la seconde édition canonique dans le cadre de la *Großoktavausgabe* (1911), exprime le même point de vue lorsqu'il écrit que tous les écrits de 1888 "se détachèrent successivement" de l'édifice principal d'une œuvre systématique, *La Volonté de puissance*. En somme, pour l'ex-Nietzsche-Archiv, à partir de 1886, Nietzsche aurait peu à peu vidé son trésor de pensées par des publications partielles successives. C'est également le point de vue d'un des critiques les plus attentifs de l'ex-Nietzsche-Archiv, August Horneffer, pour lequel (1906) Nietzsche – n'étant pas capable d'accomplir une synthèse philosophique – se serait laissé gagner par le démon de l'impatience et aurait publié (ou préparé pour la publication) entre 1886 et 1888, au moins sept ouvrages, au lieu de se consacrer à l'élaboration de son œuvre "systématique". C'est une manière plate, superficielle et aprioriste de considérer l'activité littéraire de Nietzsche. Plate, parce que la richesse de ce que Nietzsche a laissé dans ses manuscrits est masquée et annulée dans un soi-disant magma chaotique de pensées fragmentaires; superficielle, parce qu'elle part du singulier principe selon lequel ladite synthèse systématique n'était pas possible pour une "nature" aphoristique telle que Nietzsche; aprioriste, parce qu'elle prête à Nietzsche l'intention *continue* d'écrire une soi-disant œuvre principale, pour lui reprocher ensuite les différentes distractions et "impatiences" qui l'en auraient dissuadé. Même la conclusion d'Horneffer – reprise par son frère Ernst en 1907 dans sa polémique avec Peter Gast et Elisabeth Förster-Nietzsche, après la nouvelle édition de *La Volonté de puissance* – est faussée par de tels présupposés, quand bien même exprime-t-elle une exigence juste en soi. Pour August et Ernst Horneffer, en effet, la seule manière possible de publier les manuscrits consiste à renoncer à tout ordre systématique et à les reproduire tels que Nietzsche nous les a laissés; toutefois, le lecteur se trouverait ainsi en présence d'un "chaos". Et c'est ce préjudice du "chaos", ce désir de démontrer que Nietzsche n'était pas une nature "aphoristique", la manière préconçue de comprendre un "système", qui poussèrent les éditeurs de *La Volonté de puissance* à la compilation selon les "intentions" de Nietzsche. Une fois encore – comme sur toutes les autres questions débattues à cette époque –, "amis" et "ennemis" de l'ex-Nietzsche-Archiv acceptaient en réalité des prémisses identiques, dans ce cas le préjudice sur la systématisme. Les manuscrits de Nietzsche, par contre, parlent un tout autre langage, tout à fait clair, même pour ce qui concerne la manière dont doivent être considérées les œuvres de 1888: ils nous racontent leur naissance» OFN, VI\*\*\*, pp. 462-463.

tout<sup>36</sup>, d'autres furent simplement transcrits au propre, sans aucune forme d'organisation. Cette retranscription fut commencée au cours des dernières semaines du printemps turinois. Nietzsche l'emporta à Sils-Maria<sup>37</sup>, où il commença par travailler aux épreuves du *Cas Wagner* (ce travail prit plus de temps que prévu, parce qu'il dût préparer un second manuscrit pour l'imprimeur, le premier étant illisible).

## 15.

A Sils-Maria, Nietzsche continue de transcrire également une partie de ses annotations au propre. Toutefois il n'était pas satisfait des résultats de son travail. C'est pourquoi il écrivit à Meta von Salis, le 22 août: «Par rapport à l'été passé [...] cet été semble vraiment être “parti en fumée”. Et cela me contrarie énormément: parce qu'après un séjour de printemps qui, pour la première fois, s'était bien passé pour moi, j'emportais dans ces montagnes *plus* de forces que l'année précédente. En outre, tout était prêt pour une *grande tâche bien déterminée*.» Nietzsche avait demandé à Meta von Salis un exemplaire de sa *Généalogie de la morale* (et il fait allusion à cette œuvre dans son “Épilogue” au *Cas Wagner*, écrit pendant ces journées). La relecture de son œuvre produisit sur Nietzsche une impression particulière, qui ne devait pas rester sans conséquences. Dans la même lettre, Nietzsche écrit: «Au premier coup d'œil, une surprise: j'ai

---

<sup>35</sup> *N.d.e.* – Nietzsche séjourna pour la première fois à Turin du 5 avril au 5 juin 1888.

<sup>36</sup> *N.d.e.* – «... Comme, par exemple, ce qui deviendra ensuite le chapitre «Le problème Socrate» dans *Le Crépuscule des idoles*, ou encore la transcription au propre des notes sur *La Naissance de la tragédie*, dont il ne nous reste plus que le fragment 17 [3], ou encore le fragment 17 [4] “Pour l'histoire du concept de Dieu” utilisé plus tard, avec des modifications, dans *L'Antéchrist* » (M. Montinari, «Les manuscrits de Nietzsche» in OPC, XIV, p. 426).

<sup>37</sup> *N.d.e.* – Il s'agit du septième séjour à Sils-Maria. Nietzsche y resta du 6 juin au 20 septembre 1888.

découvert une longue préface à la *Généalogie* dont j'avais complètement oublié l'existence [...] Au fond je ne me souvenais que du titre des trois dissertations: le reste, c'est-à-dire le *contenu*, était allé se faire bénir! C'est la conséquence d'une activité intellectuelle extrême, qui a rempli cet hiver et ce printemps, et a construit une sorte de *mur* dans l'intervalle. Désormais ce livre revit devant mes yeux – et en même temps l'état dans lequel je me trouvais l'été dernier et qui en détermina la naissance. Des problèmes d'une difficulté extrême, pour lesquels je n'avais pas encore trouvé un langage, une terminologie. Mais je devais alors être dans un état d'inspiration quasi ininterrompue, de sorte que cet écrit glisse comme la chose la plus naturelle du monde. On n'y perçoit aucune peine –. Le style est véhément et trépidant, mais aussi plein de finesses; et souple et coloré. En vérité, je n'avais jamais écrit de la sorte.» Ce bilan lucide reflète exactement la dernière phase du travail de Nietzsche. Mais il prend également tout son sens si l'on compare la date de cette lettre – 22 août – avec deux autres dates: celle du dernier plan de «La Volonté de puissance» et celle de la préface d'une œuvre nouvelle, *l'Inversion de toutes les valeurs*.

En ce qui concerne le dernier plan de «La Volonté de puissance», Erich Podach (*Friedrich Nietzsches Werke des Zusammenbruchs*, p. 63) en a publié la date, mais non pas le plan lui-même. Otto Weiss, quant à lui, a publié le plan mais sans donner la date (*Großoktavausgabe*, vol. XVI, p. 432). Podach a ensuite publié le plan, mais sans le mettre en rapport avec la date (*Ein Blick in Nietzsches Notizbücher*, 1963, pp. 149-160). Tout simplement parce que le plan et la date se trouvent sur deux feuilles qui ont été séparées. Mais il ne fait pas de doute qu'elles faisaient partie d'un même ensemble (même papier, même format, même encre, même calligraphie, et les marges correspondent). Voici le texte du plan (18 [17]):

Ébauche du  
plan de:



La volonté de puissance

Essai

d'une inversion de toutes les valeurs

– *Sils Maria*

le dernier dimanche

du mois d'août 1888

Nous les hyperboréens. *Poser les fondements du problème.*

Premier Livre: «*Qu'est-ce que la vérité?*»

*Chapitre premier:* Psychologie de l'erreur.

*Chapitre deuxième:* valeur de vérité et mensonge.

*Chapitre troisième:* La volonté de vérité (justifiée seulement dans la valeur affirmative de la vie).

Deuxième Livre: *Origine des valeurs*

*Chapitre premier:* Les métaphysiciens.

*Chapitre deuxième:* Les «homines religiosi».

*Chapitre troisième:* Les «gens de bien» et ceux qui veulent amender l'Humanité.

Troisième Livre: *Conflit des valeurs*

*Chapitre premier:* Pensées sur le christianisme.

*Chapitre deuxième:* Sur la physiologie de l'art.

*Chapitre troisième:* Sur l'histoire du nihilisme européen.

Loisirs d'un psychologue

Quatrième Livre: *Le grand Midi.*

*Chapitre premier:* *Le principe de la vie «hiérarchique».*

*Chapitre deuxième:* Les deux voies.

*Chapitre troisième:* L'éternel retour.

Le problème de la vérité s'est graduellement développé jusqu'à devenir le thème du premier livre. Le deuxième livre est encore consacré,

comme dans les précédents plans en quatre parties, à la critique des valeurs, mais dans le sens d'une histoire de ces valeurs et de leurs représentants. Dans le troisième livre, Nietzsche traite du conflit des valeurs et les titres de ses chapitres correspondent précisément au contenu des annotations sur le christianisme, sur la physiologie de l'art et sur l'histoire du nihilisme européen. Après un "Intermezzo" (composé probablement de sentences dont Nietzsche avait transcrit un recueil entier), vient le quatrième livre qui, comme dans tous les autres plans, est consacré à l'éternel retour.

## 17.

Le dernier plan de «La volonté de puissance» a donc été composé, comme l'écrit Nietzsche, «le dernier dimanche d'août» c'est-à-dire le 26 août, quatre jours après s'être plaint dans sa lettre à propos de l'été «parti en fumée» à Sils-Maria. Après l'avoir composé, Nietzsche réorganisa un certain nombre d'annotations précédentes, mais s'arrêta à ce stade initial. Le 30 août, il réitère ses plaintes dans une lettre à sa mère: «Je suis à nouveau en pleine activité – pourvu que ça dure encore quelque temps, parce qu'un travail que j'avais longuement et bien préparé, et qui devait être achevé pour cet été, est littéralement parti en fumée.» Dans ces lignes s'exprime l'espoir de parvenir enfin à un résultat. Effectivement la réalisation du travail «longuement et bien préparé» prit une autre forme par rapport à celle prévue dans tous les plans précédents. Depuis la moitié d'août, comme nous l'avons dit, Nietzsche avait commencé à transcrire au propre et à rédiger les annotations qui étaient déjà partiellement transcrites, comme des petits traités autonomes et achevés. Il se décide alors à publier tout ce qui était *prêt*. Une feuille séparée, sur le recto de laquelle restait encore le titre *Inversion de toutes les valeurs* (19 [2]), rapporte au verso, une série de titres qui font allusion à un «abrégé» de la philosophie de

Nietzsche (19 [3]):

*Pensées pour après-demain*

Abrégé de ma philosophie

et:

*Sagesse pour après-demain*

Ma philosophie en abrégé

et enfin:

*Magnum in parvo*

Une philosophie en abrégé

Telles sont les titres envisagés de l'«abrégé» que Nietzsche avait en projet. Mais la liste des différents chapitres (que l'on trouve sur la même feuille) est encore plus importante (19 [4]):

1. *Nous autres, Hyperboréens.*
2. *Le problème de Socrate.*
3. *La “raison” en philosophie.*
4. *Comment, pour finir, le monde “vrai” <devint> fable.*
5. *La morale, une contre-nature.*
6. *Les quatre grandes erreurs.*
7. *Pour nous – contre nous.*
8. *Concept d'une religion de la décadence.*
9. *Bouddhisme et christianisme.*
10. *Extraits de mon esthétique.*
11. *Entre artistes et écrivains.*
12. *Maximes et traits.*

Les numéros 2, 3, 4, 5, 6, 12 du plan sont, en fait, autant de chapitres du *Crépuscule des idoles*, déjà sous leur titre définitif; le n°11 est le titre original du chapitre *Divagations d'un inactuel*, de la même œuvre. Les numéros 1, 7, 8, 9 sont les titres originaux qui se trouvent encore

aujourd'hui effacés en tête des quatre premiers groupes de paragraphes dans le manuscrit destiné à l'imprimeur de *L'Antéchrist*: «Nous autres, Hyperboréens» §§1-7; «Pour, nous – contre nous» §§ 8-14; «Conception d'une religion de la décadence» §§ 15-19; « Bouddhisme et christianisme» §§ 20-23. Du fait que Nietzsche a daté du début septembre une première version de son avant-propos au «Loisirs d'un psychologue» (qui deviendra ensuite *Le Crépuscule des Idoles*), et qu'il a également rédigé, le 3 septembre, l'avant-propos de *l'Inversion de toutes les valeurs*, et ce d'après le plan en quatre livres, dont le premier devait être *L'Antéchrist*, on peut en déduire qu'entre le 26 août et le 3 septembre:

1. Nietzsche a renoncé à «La Volonté de puissance» qu'il projetait jusqu'alors.

2. Il dût envisager, pendant une courte période, la possibilité de publier, sur la base du matériau déjà mis au propre, une *Inversion de toutes les valeurs*.

3. Il s'est toutefois décidé à publier un «abrégé» de sa philosophie.

4. Il a intitulé ledit «abrégé»: *Loisirs d'une psychologue* (qui deviendra *Le Crépuscule des idoles*).

5. Il a tiré de cet «abrégé», les chapitres: «Nous autres, Hyperboréens», «Pour nous – contre nous», «La conception d'une religion de décadence», «Bouddhisme et christianisme» qui, constituaient, ensemble, 23 paragraphes sur le christianisme y compris l'introduction, («Nous autres, Hyperboréens»).

6. L'œuvre principale porte dès lors le titre *Inversion de toutes les valeurs*, prévue en quatre livres, dont le premier, *L'Antéchrist*, était déjà terminé pour un tiers (les 23 paragraphes cités).

7. Le 3 septembre, Nietzsche écrit l'avant-propos de *l'Inversion*. Les «Loisirs d'un psychologue» étaient pour lui «un abrégé jeté avec une grande témérité et précision de toutes mes hétérodoxies philosophiques les

plus essentielles» comme il le dit dans ses lettres (à Gast le 12 septembre 1888; à Overbeck le 16 du même mois) et c'était donc le résultat, prêt à être communiqué, de ses réflexions philosophiques de la dernière année. Il était composé de simples annotations écrites en vue de «La Volonté de puissance». Au contraire, l'«Inversion de toutes les valeurs» en quatre livres, était son nouveau programme de travail. Le premier livre, *L'Antéchrist*, provient en effet, pour une bonne moitié, des réflexions qui précèdent – cette provenance étant entendue dans le seul sens autorisé ici, celui de l'origine *littéraire*, donc, provenant de notes anciennes, de «versions» préparatoires – il avait été tiré de cet «abrégé» de sa philosophie que Nietzsche avait déjà mis au propre; mais du point de vue de ses intentions *littéraires*, c'était un *nouveau* commencement. Dans *L'Antéchrist* les paragraphes 1 à 7 constituaient en fait une sorte d'introduction (tout comme le chapitre «Nous autres, Hyperboréens» était l'introduction de l'«Abrégé»), tandis que les paragraphes 8 à 23 forment un essai d'un seul tenant sur le christianisme, que Nietzsche voulait alors poursuivre en lui conservant son unité – notamment du point de vue du style. Ainsi, avait-il trouvé la «forme» d'exposé qu'il cherchait pour son «œuvre principale». Et nous pensons que la relecture de la *Généalogie* l'y a aidé: s'agissant d'une œuvre dont le style est très proche de celui de *L'Antéchrist*.

Ainsi le 7 septembre 1888, Nietzsche pouvait écrire à son ami Meta von Salis: «Entre-temps, j'ai beaucoup travaillé, au point que j'ai des raisons de désavouer les plaintes de ma dernière lettre dans laquelle je vous parlais d'un été "parti en fumée". J'ai même réussi quelque chose *de plus*, quelque chose que je n'aurais pas osé espérer... Il est vrai que cela a eu pour conséquence, ces dernières semaines, quelque désordre dans ma vie. Plusieurs nuits, je me suis relevé à deux heures "pressé par l'esprit", pour noter ce qui venait de me passer par la tête. Alors j'entendais mon hôte, M.

Durisch, ouvrir la porte avec précaution pour partir discrètement à la chasse aux chamois. Qui sait? Peut-être étais-je moi aussi parti à la chasse aux chamois... Le *trois* septembre fut un jour remarquable. Très tôt, j'ai écrit l'avant-propos de mon «Inversion de toutes les valeurs», le plus fier prologue qui ait peut-être jamais été écrit. Puis je suis sorti, et alors, que vis-je? La plus belle journée que j'aie jamais vue en Engadine – une vivacité de couleurs, un bleu du lac et du ciel, une limpidité de l'air, parfaitement inouïs...» et plus loin: «Le 15 septembre je pars à nouveau pour *Turin*, en ce qui concerne l'hiver, en raison de la profonde concentration dont j'ai besoin, il serait peut-être un peu risqué d'essayer la Corse... Mais qui sait? – L'année prochaine je me déciderai à faire imprimer mon «Inversion de toutes les valeurs», le livre le plus indépendant qui soit... *Non* sans graves hésitations! Par exemple, le premier chapitre s'appelle *L'Antéchrist!*»

## 18.

Nous connaissons six versions différentes du nouveau plan littéraire, sous le titre collectif de «Inversion de toutes les valeurs» en quatre livres. Les titres des différents livres nous renseignent sur les intentions de Nietzsche. C'est pourquoi il n'est pas inutile de les citer tous par ordre chronologique:

(1) Inversion de toutes les valeurs

*Premier livre*

*L'Antéchrist*. Essai d'une critique du christianisme.

*Deuxième livre*

*L'esprit libre*. Critique de la philosophie comme mouvement nihiliste.

*Troisième livre*

*L'immoraliste*. critique de la morale: variété la plus funeste d'ignorance.

*Quatrième livre*

*Dionysos: Philosophie de l'éternel retour.* (19 [8])

(2) Inversion des valeurs

Livre 1: *l'Antéchrist*

Livre 2: *le misosophe*

Livre 3: *l'immoraliste*

Livre 4: *Dionysos*

*Inversions de toutes les valeurs* (11 [416])

(3) Inversion des valeurs.

*L'Antéchrist.* Essai d'une critique du christianisme.

*L'Immoraliste.* Critique de la plus funeste espèce d'ignorance, la morale.

*Nous qui disons oui.* Critique de la philosophie en tant que mouvement nihiliste.

*Dionysos.* Philosophie du retour éternel.

*Chants de Zarathoustra*

De sept solitudes. (22[14])

(4)

I. L'affranchissement du *christianisme*: l'Antéchrist

II. de la *morale*: l'immoraliste

III. de la «*vérité*»: l'esprit libre

IV. du nihilisme: - - -

Le nihilisme conséquence nécessaire du *christianisme*, de la *morale* et de la *notion de vérité* de la philosophie. Les *signes* du nihilisme... (22[24])

(5) IV. Dionysos

Type du législateur. (23[8])

(6) *L'esprit libre*  
Critique de la philosophie  
en tant que mouvement nihilisme  
*L'immoraliste*  
Critique de la morale  
en tant qu'espèce la plus dangereuse d'ignorance  
*Dionysos philosophos. (23[13])*

Le dernier plan est évidemment postérieur à la conclusion de *l'Antéchrist*. On note une hésitation pour ce qui concerne le deuxième et le troisième livres: la critique de la philosophie passe à la seconde place, celle de la morale, à la troisième place dans le premier plan et à la deuxième place dans le troisième plan; dans le troisième et quatrième plans, la critique de la morale passe après celle de la philosophie. La conception fondamentale reste toutefois identique: après la critique du christianisme de la morale et de la philosophie, Nietzsche envisage l'annonce de sa philosophie. C'est la philosophie de Dionysos, la philosophie de l'éternel retour du même.

Le contenu de la nouvelle œuvre ne s'éloigne pas substantiellement de la thématique que nous avons vue se développer dans les plans de «La Volonté de puissance»: ce qui tend à prouver que, pour Nietzsche, le plan littéraire de l'«Inversion de toutes les valeurs» en quatre livres était destiné à supplanter les plans de «La Volonté de puissance», et en effet le matériau de *L'Antéchrist* était tiré d'annotations écrites au cours des mois précédents, alors qu'il pensait à «La Volonté de puissance». Du point de vue du *contenu*, l'«Inversion de toutes les valeurs» était, d'une certaine manière, identique à «La Volonté de puissance», mais elle en était aussi, de fait, sa négation *littéraire*. Ou encore: des notes pour «La Volonté de



puissance», sont sortis *Le Crépuscule des Idoles* et *l'Antéchrist*. «The rest is ... *Nachlaß*<sup>38</sup>.

## 19.

Le 21 septembre 1888, Nietzsche était de nouveau à Turin. En neuf jours, il réussit à terminer le premier livre de «L'inversion de toutes les valeurs», à savoir *L'Antéchrist*. La date du 30 septembre 1888 prit pour Nietzsche un signification symbolique, et il l'a marquée à la fin de la préface du *Crépuscule des idoles*; et à la fin de *L'Antéchrist* on peut lire: «<Dire que l'on mesure le temps à partir du *dies nefastus* qui a marqué le début de cette calamité – à partir du *premier* jour du christianisme! *Pourquoi pas plutôt à partir de son dernier jour? À partir d'aujourd'hui? – Inversion de toutes les valeurs!*>»

Un état d'exaltation s'empare de Nietzsche. Dès lors, il ne connaît plus de mesure, à tel point qu'il ajoute à *L'Antéchrist* une «Loi contre le christianisme», qu'il introduit ainsi: «Promulguée au jour du Salut, le jour de l'An I (le 30 septembre 1888 dans le faux calendrier)». Si on lit les déclarations de Nietzsche à propos de son œuvre, on ne saisit pas le sens historico-critique de *L'Antéchrist*, qui pourtant – comme le vit plus tard Franz Overbeck – contenait certains morceaux de bravoure, comme la psychologie du rédempteur et celle de l'apôtre Paul, la reconstruction historique des origines du mouvement chrétien, l'analyse de la fraude que

---

<sup>38</sup> *N.d.t.* – «Le reste est ... œuvre posthume!» À la fin du dernier chapitre de son premier grand livre sur la pensée des Sages de la Grèce (*Nature aime se cacher* (1948) tr. fr. P. Farazzi, L'éclat, Combas, 1994, p. 318), Giorgio Colli, reprenait cette formule d'Hamlet, à propos de ce qui devait succéder au platonisme: «L'*athanasia* [immortalité] du *Banquet* a été un songe fugitif. Il [Platon] n'a pu s'exprimer dans l'apparence de manière apollinienne, comme ses prédécesseurs: la fin n'est pas sereine. *The rest is silence*». Ce final de Montinari serait-il un clin d'œil à l'ami et au maître? C'est ce que nous nous plaçons à imaginer, voulant

constitue la religion. *Ecce Homo* naît dans cet état d'euphorie, à partir d'un chapitre que Nietzsche avait ajouté au *Crépuscule des idoles*, au milieu d'octobre 1888. Dans les cahiers de Nietzsche on trouve encore certaines annotations pour un autre livre de «L'inversion»: «L'immoraliste». Mais ce travail est interrompu justement par *Ecce Homo*, jusqu'à ce que Nietzsche, dans une lettre à Brandes du 20 novembre, déclare avoir déjà écrit toute «L'inversion», qu'il identifie avec *L'Antéchrist*. Il écrit également à Paul Deussen: «Ma vie atteint son comble: encore deux ans, et la terre tremble, frappée par une foudre terrible. – Je te jure que j'ai la force de changer *la manière de compter les années*. – rien de ce qui subsiste aujourd'hui ne restera sur pied je suis plus dynamite qu'homme. – Mon “Inversion de toutes les valeurs”, sous le titre *L'Antéchrist*, est prête.» Et en effet, dans le dernier frontispice on peut lire: *L'Antéchrist. Inversion de toutes les valeurs*. Le titre général d'une œuvre en quatre livres est devenu désormais le sous-titre de *L'Antéchrist*. Puis, Nietzsche supprimera également ce sous-titre, et lui substituera: «Imprécation contre le christianisme». L'optique exaltée dans laquelle Nietzsche voit ses derniers écrits est celle d'événements non littéraires, mais tels qu'ils peuvent «détruire tout l'ordre existant». Ainsi s'achèvent, à l'aube de la fin même de Nietzsche, les aventures du projet littéraire de «La Volonté de puissance».

Demeure, à côté de ses écrits, son legs posthume. Ce legs est au vrai sens du terme un «lien», parce que ses questions – tant dans les œuvres que dans les fragments posthumes pris dans leur ensemble – subsistent encore aujourd'hui. Mais précisément en vertu de ce lien, le legs manuscrit de Nietzsche doit être connu sous sa forme authentique. Et pour ce qui concerne «La Volonté de puissance», l'analyse philologique des fragments posthumes de 1885 à 1888, a privé de son objet la querelle sur la prétendue

---

également suggérer qu'avec Nietzsche, comme avec Platon, «un *autre* monde s'éteint».

«œuvre fondamentale». Cette question n'est plus à l'ordre du jour de la recherche scientifique sur Nietzsche<sup>39</sup>.

---

<sup>39</sup> *N.d.t.* – Cf. *infra* la note 13 du chapitre 4.

## Interprétations nazies

### 1.

<sup>40</sup>«Nietzsche et le national-socialisme» est un thème qui correspond bien à cette association d'idées instinctive selon laquelle, aujourd'hui encore, le nom de Friedrich Nietzsche est lié aux douze années brunes de l'Allemagne, à l'idéologie hitlérienne et à son mouvement. Mais si nous passons d'une formulation d'ordre général à une considération critique, nous nous apercevons aussitôt, sans même entrer dans les détails, que nous avons affaire à des représentations vagues qui, tout au plus, ont recours à des concepts tels que «violence du Surhomme», «volonté de puissance», «bête blonde» etc. renvoyant ou se laissant assimiler sous cette forme, à une «idéologie» du national-socialisme tout aussi vague, et dont Nietzsche aurait été un précurseur. Dans un essai récent, qui contient par ailleurs des éléments très importants pour approfondir la compréhension de la position de Nietzsche par rapport à son époque, Cesare Cases écrivait: «: «Quand l'économie capitaliste se fut débarrassée des oripeaux du libéralisme, [Nietzsche] apparut comme un précurseur du fascisme. Et il ne fait pas de doute, n'en déplaise à d'aucuns, qu'il fut *aussi* cela.»

Mais s'il est déjà très difficile de vouloir reconstruire – avec les

---

<sup>40</sup> *N.d.e.* – Ce texte a connu plusieurs versions: «Appunti su Nietzsche e il nazionalsocialismo (L'interpretazione di Alfred Bäumler)» in: *Studi tedeschi*, xvii, n° 2, 1974, pp. 49-71; «Nietzsche zwischen Alfred Bäumler und Georg Lukács», in: *Basis. Jahrbuch für deutsche Gegenwartsliteratur*, vol. 9, Frankfurt am Main, 1979, pp. 188-223; «Interpretazioni naziste», in M. Montinari, *Su Nietzsche*, Editori Riuniti, Roma, 1981, pp. 73-89; «Nietzsche zwischen Alfred Bäumler und Georg Lukács» in M. Montinari, *Nietzsche lesen*, Walter de Gruyter, Berlin-New York, 1982, pp. 169-206. Les parties concernant Georg Lukács dans les versions

instruments de la critique historique, c'est-à-dire en tenant compte précisément des documents et des faits – quelque chose qui pourrait s'appeler l'«idéologie national-socialiste», du fait de tous ce fatras de mythes et de représentations mal digérés dont cette «fausse conscience de la réalité» s'est servie pour son action politique, il est d'autant plus impossible de parler sérieusement, d'un point de vue historique, d'une véritable assimilation par le national-socialisme de ce que Nietzsche fut vraiment et de ce qu'il pensa réellement. Et cette précision me semble essentielle si nous voulons commencer à réfléchir de manière critique à l'association d'idées instinctive à laquelle j'ai fait allusion. De fait, les historiens du national-socialisme, qui n'ont pas évacué à la hâte la question de l'«idéologie» de ce mouvement, n'ont pu que constater à quel point Nietzsche était étranger à la sphère "idéale", si j'ose dire, des fondateurs du nazisme. Dans son ouvrage, *Le Mythe du vingtième siècle*, Rosenberg revendique Nietzsche au titre des précurseurs du mouvement et le place de manière très discutable au même rang qu'un Paul de Lagarde (que Nietzsche – le vrai Nietzsche, le Nietzsche post-wagnérien – méprisa profondément) ou qu'un Houston Stewart Chamberlain (qui pouvait, certes, se prévaloir en toute légitimité de l'"honneur" de figurer au rang des précurseurs, et qui avait toujours combattu Nietzsche d'un point de vue wagnérien-bayreuthien et raciste). Quant à Hitler, on ne peut certainement pas dire que les œuvres de Nietzsche aient fait partie de sa "formation" (ce que nous apprend, entre autres, la monographie que J. Fest lui a consacrée), et il n'est même pas sûr qu'il l'ait jamais lu. Toute la théorie de la race, le point cardinal des conceptions hitlériennes, était profondément étrangère à Nietzsche, de même que le concept de *Führer*. Il y a autant de passages dans lesquels il s'en prend à la théorie de la race, au mythe de la race

---

allemandes n'ont pas été retenues ici dans la mesure où elles ne concernaient pas directement notre sujet. La note 9 y fait toutefois longuement allusion.

arienne, et où il polémique contre l'antisémitisme, que de chouettes à Athènes.

Mais qu'on me permette un exemple, peut-être plus particulièrement significatif. Au cours du printemps de 1887, Nietzsche eut l'occasion de correspondre avec l'un des représentants les plus en vue de l'antisémitisme de son temps, et qui devint même par la suite député national-socialiste. Je veux parler de Theodor Fritsch, né en 1852 et mort en 1933. Je citerai un passage de l'une des deux lettres par lesquelles Nietzsche lui répondit pour le sommer de ne plus lui envoyer l'*Antisemitische Correspondenz*, dont Fritsch était le rédacteur (je rappellerai que Fritsch fut également l'auteur d'un *Catéchisme antisémite*, qui connut une diffusion énorme et qui, en 1923, en était à sa vingt-neuvième édition). Le 29 mars 1887, Nietzsche écrivait à Fritsch:

Croyez moi: cette invasion répugnante de dilettantes rébarbatifs qui prétendent avoir leur mot à dire sur la "valeur" des hommes et des races, cette soumission à des "autorités" que toutes les personnes sensées condamnent d'un froid mépris ("autorités" comme Eugen Dühring, Richard Wagner, Ebrard, Wahrmund, Paul de Lagarde – lequel d'entre eux est le moins autorisé et le plus injuste sur les questions de morale et d'histoire?), ces continuelles et absurdes falsifications et distorsions de concepts aussi vagues que "germanique", "sémitique", "aryen", "chrétien", "allemand" – tout cela pourrait finir par me mettre vraiment en colère et me faire perdre la bonhomie ironique avec laquelle j'ai assisté jusqu'à présent aux velléités virtuoses et aux pharisaïsmes des Allemands d'aujourd'hui. – Et, pour conclure, que croyez-vous que je puisse éprouver quand des antisémites se permettent de prononcer le nom de Zarathoustra?

Ce qu'il éprouvait, Nietzsche ne l'écrivit pas dans cette lettre. Peu après, dans une note, on peut lire:

Il y a quelques temps, un certain Theodor Fritsch de Leipzig m'a

écrit. En Allemagne, il n'existe pas d'engeance plus impudente et crétine que ces antisémites. Je lui ai adressé, en signe de remerciement, un beau coup de pied en forme de lettre. Cette canaille ose prononcer le nom de Zarathoustra. Immonde! Immonde Immonde! (7[67] 1887, cf. aussi 5[45]).

Peu après cette brève et éloquente correspondance, le même Theodor Fritsch se risqua à une recension de *Par-delà bien et mal*, paru l'année précédente. Il y avait trouvé, à bon droit, une «exaltation des juifs» et une «âpre condamnation de l'antisémitisme», et liquidait Nietzsche comme «philosophe superficiel», ne nourrissant «aucune compréhension pour l'essence de la nation» et ne faisant, dans *Par-delà bien et mal*, que cultiver «des bavardages philosophiques de vieilles commères». Les affirmations de Nietzsche à propos des juifs n'étaient pour Fritsch que «les idioties superficielles d'un pauvre savant de pacotille, corrompu par les juifs». «Par chance» – concluait-il – «les livres de Nietzsche ne sont lus que par une petite douzaine de personnes<sup>41</sup>.»

Tels furent donc les rapports, réels, concrets, attestés par des documents, que Nietzsche, durant toute sa vie, entretint avec l'antisémitisme et le germanisme. Ce qui n'a pas empêché qu'il soit revendiqué par les nazis eux-mêmes, et que la phrase de Lukács selon laquelle Nietzsche était un «précurseur intellectuel du national-socialisme» ait encore quelque signification pour un grand nombre de personnes. Mais revenons aux faits, en ce qui concerne les rapports du national-socialisme avec Nietzsche.

## 2.

Hans Langreder, un jeune chercheur allemand, a eu le mérite

---

<sup>41</sup> Cf. R. F. Krummel, *Nietzsche und der deutsche Geist*, Berlin 1974, pp. 65 sq.

d'inaugurer la recherche historique empirique sur «la discussion sur (et avec) Nietzsche pendant le Troisième Reich» dans une thèse présentée en 1970 à l'Université de Kiel. Il a pu constater ainsi que, sous le Troisième Reich, le jugement sur Nietzsche n'était pas unanime, et que l'on pouvait en trouver à la fois une image négative et positive (dans le sens de l'idéologie national-socialiste). Parmi les idéologues du national-socialisme, d'aucuns tentaient de le gagner à leur conception du monde, tandis que d'autres considéraient comme totalement inacceptable ce Nietzsche incommode, cosmopolite, individualiste, apolitique; d'autres encore s'efforçaient de trouver une solution intermédiaire. Officiellement la préférence fut donnée à l'image positive, et cette image de Nietzsche comme un des esprits tutélaires du national-socialisme, a encore aujourd'hui une large diffusion. Selon Langreder, le personnage principal, parmi les idéologues du Troisième Reich, qui favorisa ce rattachement de Nietzsche à l'hitlérisme est Alfred Bäumler, qui participa à ladite «révolution conservatrice».

Bien avant de devenir national-socialiste, Bäumler avait été nietzschéen. Après la prise de pouvoir par les nazis, Bäumler, qui avait participé activement aux bûchers des livres «non allemands», non aryens, fut nommé à une chaire, spécialement créée pour lui, dite de «Pédagogie politique» à l'Université de Berlin; il devint ensuite directeur de la Section scientifique du bureau «Chargé par le Führer du contrôle de tout ce qui concerne l'enseignement et l'éducation culturelle et philosophique du parti national-socialiste», appellation complète du fameux «bureau Rosenberg», dont un jeune chercheur de l'Université de Trèves, Reinhard Bollmus, nous a donné un historique excellent et précis<sup>42</sup>. En réalité, avec la création de ce bureau, Rosenberg fut mis à l'écart du pouvoir effectif; les raisons pour



lesquelles il fut ensuite jugé à Nuremberg comme criminel de guerre concernant sa charge postérieure de ministre des territoires orientaux occupés par l'Allemagne nazie entre 1941 et 1945.

Mais revenons à Bäumler. Au début des années trente, Bäumler était professeur de philosophie et il avait publié, entre autres, un essai sur la critique kantienne du jugement. Il commença à se faire connaître comme éditeur et interprète de l'œuvre de Nietzsche, et fit d'abord paraître chez l'éditeur Reclam deux recueils de textes tirés principalement de la soi-disant œuvre posthume principale de Nietzsche: *La Volonté de puissance*. Les deux recueils avaient pour titre: *Nietzsches Philosophie in Selbstzeugnissen. Erster Teil: «das System». Zweiter Teil: «Die Krisis Europas»*; à savoir: *La philosophie de Nietzsche exposée sur la base de textes et témoignages de Nietzsche lui-même. Première partie: «le système». Seconde partie: «La crise de l'Europe»*. En 1931, parut, toujours chez Reclam, sa véritable interprétation de la philosophie de Nietzsche, sous un titre qui correspondait exactement à la bipartition du choix de textes précédent: *Nietzsche der Philosoph und politiker: Nietzsche philosophe et politicien*.

Ce début des années trente fut une période de vives discussions autour de Nietzsche. La raison "circonstancielle" en était que ses œuvres n'étaient plus protégées par les droits d'auteur (selon la législation de cette époque, la période de tutelle des droits d'un auteur était de trente ans à partir de la date de la mort: Nietzsche était mort le 25 août 1900). «Quand les œuvres d'un génie, trente ans après sa mort, deviennent libre propriété de son peuple et de tout le monde intellectuel – observait Hans Prinzhorn en 1932 dans la *Deutsche Rundschau* – il est compréhensible que les cervelles et les mains, qui vivent dans et du monde de la culture, s'activent.

---

<sup>42</sup> Reinhard Bollmus, *Das Amt Rosenberg und seine Gegner. Zum Machtkampf im*

Combien d'occasions s'offrent alors de mettre à l'épreuve des notions, des capacités, des médiations – mais aussi des ambitions et des malignités privées, et en même temps de faire des affaires et de renforcer *des tendances cachées de politique culturelle.*»

Ce fut précisément au cours de cette période qu'Erich F. Podach publia pour la première fois le journal clinique de l'asile d'Iéna, où Nietzsche avait été interné les deux premières années de sa maladie (1889-1890). Le document fit sensation et déclencha d'innombrables discussions; la sœur de Nietzsche, âgée de plus de 80 ans, tenta encore de sauver l'honneur de son frère, compromis, selon elle, par cette infection syphilitique dont il était clairement question dans le journal clinique, faisant intervenir les amis du *Nietzsche-Archiv* et des lettrés plus ou moins serviles, disposés à accepter ses souvenirs les yeux fermés, ou, pire encore, les documents qu'elle fabriquait elle-même. Après vingt ans de silence, Josef Hofmiller, rédacteur des *Süddeutsche Monatshefte*, un des plus remarquables connaisseurs de l'œuvre de Nietzsche, reprit la plume pour exprimer son embarras à l'égard d'un philosophe aimé jadis: il condamnait Nietzsche (même dans sa polémique anti-wagnérienne) – expressément contre Bäumler – et ne voulait le sauver que comme moraliste et écrivain. La vie privée de Nietzsche devint la cible d'un effort de démystification, par lequel on réagissait à l'image de «saint» laïc, qui avait toujours été entretenue par les archives de Weimar: le livre de Helmut Brann sur *Nietzsche et les femmes*, intéressant bien que manquant le plus souvent de mesure, en est un bon exemple.

Toutefois, un esprit clairvoyant pouvait, à la lumière de tels événements, arriver aisément à la conclusion qu'on assistait à une nouvelle évolution de la réception de Nietzsche en Allemagne, si riche en

événements contradictoires. En effet, alors même que se formaient les interprétations philosophiques de Karl Jaspers et de Karl Löwith concernant Nietzsche, interprétations qui conservent encore aujourd'hui leur valeur (de sorte qu'il n'était nul besoin de recourir à Bäumler pour «prendre au sérieux» Nietzsche comme philosophe), ce n'est certainement pas la discussion à scandale sur la maladie de Nietzsche et sur sa vie privée qui portait la «signature de l'époque», mais bien plus l'adaptation de Nietzsche aux «instances du jour», aux «tendances» à peine «cachées de politique culturelle» qui surgissaient en ces années fatales sur le terrain de la démocratie moribonde de Weimar. Et ce fut là justement le sens de l'interprétation bäumlérienne de Nietzsche, que beaucoup perçurent alors comme nouvelle. Bäumler, du reste, était bien conscient de son entreprise, quand il répondait à Josef Hofmiller (qui n'était au fond qu'un conservateur bavarois): «Ce qui est fatal dans l'importance de Nietzsche sur l'esprit allemand, c'est le fait que l'œuvre gigantesque contenue dans ses carnets posthumes n'a pas eu jusqu'à présent une influence à la mesure de son importance. (Ses seuls et meilleurs lecteurs demeurent Klages et Spengler.) Pour la grande masse des lecteurs, Nietzsche est encore le poète du *Zarathoustra*; sur les esprits les plus subtils, il a eu une influence par le biais de deux de ses masques: "Dionysos" (*Naissance de la tragédie*) et l'"esprit libre" (*les livres d'aphorismes*). Cet "esprit libre" était devenu le maître d'un genre littéraire pratiquement inexistant en Allemagne, celui de l'essai moral et psychologique. Comme virtuose d'un style à la fois profond et concis, Nietzsche a conquis la génération qui fit son entrée sur la scène littéraire publique de l'Allemagne après sa mort. C'est alors qu'il a eu une influence comme poète et comme écrivain et, aujourd'hui encore, il est apprécié comme tel. D'où il s'ensuit que ses œuvres intermédiaires et les plus personnelles sont appréciées de manière particulière [...] Nous constatons que cette appréciation se double nécessairement d'une sous-

évaluation des travaux tardifs de Nietzsche et de ses textes posthumes.»  
*Ecce Bäumler!*

Quant à nous, nous constatons, comme fait historico-culturel précis, que la politisation extrême de Nietzsche, comme penseur allemand, son *Aufordnung* ou sa “nordification” – comme on le dira sous peu – était une nouveauté pour le public intellectuel du début des années trente: les écrivains et autres littérateurs (comme l’observait ironiquement Bäumler) se trouvaient confrontés à une image de Nietzsche qu’ils ignoraient jusqu’alors. Une telle évolution, certes, remontait – chez Bäumler – à quelques années auparavant, quand il écrivait son essai sur Nietzsche et Bachofen. Et, du reste, des protestations contre la «politisation germanique» de Nietzsche ne manquèrent pas non plus: le plus remarquable se trouve dans le *Compte-rendu parisien* de Thomas Mann, qui date de 1927; c’est là qu’on peut lire ces paroles mémorables, dirigées précisément contre l’essai de Bäumler sur Nietzsche et Bachofen: «Le germanisme élevé et formateur de Nietzsche connaissait, comme celui de Goethe, d’autres voies pour s’exprimer, qui ne sont pas celles du grand retour à la matrice mythique-historique-romantique.» Ou encore, avec une allusion explicite à la politique contemporaine: «La fiction professorale, selon laquelle l’actuel moment de l’histoire de l’esprit appartiendrait à une simple réaction romantique contre l’idéalisme et le rationalisme, contre l’illuminisme des siècles passés, comme si aujourd’hui, de la même manière qu’au début du dix-neuvième siècle, la “nationalité” [*Nationalität*] s’opposerait de plein droit révolutionnaire à l’“humanité” [*Humanität*], dans la mesure où la première serait l’élément nouveau, plein de jeunesse et voulu par l’époque: cette fiction professorale doit être manifestée pour ce qu’elle est: une fiction pleine des tendances présentes, pour laquelle n’importe pas tant l’esprit d’Heidelberg [c’est-à-dire l’esprit du romantisme heidelberghien, que Bäumler avait invoqué pour son interprétation de

Nietzsche-Bachofen] que l'esprit de Munich [c'est-à-dire l'esprit de la ville allemande qui était alors le centre du mouvement hitlérien]. Ce n'est pas à Bachofen et à son symbolisme des rites funéraires que se rattache ce qui est véritablement nouveau et veut devenir réalité, mais bien à cet événement et à ce spectacle de l'histoire de l'esprit allemand, qui est digne de la plus haute admiration pour son héroïsme, l'événement et le spectacle de l'auto-dépassement du romantisme chez Nietzsche et à travers Nietzsche; et rien n'est plus sûr que le fait que dans l'humanisme [*Humanität*] de demain, qui devra être non seulement un au-delà de la démocratie, mais aussi un au-delà du fascisme, entreront des éléments de néo-idéalisme, assez solides pour contre-balancer l'ingrédient du nationalisme [*Nationalität*] romantique.» Voilà pour Thomas Mann en 1927.

Malheureusement «l'humanisme de demain» prophétisé par Mann devait encore se faire attendre; pour le moment – une période terrible qui durera douze ans et qui changera le visage de l'Europe – les petits bourgeois philistins insurgés contre l'esprit et contre l'humanisme auraient eu l'avantage.

L'interprétation de Nietzsche proposée puis imposée par Bäumler (jusqu'aux antifascistes et aux marxistes qui l'ont adoptée en négatif) est basée sur deux propositions de méthode: 1. La véritable philosophie de Nietzsche est dans ses carnets posthumes (tels qu'ils avaient été publiés jusqu'alors par le *Nietzsche-Archiv*). 2. Pour juger l'œuvre de Nietzsche, il est nécessaire de faire ce qu'il n'eut pas le temps de faire – selon Bäumler – à savoir: «assumer le travail de la connexion logique» dans l'œuvre de Nietzsche.

L'important pour Bäumler c'était de forcer la philosophie de Nietzsche pour en faire la prémisse d'une conception politique, «germanique», qu'il prétend «découvrir» chez Nietzsche.

Deux questions se posent alors, auxquelles nous devons répondre:

1. Bäumler a-t-il su saisir le sens exact des textes posthumes de Nietzsche?
2. Qu'advient-il de Nietzsche sur la base de la «connexion logique», que Bäumler lui-même s'est chargé d'opérer?

Il nous importera ensuite d'indiquer si la politisation de la pensée de Nietzsche opérée par Bäumler est soutenable.

### 3.

Bäumler accepte sans la moindre critique (à la différence d'Heidegger lui-même par exemple, sans parler de Jaspers) la compilation connue sous le nom de *La Volonté de puissance*. Il a continué à le faire même après la seconde guerre mondiale, quand il était encore actif, non plus, certes, comme nazi, mais tout de même comme éditeur des œuvres de Nietzsche, chez l'éditeur Kröner de Stuttgart. Il serait intéressant, bien que déprimant, de confronter les notes de Bäumler à *La Volonté de puissance* avant et après la seconde Guerre Mondiale. On pourrait par exemple constater la disparition de phrases comme celle-ci: «Le jeune Nietzsche avait fait la distinction entre un concept latin [ *omanomanischen*], “décoratif” de la culture, et un concept de culture gréco-germanique, comme *physis* potentialisée. Sa dernière œuvre philosophique, dans laquelle il tire les conclusions, fait de ce concept éducatif gréco-germanique une réalité de pensée.» Tout Bäumler est là! Cette phrase rassemble les traits principaux de son interprétation de Nietzsche: l'équivalence anti-historique entre grec et german (que Nietzsche avait refusé après la rupture avec Wagner) est placée dans *La Volonté de puissance*, comme fondement du prétendu «système de Nietzsche».

Certes, en 1945, tout cela avait quelque peu perdu de son actualité. Mais je ne voudrais pas manquer de citer cet extrait de la postface de 1930: « Dans la forme sous laquelle *La Volonté de puissance* nous est conservée,

nous pouvons reconnaître un grandiose cours de pensées, nous pouvons distinguer également de brèves sections plus profondément développées, mais sans jamais oublier que nous n'avons pas devant les yeux une œuvre achevée de Nietzsche. Même s'il était possible, sur la base d'une future édition critique, d'effectuer quelques corrections à cette œuvre, nous ne parviendrions pas à ce que Nietzsche se proposait, et ce qu'il aurait été en mesure de faire.»

Ici Bäumler fait justement remarquer les limites objectives qui conduisent toute reconstruction de ce type à la faillite. Mais lui-même, en parlant d'« œuvre », reste attaché à cette idée selon laquelle, cachée dans les carnets posthumes, existe l'ébauche d'une œuvre de Nietzsche intitulée « La Volonté de puissance ». Dès 1907, Ernst Horneffet avait déjà démontré que cette œuvre n'existait pas. Karl Schlechta l'a répété cinquante ans plus tard. Mais dans les deux cas, on ne peut que constater une incroyable incompréhension, dans la manière dont les choses se sont passées véritablement.

À chaque fois, deux questions distinctes sont confondues dans la polémique. D'une part, la question du sens de l'œuvre posthume de Nietzsche et de sa philosophie; d'autre part la question de l'édition de l'œuvre posthume. Soit: d'une part la volonté de puissance comme principe philosophique et de l'autre *La Volonté de puissance* comme œuvre et comme "livre". En effet, il est tout à fait possible d'insister sur l'importance profonde de la volonté de puissance dans la pensée de Nietzsche et affirmer en même temps – comme l'attestent effectivement les manuscrits – que Nietzsche n'a jamais écrit aucune œuvre portant ce titre (et n'avait pas même l'intention de le faire). Malheureusement, tant Ernst & August Horneffer en 1907, que Karl Schlechta en 1956, ont entretenu, et certes pas d'une manière tout à fait innocente, cette confusion. À partir de la vérification philologique de l'inexistence d'une œuvre

systematique, les frères Horneffer (jadis éditeurs de la première *Volonté de puissance* en 1901 dans le cadre du *Nietzsche-Archiv*) conclurent à une prétendue incapacité de Nietzsche de l'écrire, arguant du caractère fragmentaire et même limitatif de sa pensée. Pour eux, Nietzsche n'avait pas un esprit systématique et donc n'était pas même un philosophe au vrai sens du terme, parce qu'il n'était pas parvenu à écrire une œuvre systématique.

Au contraire, pour Elisabeth Förster-Nietzsche et pour tous ses adeptes lettrés, Nietzsche était philosophe précisément parce qu'il avait laissé, quand bien même était-elle inachevée, une œuvre systématique. Dans l'équation philistine: philosophe = système = œuvre, les deux points de vue se retrouvaient de la manière la plus heureuse: une *querelle allemande* typique issue d'une encore plus typique *niaiserie allemande*<sup>43</sup>.

Cinquante ans plus tard, Karl Schlechta, lui-même ancien éditeur du *Nietzsche-Archiv*, apporta encore une fois, avec toute l'objectivité possible, la preuve que l'œuvre n'existait pas<sup>44</sup>. Mais Schlechta prétendait avoir démontré quelque chose de plus, à savoir que l'œuvre posthume de Nietzsche ne présentait pas un grand intérêt (en précisant tout de même: «Du moins pour ce que nous en connaissons»). Ses adversaires, Karl Löwith, Wolfram von den Steinen, Rudolf Pannwitz et d'autres, protestèrent contre la dépréciation de l'œuvre posthume, mais firent une nouvelle fois la confusion entre les deux questions: d'une part celle de l'*édition* de l'œuvre posthume (et de ce point de vue Schlechta avait sans nul doute raison: *La Volonté de puissance* n'existe pas), de l'autre, celle du *sens* philosophique de l'œuvre posthume (et sur ce point il y avait en effet

---

<sup>43</sup> *N.d.t.* – Les deux expressions en italiques sont en français dans le texte.

<sup>44</sup> Cf. l'appareil critique de Karl Schlechta in Friedrich Nietzsche, *Werke in drei Bänden*, München 1956, vol. 3, pp. 1393 sq.



de bonnes raisons à opposer à Schlechta)<sup>45</sup>. Le mérite de Schlechta – d’avoir soutenu que le problème de la publication selon l’ordre chronologique de l’œuvre posthume était une exigence éditoriale fondamentale et de l’avoir appuyé avec des arguments irréfutables – reste inchangé, même si son édition n’est pas pleinement satisfaisante sur ce point. Mais, dans le feu de la polémique sur le sens philosophique de l’œuvre posthume, ce dernier élément passa inaperçu.

L’éditeur de Bäumler ne voulut pas renoncer au «beau titre»: *La Volonté de puissance*, et, en 1964, Bäumler réédita l’«œuvre principale» de Nietzsche<sup>46</sup>. Toutefois dans la postface, la phrase que nous avons citée fut remplacée par celle-ci: «*La Volonté de puissance* que Gast nous a laissée, est un document historique qui conservera toujours sa valeur une fois que tous les manuscrits de Nietzsche seront déchiffrés et publiés. Quelqu’un qui a vécu aussi longtemps et si pleinement dans l’atmosphère de Nietzsche, tel que Peter Gast, nous apporte quelque chose qui restera indispensable pour comprendre et reconstruire *La Volonté de puissance*.»

Le Bäumler de 1930 ne renonçait pas à considérer la compilation comme une œuvre en soi, et même comme l’œuvre principale de Nietzsche, même s’il précisait que Nietzsche n’avait pas «fini» ce livre. Ce qu’il

---

<sup>45</sup> Sur cet aspect, voir Eckhard Heftrich, *Nietzsches Philosophie, Identität von Welt und Nichts*, Frankfurt 1962, en particulier les pp. 273-275, 277, 290-295.

<sup>46</sup> *N.d.e.* – Cette même année, Colli et Montinari étaient à la recherche d’un éditeur allemand pour leur édition critique. Dans une lettre du 13 avril, Montinari s’exprime durement à l’égard de l’éditeur de Bäumler: «Quant à Kröner, je ne suis pas du même avis que toi. Je crois que ce qui compte ce n’est pas tant que l’état d’esprit ait ici changé, mais les faits suivants: 1) ils ne veulent à aucun prix lâcher Bäumler, au moins pour ce qui concerne ce qui a été édité, pour lequel ils accepteraient seulement un appareil critique et des variantes; 2) ils sont encore plus pouilleux et avarés que Kohlhammer, Luchterhand, etc. En outre, je suis sûr qu’ils nous demanderaient des compromis inacceptables. Enfin ce qui compte, ce n’est pas tant l’état d’esprit de Weimar mais bel et bien *le nôtre*: le mien est nettement hostile à cette maison d’édition: l’idée qu’ils réimpriment tranquillement – “parce que le titre est beau” disent-ils – *La Volonté de puissance*, me met déjà dans une telle rage. Ce ne sont que des philistins, et le responsable de la section philosophique est au fond un nazi, du type pleurnichard... c’est les pires! Ils ne nous concéderont jamais un

répéta en 1964, si ce n'est que l'instrument passif d'Elisabeth Förster-Nietzsche, Peter Gast, un homme bon, faible et sans aucune capacité philosophique, devenait pour Bäumler le «médiateur indispensable» pour reconstruire cette œuvre principale de Nietzsche.

Aujourd'hui encore est conservé à Weimar, un exemplaire du livre de Bäumler avec une dédicace à la sœur de Nietzsche. Mais on peut retrouver ce que cette dernière pensait du fameux «médiateur indispensable» de *La Volonté de puissance* dans une lettre dans laquelle elle évoque la question d'une future édition critique de l'œuvre de Nietzsche. Le 16 septembre 1915, Elisabeth Förster-Nietzsche écrivait à l'un de ses conseillers, Karl Theodor Kötschau:

Mais maintenant il serait vraiment nécessaire de reprendre l'activité éditoriale [...] Pour vous donner une idée de ce qu'il y aurait à retravailler sur les manuscrits, il vous faudrait pouvoir venir ici personnellement de façon à ce que je puisse vous montrer les matériaux et mes futurs plans. Peter Gast n'était sûrement pas un érudit et quand bien même sa connaissance était-elle de première main, il lui manquait la précision du philologue qu'il remplaçait par une sorte d'arbitraire ou de caprice artistique, qui rend désormais absolument nécessaire de nombreuses et pénibles vérifications. Et tout cela doit être fait de mon vivant parce que je suis la seule à posséder l'entière tradition en vue de l'édition complète, et malheureusement aussi pour les erreurs qui ont été commises.

Qu'on prenne bien garde à la date de cette lettre: elle fut écrite cinq ans à peine après la publication de la soi-disant édition critique de *La Volonté de puissance*, par Otto Weiss!

Mais Peter Gast lui-même avait admis le caractère insoutenable, d'un point de vue scientifique, de sa compilation. Dans un exemplaire du

---

désaveu de Bäumler, ce à quoi nous devons arriver» (cf. *Lettere, cit.*, pp. 303-304).

petit livre de Ernst Horneffer, *Nietzsches letztes Schaffen*, que Gast avait utilisé et qui est encore conservé à Weimar, en marge de l'observation d'Horneffer sur *La Volonté de puissance*, selon laquelle «les manuscrits de Nietzsche doivent être publiés tels quels, mot à mot, en renonçant à toute mise en ordre ou regroupement», Gast avait écrit: «Si nous les avons publiés *ainsi*, Horneffer aurait dit que le contraire eut été plus juste. Le public ne supporterait pas une telle édition. Les connaisseurs, pour lesquels une telle édition serait un véritable bonheur ne sont qu'une toute petite minorité.» En réalité, les fragments posthumes incomplets, surtout ceux de *La Volonté de puissance* en tant qu'*œuvre*, fût-elle inachevée, avaient pour Bäumler une valeur quasiment ésotérique: dans les carnets posthumes, Nietzsche aurait réellement dit ce qu'il pensait; et Bäumler se sentait confirmé dans son opinion dans la mesure où *La Volonté de puissance* présentait un caractère systématique artificiel: une œuvre demeurée inachevée, mais une œuvre tout de même, dans laquelle on pouvait trouver le Nietzsche authentique. Mais c'est précisément cette optique qui est fautive et qui est la cause des falsifications de la pensée de Nietzsche.

La publication de l'œuvre posthume telle qu'Horneffer l'avait envisagée en 1907, aurait montré l'extrême fragilité de l'édifice de *La Volonté de puissance*. Cette publication n'aurait pas simplement incité à faire quelques corrections (comme l'écrivait Bäumler en 1930), mais aurait démontré, malgré les éventuelles corrections, le caractère *négatif* de ce «document historique» que Gast nous a prétendument «légué» (comme l'écrivait Bäumler en 1964).

Voyons maintenant comment aurait pu se présenter ce «véritable bonheur pour les connaisseurs» (que n'auraient certes pas apprécié de grossiers simplificateurs comme Bäumler).

Les manuscrits de Nietzsche lus selon leur succession chronologique nous offrent une présentation authentique, pratiquement

sans lacunes, de sa production et de ses intentions. Les fragments posthumes, publiés selon leur chronologie dans les manuscrits, complètent et clarifient les œuvres publiées ou déjà prêtes pour la publication. Ceci est valable d'autant plus pour les carnets posthumes des dernières années d'activité intellectuelle de Nietzsche, desquels fut tirée *La Volonté de puissance*. C'est pourquoi il est nécessaire de s'habituer à distinguer nettement deux manières de considérer la masse de manuscrits que Nietzsche nous a laissée. La première manière consiste à comprendre tout l'ensemble de ses notes – indépendamment de leur utilisation – comme l'expression unitaire, en devenir, de la pensée de Nietzsche. La seconde consiste à distinguer dans cet ensemble les intentions littéraires de Nietzsche, ses plans de publication et – dans le cas de publications effectives – ce qu'il faut considérer comme travail préparatoire, ce qui a été écarté et pourquoi il l'a été, ce qui est resté à l'état de fragments plus ou moins élaborés, disponible pour d'autres éventuelles utilisations évoquées dans d'autres plans, ou bien – également – ce qui est entièrement lié à des plans clairement écartés et dépassés par Nietzsche au cours de ses méditations.

Ce qui veut dire également que, pour une interprétation de la pensée de Nietzsche, les deux manières de considérer l'ensemble de ses notes ne peuvent avoir de valeur indépendamment l'une de l'autre. Elles représentent en revanche des moments complémentaires d'une même recherche, que le lecteur critique se doit d'accomplir. Mais la seconde manière de comprendre les cahiers de Nietzsche c'est précisément la tâche de l'édition critique, qui doit bien distinguer, avec des moyens "objectifs", les notes par rapport aux œuvres publiées (ou effectivement prêtes pour la publication, comme les manuscrits pour l'imprimeur ou les copies au propre).

Telle est la seule voie, décrite avec le plus de concision possible,

pour s'approcher de manière critique des manuscrits d'un auteur multiple et polysémique tel que Nietzsche. Mais elle n'aurait certes pas convenu au systématique Bäumler, qui se mit même à défendre avec zèle ladite "œuvre principale en prose"<sup>47</sup> et en fit un best-seller auquel l'éditeur Kröner, même après la polémique suscitée par l'édition de Schlechta en 1956-58, ne voulut pas renoncer.

Voyons maintenant ce que devient Nietzsche, dès lors que d'autres ont assumé la tâche d'établir la «connexion logique» de ses pensées (cette tâche pour laquelle il n'eut pas, au dire de Bäumler, le temps nécessaire). Passons donc à ce que Bäumler appelle le «système Nietzsche».

#### 4.

Un des meilleurs interprètes contemporains de Nietzsche, Wolfgang Müller-Lauter, introduit son essai, *Nietzsches Philosophie der Gegensätze*<sup>48</sup>, par cette citation pertinente du romantique Friedrich

---

<sup>47</sup> Wolfgang Müller-Lauter, *Nietzsche, Seine Philosophie der Gegensätze und die Gegensätze seiner Philosophie* [Nietzsche. Sa philosophie des contradictions et les contradictions de sa philosophie], Berlin, 1971, p. 1.

<sup>48</sup> *N.d.e.* – Dans un article consacré à l'interprétation lukácsienne de Nietzsche («Interpretazioni marxiste», in *Su Nietzsche, cit.*, pp. 90-103 et in «Nietzsche zwischen Alfred Bäumler und Georg Lukács», *cit.*, pp. 189-206), Montinari revient sur le texte de cette préface. Il souligne d'abord l'affinité entre l'interprétation marxiste de Lukács et celle nazie de Bäumler. Bien qu'animés par des idéologies politiques radicalement différentes, ils parviennent tous deux au même résultat: Nietzsche a été un précurseur du nazisme! Paradoxalement, le Nietzsche de Lukács est encore plus nazi que celui de Bäumler, qui ne parvenait pas à s'expliquer le sens réactionnaire du "mythe" de l'éternel retour. Au contraire, *La destruction de la raison* nous apprend que l'éternel retour n'est pas en désaccord avec la volonté de puissance, qu'il consiste en une éternisation de "l'ordre social barbare et tyrannique" du capitalisme et qu'en fin de compte la philosophie de Nietzsche correspond parfaitement au système de pensée hitlérien, si ce n'est qu'Hitler a par la suite substitué l'éternel retour à la théorie des races de Chamberlain (*cf. La destruction de la raison*, tr. fr. L'Arche, Paris, 1958, tome I, p. 333). En passant, Montinari rappelle à Lukács que même dans la *Dialectique de la nature* de Friedrich Engels – auteur difficilement suspect d'avoir des penchants mythiques – nous trouvons des formulations cosmologiques très proches de celles de Nietzsche. Mais Montinari considère surtout qu'il est «plus important de reconstruire l'atmosphère

---

dans laquelle la philosophie de Nietzsche se développe, que de procéder à un quelconque arrangement idéologique – que ce soit pour la condamner ou pour l'absoudre». Pour Lukács, au contraire, le contenu de la philosophie de Nietzsche se réduit à la lutte contre la «conception prolétarienne du monde». Où s'affirmait-elle cette conception du monde pour que Nietzsche puisse la connaître et la combattre? Lukács l'a déjà dit: «Sans la connaître, Nietzsche la combattait.» Montinari conclut que « La lutte de Nietzsche contre la conception prolétarienne du monde dont parle Lukács se résout entièrement dans sa philosophie de l'histoire à caractère métaphysique, en tant que chaque philosophie de l'histoire qui évite une réelle confrontation avec l'histoire elle-même et les faits historiques, est en dernière analyse une métaphysique déguisée» (art. allemand cité, pp. 200 et 203). Tous ceux qui comme Bäumler et Lukács n'ont pas l'intention de lire Nietzsche mais de l'utiliser pour leurs propres constructions métaphysiques, idéologiques, politiques, ou littéraires ont besoin d'une simplification d'un Nietzsche univoque, et réduit à deux ou trois formules vagues. Dans ce cas, peu importe que les fragments posthumes aient fait l'objet de telle ou telle couture, ou coupure: toutes les compilations de *La Volonté de puissance* sont bonnes. Certes il faut prendre garde, dans la mesure où tant que les manuscrits seront conservés (et peut-être même publiés dans une édition critique) ils peuvent toujours recommencer à parler et provoquer de désagréables surprises comme celles qui surgissent à la lecture du livre de Lukács, dans lequel il cite la préface dont nous étions partis et à laquelle nous revenons pour redonner la parole à Montinari. «Qu'on me permette de revenir sur quelques détails philologiques, écrit-il. Dans la *Destruction de la raison*, la polémique de Nietzsche contre Bismarck est interprétée comme une polémique de droite. À cet effet Lukács cite certains textes. Le premier est un passage d'une lettre de Nietzsche à sa sœur Elisabeth, datée de la moitié ou de la fin octobre 1888 [...]. Lukács parle d'une prise de position de Nietzsche en faveur de Guillaume II et contre Bismarck, et rapporte ce passage de la lettre citée: "Notre nouvel empereur me plaît toujours plus... la volonté de puissance comme principe serait pour lui déjà compréhensible." En allemand: "... Der Wille zur Macht als Prinzip wäre ihm schon verständlich!"

Mis à part le fait que les épanchements épistolaires sont généralement discutables et hasardeux, Lukács aurait pu se souvenir des sympathies de Nietzsche pour Frédéric II, l'empereur libéral des 99 jours (comme s'en est souvenu Thomas Mann, dans son désir de faire apparaître plus acceptable politiquement le philosophe de sa jeunesse). Il faut dire également que Lukács néglige les raisons de la sympathie de Nietzsche envers Guillaume II, à savoir le détachement (temporaire) du "jeune empereur" de la clique antisémite du prédicateur de cour Adolf Stöcker. Mais – si cela ne suffisait pas – l'ironie du sort veut que précisément les mots décisifs: "la volonté de puissance comme principe serait pour lui déjà compréhensible", soient une double falsification. C'est ce que révèle une lettre de Peter Gast à Ernst Holzer, du 26 janvier 1910 (Gast avait alors depuis peu et définitivement cessé sa collaboration avec le *Nietzsche-Archiv* de Weimar, à cause de dissensions avec la sœur de Nietzsche).

Dans cette lettre, il écrit: " Quand au chapitre 'sens de la vérité de madame Förster', je dois vous raconter un des exemples qui me vient à l'esprit en ce moment et qui me fait sourire. Sourire – parce qu'il y a tant de choses que l'on doit soutenir en tant qu'ex-membre des Archives', mais qu'aucune 'personne honnête' ne peut soutenir! Quand en 1904, nous imprimions le second volume de la *Biographie* [de Nietzsche], y fut insérée une lettre, dans laquelle notre empereur – alors âgé de 29 ans – est loué pour ses déclarations défavorables à l'égard des antisémites et de la *Kreuzzeitung* [Le Journal de la Croix, périodique d'extrême droite, qui s'adressait aux militaires et aux Junker prussiens]. Or, vous savez à quel point la Förster brûle du désir d'attirer l'intérêt de l'Empereur sur Nietzsche et – si possible – de l'amener à une quelconque déclaration positive sur la tendance de

Schlegel: «Il est tout aussi mortel pour l'esprit d'avoir un système que de n'en avoir point. Celui-ci devra donc se décider à associer l'une et l'autre chose.»

Durant l'été 1888, Nietzsche écrivit une des nombreuses préfaces pour le livre que, peu après, il aurait définitivement renoncé à écrire: «La Volonté de puissance». Cette préface est particulièrement importante parce qu'elle nous informe très clairement des “intentions” de Nietzsche, dont parle si abondamment Bäumler. Le texte authentique de cette préface fragmentaire a été publié récemment pour la première fois dans notre édition critique. Nietzsche y écrit:

Un livre à penser, rien d'autre: appartenant à ceux pour qui penser

---

Nietzsche. Que fit-elle alors à cet effet? [...] elle ajouta une phrase qui *n'existe pas* dans la lettre originale: 'La volonté de puissance pourrait comme principe être pour lui [pour l'empereur] déjà compréhensible!' Vous vous souvenez d'où vient cette phrase: de l'ébauche de la préface à *La Volonté de puissance*, qui se trouve publiée dans le volume XIV [de la *Grossoktavausgabe*]. La version de cette ébauche... est une des tâches les plus difficiles de déchiffrement de l'écriture de Nietzsche. Avant moi déjà, les Horneffer s'y étaient employés; mais leur déchiffrement comprenait plus de lacunes que de mots. Mais précisément *cette* phrase se trouve retranscrite entièrement. Quiconque se met à déchiffrer à nouveau ce que les autres ont déjà tenté de déchiffrer, est plus gêné qu'aidé par les tentatives de ses prédécesseurs. En conclusion: lorsque je déchiffrai le fragment, je ne me rendis pas compte que la version des Horneffer: 'La volonté de puissance comme principe pourrait être pour eux [les Allemands] déjà compréhensible' ne peut absolument pas s'accorder avec le reste de l'ébauche de la préface. Et quand, en avril de l'année dernière, j'eus de nouveau ce cahier entre les mains, mon soupçon fut confirmé: à la place de 'déjà compréhensible' [*schon verständlich*] on doit lire indiscutablement 'difficilement compréhensible' [*schwer verständlich*]! Maintenant si madame Förster voulait être exacte, elle devrait faire imprimer: 'La volonté de puissance comme principe serait pour lui (pour l'empereur) difficilement compréhensible' – n'est-ce pas amusant?"

Nous apprenons donc que la phrase citée par Lukács pour faire voisiner concrètement – et c'est l'unique passage dans ce sens – l'impérialisme de Guillaume (du reste à peine naissant) et la “volonté de puissance” de Nietzsche, non seulement n'existe pas dans la lettre (dont on peut dire, entre parenthèses qu'elle est une falsification de bout en bout, et il n'en existe pas d'autre exemplaire que celui d'Elisabeth Förster-Nietzsche), mais en plus qu'elle provient d'une phrase mal déchiffrée d'une des nombreuses préfaces que Nietzsche écrivit dans la dernière phase de son travail sur «La Volonté de puissance», avant de renoncer définitivement à la publication d'une œuvre sous ce titre. Pour Nietzsche donc, les Allemands, puisque c'est de ça dont il s'agit, n'auraient pas été en mesure de comprendre la volonté de puissance comme principe, c'est-à-dire comme moment théorique, mais seulement précisément la volonté de puissance comme expression politique du Reich (et c'est en fait le sens du texte authentique de la préface publiée dans notre édition critique).»

fait *plaisir*, rien d'autre...

Qu'il soit écrit en allemand est pour le moins inactuel: j'eusse aimé l'avoir écrit en français pour qu'il ne parut point cautionner de quelconques aspirations "impérialistes allemande".

Des livres à penser: ils appartiennent à ceux pour qui penser fait plaisir, rien d'autre... Les Allemands d'aujourd'hui ne sont plus des penseurs: quelque chose d'autre leur fait plaisir et leur donne à réfléchir. La volonté de puissance en tant que principe leur serait si difficilement compréhensible... C'est en effet pourquoi j'eusse aimé ne pas avoir écrit en allemand mon *Zarathoustra*.

Je me méfie de tous les systèmes et des constructeurs de systèmes et les évite: peut-être découvrira-t-on finalement derrière ce livre le système que j'ai, quant à moi, *évité*...

La volonté de système chez un philosophe, en termes moraux, est une corruption plus raffinée, une maladie du caractère, et en termes non moraux, volonté de se présenter comme plus stupide qu'il ne l'est. – Plus stupide signifie: plus fort, plus simple, plus impérieux, plus inculte, plus autoritaire, plus tyrannique...

Je ne me préoccupe plus des lecteurs: comment pourrais-je écrire pour des lecteurs? ... Mais je m'annote moi-même, pour moi (9[188])<sup>49</sup>.

Dans son essai, Wolfgang Müller-Lauter souligne également l'importance du fragment que nous venons de citer, en commentant ainsi la phrase:

«La volonté de puissance comme principe serait difficilement compréhensible pour les Allemands»: «Aux Allemands distraits, le discours sur la volonté de puissance, en tant qu'on y parle de puissance ou

---

<sup>49</sup> *N.d.e.* – En allemand, *Macht* signifie à la fois «puissance» au sens scientifique, et «pouvoir» au sens politique.



pouvoir<sup>50</sup>, pouvait sembler apparaître comme la volonté de confirmer une quelconque aspiration au *Reich* allemand. En outre, ils sont habitués à l'emploi du concept de volonté au sens de Schopenhauer et de ses disciples. C'est pourquoi ce que Nietzsche dit de la volonté de puissance leur est difficilement compréhensible. La volonté de puissance n'est pas précisément un "principe", au sens de la métaphysique traditionnelle<sup>51</sup>.»

Dans le «système Nietzsche» de Bäumler, nulle trace de la tension intellectuelle que les paroles de Schlegel trahissent et que nous pouvons ressentir dans la phrase de Nietzsche: «Peut-être découvrira-t-on finalement derrière ce livre le système que j'ai évité».

Ce dont Bäumler a besoin, c'est d'un Nietzsche qui se présente «comme plus stupide qu'il ne l'est», et donc: «Wlus fort, plus simple, plus impérieux, plus inculte, plus autoritaire, plus tyrannique». Un Nietzsche introuvable précisément dans ses carnets posthumes, dès lors qu'on n'essaie pas de reconstruire tel ou tel Nietzsche, mais que l'on cherche le Nietzsche entier, tel qu'il était, dans ses notes intimes, mais aussi dans ses livres et dans ses lettres. Bäumler en revanche veut un Nietzsche sans problèmes, un Nietzsche amoindri, et non le Nietzsche qui a écrit: «Profonde répugnance à trouver le repos une fois pour toutes dans une quelconque vision globale du monde; fascination pour la manière de penser inverse: ne pas se laisser priver de la stimulation du caractère énigmatique» (2[155] 1886).

Sous la formule d'un «réalisme héroïque», Bäumler construit son Nietzsche. Il met en évidence les aspects qui conviennent le plus à ses intentions, qui sont, en dernière analyse – comme nous le verrons –, surtout

---

<sup>50</sup> Wolfgang Müller-Lauter, *op. cit.*, p. 28.

<sup>51</sup> *N.d.e.* – Ernst Mach, *Beiträge zur Analyse der Empfindungen*, Jena, G. Fischer, 1886, avec des annotations de lecture de Nietzsche; E. Mach, P. Salcher, *Photographische Fixierung der durch Projectile in der Luft eingeleiteten Vorgänge*.

politiques et fortement destinées à l'actualiser, comme l'avait déjà relevé Thomas Mann (qui avait lu également son Nietzsche et l'avait assimilé de manière bien plus créative que Bäumler). Nietzsche est pour Bäumler l'athée radical, passionné; et à la différence des philosophes comme Platon, il a le courage de la réalité; comme Héraclite, Nietzsche serait un philosophe du devenir et du conflit, de la volonté de puissance. Bäumler connaît les œuvres de Nietzsche et il est pour cela même en mesure de montrer en exemple, avec une certaine exactitude, les pensées essentielles de Nietzsche sur la théorie de la connaissance. Mais ici, la problématique des sciences naturelles, qui fut le point de départ de Nietzsche, échappe totalement à Bäumler.

Prenons un exemple: à lire Bäumler, il semble qu'Ernst Mach, un contemporain de Nietzsche, n'ait jamais existé, qu'il n'ait jamais écrit une *Analyse des sensations* et que Nietzsche n'ait jamais lu ce livre. Et en revanche, le scientifique et philosophe Ernst Mach, que Nietzsche connaissait fort bien (et dont on conserve encore aujourd'hui à la bibliothèque de Weimar, les livres que Nietzsche possédait<sup>52</sup>), fut à cette époque le représentant de la critique scientifique la plus radicale du causalisme, de la conception mécaniste de la physique en général.

En 1884, Nietzsche écrivait: «Si je pense à ma généalogie philosophique, je me sens en relation avec le mouvement anti-téléologique, c'est-à-dire spinoziste, de notre temps, mais à la différence que je tiens pour une illusion même le “but” et la “volonté” *en nous*; de même avec le mouvement mécaniste (réduction de toutes les questions morales et esthétiques à des questions physiologiques de toutes les physiologiques à des chimiques, de toutes les chimiques à des mécaniques), mais avec cette

---

*Separatabdruck aus dem Repertorium der Physik, herausgegeben von Dr. F. Exner, a. ö. Professor an der Universität Wien, avec une dédicace de Mach à Nietzsche.*

<sup>52</sup> A. Bäumler, *Nietzsche der Philosoph und Politiker*, p. 82.

différence que je ne crois pas à la “matière” et que je tiens Boscovich pour l’un des grands tournants, comme Copernic; que je considère comme stérile toute démarche qui part de l’auto-réflexion de l’esprit, et je ne crois pas que l’on puisse mener une bonne recherche sans suivre le fil conducteur du corps. Non pas une philosophie comme *dogme*, mais bien comme l’ensemble des éléments qui règlent provisoirement la *recherche*.» (26[432] 1884). Ce Nietzsche n’existe pas pour Bäumler. Des exemples tels que celui de Mach pourraient se multiplier à loisir. Le «bon européen» Nietzsche ne vit pas, pour Bäumler, dans l’Europe du dix-neuvième siècle. Il a très peu de choses en commun avec des intellectuels tels que Stendhal, Baudelaire, Dostoïevsky, Tolstoï et ni même avec d’autres écrivains, poètes et philosophes tels que Mérimée et Taine, les frères Goncourt et Renan, Sainte-Beuve et Flaubert, Guyau et Paul Rée, Bourget et Tourgenéïv. C’est comme si Nietzsche n’avait jamais dit cette phrase d’*Ecce Homo* («Pourquoi je suis si sage» § 2), si digne d’être méditée: «Indépendamment du fait que je suis un *décadent*, je suis également tout le contraire.»

Bäumler parle également d’une lutte que Nietzsche aurait menée contre la conscience [*Bewusstsein*], contre l’esprit [*Geist*], aussi bien dans la sphère théorique que pratique, en faveur de la vie et suivant «le fil conducteur du corps». Ce que Bäumler tente d’éliminer de son «système Nietzsche» (ce qu’avait fait d’ailleurs Klages avant lui) c’est la tension globale qui domine dans toute la philosophie de Nietzsche entre les deux pôles «esprit» et «vie». Ainsi quand Nietzsche, dans un aphorisme d’*Aurore* [n° 429], parle de la passion de la connaissance à laquelle le bonheur inconscient de la barbarie est odieuse, ou bien quand, dans *Ainsi parlait Zarathoustra* («Des illustres sages»), il proclame l’inséparable unité entre «vie» et «sagesse», et «esprit» et «vie» dans la phrase: «Esprit est la vie qui dans la vie elle-même tranche», ce philosophe intellectualisé à l’extrême n’existe pas pour Bäumler. Que Nietzsche se sente l’héritier

d'une vivisection moraliste durant depuis deux mille ans, semble même oublié. Et pourtant Nietzsche lui-même a écrit dans sa préface de 1887 à la seconde édition du *Gai savoir*:

Un philosophe qui a traversé et ne cesse de traverser plusieurs états de santé, a passé par autant de philosophies: il ne *saurait faire* autrement que transfigurer chacun de ses états en la forme et en l'horizon les plus spirituels; – un art de la transfiguration, voilà ce qu'est la philosophie. Il ne nous appartient pas, à nous autres philosophes, de séparer l'âme et le corps, comme fait le peuple, encore moins de séparer l'âme et l'esprit.

Enfin Bäumler est même contraint de faire disparaître de sa systématisation de la pensée de Nietzsche la connaissance fondamentale sur laquelle s'appuie *Ainsi parlait Zarathoustra*: la théorie de l'éternel retour du même, bien que Nietzsche ait réservé, précisément à cette théorie, la place la plus importante du dernier livre, dans les plans de «La Volonté de puissance». Dans le dernier plan, daté «Sils-Maria, le dernier dimanche d'août 1888», c'est-à-dire immédiatement avant le renoncement à la publication d'une telle œuvre, le quatrième livre portait le titre: «Le grand Midi» et le troisième et dernier chapitre de ce livre s'intitulait «L'éternel retour» (cf. 18[17]). Bäumler se rebelle contre cette théorie et, puisqu'il identifie le système qu'il a *lui-même* construit avec le système présumé de Nietzsche, il écrit: «Il n'y a rien dans son système philosophique avec lequel on puisse accorder cette éternisation du devenir – cette pensée de l'éternel retour se retrouve isolée dans *La Volonté de puissance* comme une masse erratique<sup>53</sup>.»

---

<sup>53</sup> *N.d.e.* – L'expression «Siegfried à cornes» qui exprime la caricature théâtrale de la figure du «très libre Siegfried» (cf. *Par-delà bien et mal*, aph. 256) est utilisée pour la première fois dans les cahiers de 1886-1887. Précédemment, Nietzsche avait parlé des «wagnériens à cornes» (5[7] 1886) puis de «jeunes gens allemands» et autres bêtes à cornes rêveuses – cœurs de lait à la moiteur d'étable» (5[48] 1886); enfin le terme révèle sa tonalité fortement anti-allemande, d'un point de vue esthétique, culturel et politique: «Une lettre me rappelle les jeunes gens

L'idée pourrait peut-être avoir quelque sens, si le «système Nietzsche» dont parle Bäumler et si le livre qui le contient existaient vraiment: mais ni le système ni le livre n'existent. Et comme ce qui nous importe avant tout, c'est ce que Nietzsche a dit et non pas ce que Bäumler voudrait que Nietzsche *ne dise pas*, nous sommes contraints de douter des facultés interprétatives de Bäumler. D'autant plus que Nietzsche affirme lui-même, dans un de ses fragments, que la plus grande «volonté de puissance» c'est «vouloir l'éternel retour»! (7[54] 1886-1887).

Mais, justement sur la base de l'arbitraire et des mutilations auxquelles nous avons fait allusion, Bäumler peut préparer le «Nietzsche décapité» (selon une heureuse définition de Löwith), dont il a besoin pour la seconde partie de son opération: une philosophie politique pseudo-révolutionnaire, un « assaut de Siegfried» – comme le dit Bäumler – «contre la bienséance de l'Occident». En somme Nietzsche pourra devenir un «Siegfried à cornes<sup>54</sup>»; toute ironie, toute ambiguïté, toute sorte d'esprit auront été éloignées de lui: Nietzsche deviendra guerrier, et même il deviendra “germanique”.

## 5.

Nous arrivons maintenant à la dernière partie, qui est aussi la plus

---

allemands, Siegfried à cornes et autres wagnériens. Mes respects à la modération allemande! Dans l'Allemagne du nord il y a des intelligences modestes, auxquelles suffit même l'intelligence de la *Kreuzzeitung* » (11 [4] 1887); «Depuis le champ immense de l'art, qui est anti-allemand et restera tel, et dont resteront exclus une fois pour toutes, les jeunes allemands les Siegfried à cornes et autres wagnériens, – voici surgir le coup de génie de Bizet, qui fit résonner une nouvelle – hélas si vieille – sensibilité, qui n'avait jamais eu alors, dans la musique *cultivée* d'Europe, un langage» (11 [49] 1887-1888) – soit dit en passant: ce fragment que Nietzsche avait numéroté 319 dans la seule collection qu'il avait organisée en vue de la publication de «La Volonté de puissance» n'apparaît ni dans la compilation des frères Horneffer (VP1), ni dans l'édition “aux bons soins” d'Elisabeth Förster-Nietzsche et de Peter Gast (VP2), ni dans l'ample compilation de Würzbach reprise par Gallimard (VP5).

désagréable, de notre propos. En effet: si l'interprétation philosophique de Nietzsche que Bäumler nous propose est déjà en soi unilatérale, comme nous l'avons montré, le penseur politique qu'il essaie de nous imposer, n'est autre qu'un représentant du germanisme, qui ne peut être compris que sur le fond confus du *Mythe du vingtième siècle*. Si Bäumler avait au moins au début fait l'effort de démontrer quelque chose alors qu'il était aux prises avec la pensée de Nietzsche, dans la seconde partie de son livre toute trace d'«honnêteté intellectuelle» – pour reprendre une expression de Nietzsche – a disparu. Reste simplement un mauvais et trop visible parti pris politique.

Le germanisme de Nietzsche est simplement affirmé sur le ton apodictique. En voici certains exemples: «L'immanence de la philosophie de Nietzsche doit être considérée en même temps que le but héroïque qu'elle se donne. C'est en cela que consiste le germanisme de Nietzsche. (17)<sup>55</sup>»

«Rien n'était plus odieux à la nature tendue vers la nordification [(sic!), mot pour mot: *nordisch-gespannt*] que la représentation orientale d'une consécration paisible aux délices... Sa théorie de la volonté est l'expression la plus accomplie de son germanisme. (49)»

«De la pensée centrale de la métaphysique gréco-germanique naît sa grande théorie: qu'il n'y a pas une seule morale, mais bien seulement une morale des *seigneurs* et des *esclaves*. (67)» (Nous sommes heureux d'apprendre que pour parler d'une morale des classes dominantes différente de celle des classes dominées, il est nécessaire, au dix-neuvième siècle, de recourir non seulement à une métaphysique mais, qui plus est, à une

---

<sup>54</sup> Les références entre parenthèses renvoient à l'œuvre citée *supra* de Bäumler.

<sup>55</sup> *N.d.e.* – Cf. 11 [3], écrit à Nice le 24 nov. 1887: «On est artiste au prix de sentir ce que tous les non-artistes nomment "forme" en tant que *contenu*, que "la chose en soi". De telle sorte que l'on se retrouve certes dans un monde *renversé*: parce

métaphysique «gréco-germanique ».)

«Ce sentiment authentiquement germanique parle dans la défense du peuple par Zarathoustra contre l'État... Nietzsche exprime inconsciemment tout le secret de l'histoire allemande (92)». Et voici le Nietzsche «germanique inconscient».

«Nous retrouvons cette même aversion contre l'universalisme de l'État propres aux Germains, chez le peuple le plus proche des Allemands, à savoir les Grecs.» (Qu'il nous soit permis ici d'observer comment, en l'espace de cent ans chez les Allemands la nostalgie d'Iphigénie pour le pays des Grecs s'est transformée en une caricature barbare et prétentieuse.)

Bäumler oppose les Grecs aux Romains et il voudrait que Nietzsche en fasse autant, dans la mesure où les Romains sont les fondateurs de cette chose non allemande qu'est l'État (et l'on ne doit pas oublier ici l'actualité politique d'une attaque contre l'État non allemand qu'était la République de Weimar). Malheureusement cette opération est irréalisable sans une «reconstruction “fiable”» de la pensée politique de Nietzsche.

Dans *Le Crépuscule des idoles* («Ce que je dois aux Anciens» § 1) Nietzsche écrivait: «Jusqu'au cœur de mon *Zarathoustra*, on reconnaîtra chez moi une ambition très consciente d'atteindre au style “romain”, à l'“*aere perennius*” du style [...] Aux Grecs, je ne dois aucune impression qui, en force, approche seulement celles-là. Et disons-le tout net, ils ne peuvent être pour nous ce que sont les Romains. Il n'y a rien à *apprendre* des Grecs – leur génie nous est trop étranger, il est trop fluide pour avoir un effet impératif et “classique”. Qui donc aurait jamais pu apprendre à écrire à l'école d'un Grec. Qui aurait pu jamais apprendre *sans* les Romains.»

Mais Bäumler ne se laisse pas démonter et fait la distinction entre la forme au plan de laquelle Nietzsche aurait appris des choses essentielles

---

que le contenu devient désormais quelque chose de simplement formel – y compris notre vie.»

des Romains, et le contenu de sa théorie qui, en revanche, serait « anti-romain» (96), oubliant ainsi que Nietzsche lui-même a dit que celui qui n'a pas compris que le contenu et la forme sont une seule et même chose ne sait pas ce que c'est qu'écrire<sup>56</sup>.

Bäumler ne se laisse pas embarrasser non plus par le passage suivant de *L'Antéchrist* (§ 58):

*Cet imperium romanum, qui se dressait ære perennius, forme d'organisation dans des conditions difficiles la plus grandiose jamais atteinte jusque-là et en comparaison de quoi tout ce qui précède, tout ce qui suit, n'est qu'inachevé, bâclé, dilettante – voilà que des saints anarchistes [les chrétiens] se sont fait un devoir de "piété" de détruire le "monde", c'est-à-dire l'imperium romanum, au point de n'en laisser pierre sur pierre – au point même que les Germains et autres rustres purent s'en rendre maîtres... Le chrétien et l'anarchiste: *décadents* tous deux, tous deux incapables d'une influence qui ne décompose pas, n'infecte pas, ne fasse*

---

<sup>56</sup> *N.d.e.* – «Lama» était le surnom que Nietzsche avait donné à sa sœur, (cf. Curt Paul Janz, *Nietzsche*, tr. fr. Gallimard, Paris, 1984, vol. I, pp. 128-129): «Dès l'enfance, son frère, inspiré par le *Livre de la Nature* de Friedrich Schoedler, lui avait donné ce surnom, comme elle le rappelle elle-même (E. Förster-Nietzsche, *Der junge Nietzsche*, Leipzig 1912, p. 44). "En effet dans ce livre il était écrit que le lama est un animal singulier: il: il porte volontiers les charges les plus lourdes, mais si on veut l'y contraindre, ou si on le maltraite, il refuse toute nourriture et s'allonge dans la poussière pour mourir"; mon frère trouva que cette description me convenait si exactement, et chaque jour davantage, qu'il se servit toujours de ce surnom, surtout lorsqu'il avait besoin de mon aide dans des situations difficiles; personne d'autre que lui n'a employé ce surnom."» Mais l'édition originale du livre de Janz comporte un paragraphe supplémentaire que la traduction française n'a étrangement pas jugé utile de conserver. Janz poursuit: «Elisabeth oublie d'ajouter la suite de la description du lama par Schoedler: "Il est curieux de noter que le lama, pour se défendre, crache contre son adversaire la salive et le fourrage digéré à moitié." Il ne fait pas de doute que par la suite, la sœur de Nietzsche démontra suffisamment que cette seconde partie de la description lui allait aussi bien que la première. Et on peut penser que son frère l'avait également à l'esprit lorsqu'il lui donna ce surnom.» Le livre de Friedrich Schoedler, *Das Buch der Natur, die Lehren der Physik, Astronomie, Chemie, Mineralogie, Geologie, Botanik, Zoologie und Physiologie umfassend*, Braunschweig 1875, 2 voll., est aujourd'hui encore conservé à Weimar avec ce qu'il reste de la bibliothèque personnelle de Nietzsche (*Herzogin Anna Amalia Bibliothek*, C 407). Il ne s'agit pas toutefois de l'exemplaire que les deux enfants avaient lu alors, mais de la deuxième édition que Nietzsche avait achetée le 21 juin 1875 à Bâle.



pas dépérir, *ne saigne pas à blanc*, tous deux animés d'un instinct de haine mortelle pour tout ce qui se dresse, debout, de toute sa stature, pour tout ce qui a de la durée, tout ce qui promet un avenir à la vie... Le christianisme a été le vampire de l'*imperium romanum*, il a défait du jour au lendemain ce que les Romains avaient fait de prodigieux, défricher le sol où édifier une grande civilisation qui avait le *temps* pour elle. Ne l'a-t-on pas compris? L'*imperium romanum* que nous connaissons, que l'histoire de la province romaine nous apprend à connaître de mieux en mieux, cet admirable chef d'œuvre de grand style, n'était qu'un début, sa construction était calculée pour *faire ses preuves* au cours des millénaires – jusqu'à nos jours, on n'a pas construit, ni même rêvé de construire à ce point *sub specie æterni*.

Commentaire de Bäumler: «Face aux juifs et aux chrétiens les Grecs et les Romains se trouvent être sur le même plan. Face à un adversaire plus fort même les anciens ennemis doivent se mettre d'accord» (113). Donc une sorte de front populaire – de *Volksfront*, dirait-on en allemand, quand bien même serait-il préférable dans ce cas de dire *völkische Front* – contre le christianisme et le judaïsme! Et si le «Germain inconscient » Nietzsche parle de «Germaines et autres rustres» ou de «Germaines et autres rétrogrades» son attaque du christianisme n'en est pas moins une attaque à la Siegfried: «Le paganisme nordique est le fond incommensurable, ténébreux, d'où le combattant téméraire émerge contre l'Europe chrétienne» (103). Certes voilà qui est dit de manière bien mythique et bien ténébreuse, mais en ce qui concerne ce que Nietzsche a dit, les choses ne changent pas.

Nous pourrions encore dire comment Bäumler s'efforce de démontrer que Nietzsche ne doit rien à la culture française, que, pour cette raison, il n'est pas un psychologue; que le culte qu'il vouait à la Renaissance italienne ne signifie pas pour autant qu'il ait véritablement pris parti pour l'Église romaine contre la Réforme (et, du reste, observe, sans

l'ombre d'une ironie, le german Bäumler, il est extrêmement probable que la plus grande partie des familles nobles qui firent la Renaissance fussent d'origine allemande!!!).

Mais nous préférons clore cette déprimante liste de citations par la dernière parole dite par Nietzsche à propos de ses rapports avec les Allemands, avec les Français et avec la psychologie. Elle se trouve dans *Ecce Homo* (à propos de *Le cas Wagner*, § 3):

Les Allemands... il ne faudra jamais leur faire l'honneur que l'on puisse associer à l'esprit allemand le premier esprit *intègre* dans l'histoire de l'esprit [Nietzsche parle de lui-même], celui en qui la vérité vient faire justice des falsifications de quatre millénaires... "L'esprit allemand" est un air qui ne me vaut rien, *à moi*; j'ai peine à respirer à proximité de cette improbité *in psychologicis* assez malpropre, devenue véritable instinct, et qu'un Allemand trahit à chaque parole, à chaque expression. Ils n'ont jamais, comme les Français, traversé un dix-septième siècle de sévère examen de conscience: un La Rochefoucauld, un Descartes sont en probité cent fois supérieurs aux premiers Allemands, ils n'ont jusqu'à présent jamais eu de psychologues. Mais la psychologie est presque le seul critère de la *propreté* ou de la *malpropreté* d'une race... Et quand on se néglige comment pourrait-on avoir de la *profondeur*? [...] Et quand à l'occasion, il m'arrive de vanter en Stendhal un profond psychologue, il s'est trouvé que des professeurs d'universités allemandes me demandent d'épeler son nom.

## 6.

«Malheur à moi qui suis une nuance!», s'exclamait Nietzsche dans *Ecce Homo* (*ibid.*, § 4), pressentant fort bien les grossiers malentendus auxquels son œuvre était destinée chez les Allemands.

Quant à nous, après avoir constaté à quel point il est impossible de

soutenir l'annexion de Nietzsche au national-socialisme dans le cas spécifique de Bäumler, nous nous garderons bien de ne pas admettre l'existence d'un problème historique: qui est celui des raisons qui poussèrent les représentants de la politique «culturelle» et de la propagande nazie à se servir de Nietzsche. Cette enquête, toutefois, devrait finalement abandonner la méthode parténogénétique-idéologique et passer sur le terrain des faits: analyser par exemple les articles (même ceux des quotidiens), dans lesquels on parlait de Nietzsche au peuple allemand pendant le Troisième Reich, ou bien faire une recherche sur ce que furent les œuvres de Nietzsche les plus fréquemment publiées et popularisées au cours de cette décennie, etc. On en tirerait probablement un cadre intéressant, de violence idéologique et propagandiste, pas même très habile, de «terrible simplification», d'un Nietzsche bien loin d'être une «nuance».

Je veux encore noter, pour finir, que ce que Cesare Cases a nommé, avec beaucoup d'esprit, la «désœuration» de Nietzsche n'a absolument rien à voir avec ce type de travail historique, consistant à distinguer la réception de Nietzsche pendant le Troisième Reich, d'un côté, et l'interprétation de ce que Nietzsche dit de sa propre époque, de l'autre. En effet, le Nietzsche «falsifié» de la «sœur» tristement célèbre est *un autre problème encore*: il a à voir, certes, avec les problèmes personnels de celle qu'il appelait le «Lama» et de sa fondamentale étroitesse d'esprit – mais bien plus encore avec l'Allemagne de Guillaume II qu'avec celle d'Hitler. J'oserais même cette affirmation: le télégramme d'une Elisabeth décrépite (elle était née en 1846) à Mussolini-Hitler, à l'occasion de leur rencontre à Venise en Juin 1934 («Les Manes de Friedrich Nietzsche flottent sur le dialogue des deux plus grands hommes politiques d'Europe»), ne suffit pas à en faire un national-socialiste (avec un effet «rétroactif» sur son édition des œuvres et des lettres, qui s'accomplit entièrement entre 1894 et 1909), de même que ne suffisent, à mon avis, ni les visites qu'Hitler lui rendit

dans la même année (20 juillet et 2 octobre), ni la couronne de fleurs que le même Führer envoya à Weimar, quand Elisabeth y mourut l'année suivante. Qu'il me soit permis de citer à ce propos, l'un de mes commentaires d'*Ecce Homo*: «Notons qu'on a fini également par “faire porter la faute” à Elisabeth Förster-Nietzsche pour ce qui concerne tous les abus liés au nom de Nietzsche, en tant que “philosophe du national-socialisme”; mais que c'est une simplification inadmissible et une nouvelle légende. Les Bäumler (mais aussi les Lukács) et tous ceux qui ont maltraité “idéologiquement” Nietzsche, ont fait ceci pour leur propre compte, et n'avaient certainement pas besoin “d'être menés par le bout du nez” par une sœur plus qu'octogénaire. Comprendre la pensée de Nietzsche et l'interpréter sans déformations idéologiques, était possible, même sous l'“empire” de la Förster-Nietzsche à Weimar.»

# L'art vénérable de lire Nietzsche

## 1.

<sup>57</sup>Cela fait près de vingt-cinq ans que je m'occupe de l'édition critique des écrits de Friedrich Nietzsche, et le peu de choses que j'ai écrit moi-même n'a jamais eu d'autre but que celui d'inciter à la *lecture* de Nietzsche. De fait, cette édition est-elle finalement autre chose que la proposition de lire Nietzsche de manière nouvelle et différente?

Depuis quelque années déjà, nous assistons à un retour de Nietzsche qui présente des aspects tout à fait dignes d'intérêt, mais également très ambigus. On peut même aller jusqu'à dire qu'un nouveau mythe est en train de se former autour de son nom, au sein d'un vaste syncrétisme culturel où coexistent des éléments d'une idéologie conservatrice et réactionnaire avec des éléments d'inspiration marxiste, anarchiste ou de 'gauche' de manière plus générale. L'édition voulue et fondée par Giorgio Colli, que j'ai réalisée avec lui et qu'il me faut désormais continuer sans lui<sup>58</sup>, a contribué à ce retour. Il me semble toutefois que notre travail n'a pas encore donné tous ses fruits, dans la mesure surtout où il est une proposition de lecture nouvelle et différente de ses œuvres. Certes, l'édition en elle-même ne peut empêcher que soient soutenues des interprétations déformées de la pensée de Nietzsche, de la même manière que les

---

<sup>57</sup> *N.d.e.* – «L'art vénérable de lire Nietzsche» est le texte d'une conférence tenue à Munich en septembre 1981, puis au *Wissenschaftskolleg* de Berlin (janvier 1982) et à l'Université de Tübingen (février 1982) qui fut publié à deux reprises, avec de légères modifications: «Nietzsche Lesen», in *Nietzsche lesen*, Walter de Gruyter, Berlin-New York 1982, pp. 1-9; «L'onorevole arte di leggere Nietzsche», in: *Belfagor*, anno xli (1986), n° 3, pp. 335-340.

<sup>58</sup> *N.d.t.* – Rappelons que Giorgio Colli est mort en 1979.

précédentes éditions imparfaites ou quelquefois falsificatrices n'ont pas empêché des interprétations de haut niveau qui font partie désormais, et à juste titre, de la tradition des études sur Nietzsche: je pense à Löwith, Jaspers, Heidegger, Fink, Andler, Salin. De nombreux travaux actuels en Allemagne (Müller-Lauter, Salaquarda, Lypp) et, dans une plus large mesure, en Italie, s'appuient précisément sur la nouvelle édition critique des œuvres de Nietzsche, tandis que dans le domaine de la recherche historique sur les sources, des éléments importants pour la reconstruction de la culture qui a directement précédé, accompagné et suivi sa pensée sont mis en lumière<sup>59</sup>. Tout cela advient simultanément et grâce à l'édition critique, mais ne peut certes pas empêcher que voit le jour en Allemagne, comme en France ou en Italie, une sorte de nouveau nietzschéisme, du simple fait que les soi-disant besoins intellectuels de masse et les phénomènes de mode culturelle de notre époque répondent à des lois et à des causes contre lesquelles l'esprit critique et le sens historique sont réduits à l'impuissance ou, mieux encore, ne peuvent rien tant que ces causes n'ont pas disparu.

Le mouvement pour une nouvelle édition des œuvres de Nietzsche est parti d'Italie et de France, dans la mesure où, au début des années soixante, existait, en Italie comme en France, la possibilité de proposer un accès différent à sa pensée. En effet, après 1956, l'hégémonie de la conception marxiste du monde avait commencé à vaciller, et non pas à la faveur de tel ou tel nouvel idéalisme ou nouvel historicisme, qui avaient eux aussi fait les frais d'une certaine méfiance à l'égard de toute forme de philosophie optimiste de l'histoire et des idéologies. Dès lors, le projet de Giorgio Colli a pu se concrétiser, bien qu'il soit né de manière tout à fait indépendante, puisqu'il avait été conçu dès 1949, mais n'avait pu trouver

---

<sup>59</sup> Cf. Par exemple, S. Barbera & G. Campioni, *Il Genio tiranno*, Milan, 1983.

jusqu'alors de terrain favorable.

## 2.

Pour ma part, ma rencontre renouvelée avec la pensée de Nietzsche précède de peu ma collaboration au projet de l'édition critique, qui démarra en 1958 et commença de se réaliser en 1961. Sans devenir nietzschéen, je lisais Nietzsche comme critique des idéologies, pour reprendre les choses au début (au sens philosophique). Par ailleurs, la lecture simultanée et systématique de Thomas Mann, dès 1953 – que je considérais comme une garantie contre tout glissement antidémocratique et qui avait écrit: «Celui qui prend Nietzsche au pied de la lettre, celui qui le croit, est perdu<sup>60</sup>» – fut alors très précieuse.

Plus que tout autre auteur, Nietzsche devient, pour celui qui le lit, une sorte d'expérience vécue. Il nous incite à nous poser des questions radicales, il prétend à une discussion étroite avec ses pensées, il nous aide à nous libérer de la *tartuferie* morale, à abandonner ces préjugés auxquels nous étions attachés, mais aussi à le contredire résolument. Le radicalisme et l'honnêteté de sa pensée conviennent précisément à ces lecteurs non disposés à devenir ses adeptes. Comme ce fut le cas du seul véritable ami de Nietzsche, qui fut son pareil, l'esprit libre, le théologien athée, l'historien de l'Église, le bâlois Franz Overbeck qui, à l'occasion de la mort de Nietzsche, écrivait: «Nietzsche est la personne auprès de laquelle j'ai respiré la plus grande liberté, la personne, parmi celles qu'il m'a été donné de connaître, avec laquelle j'ai le mieux et avec la plus grande satisfaction exercé mes poumons à ce souffle de liberté. Son amitié dans la vie est un bien trop précieux, pour que je puisse jamais avoir envie de me laisser

ruiner par quelque forme de fanatisme que ce soit<sup>61</sup>.» Et, ajouterons-nous, mieux vaut, pour celui qui n'est pas en mesure de respirer plus librement à son contact, qu'il ne le lise pas. En somme: si l'on peut encore aujourd'hui être c'rézien ou bouddhiste, marxiste ou freudien, il n'est pas possible et même indécent d'être nietzschéen. Ou, pour reprendre une formule de Jaspers: «Celui qui est attaché à de vieux dogmatismes est toujours plus sincère, plus honnête que celui qui dogmatise les pensées de Nietzsche<sup>62</sup>.» En réalité, la pire manière de lire Nietzsche – qui définit lui-même les convictions comme des prisons, et même comme les pires ennemis de la vérité plus encore que les mensonges<sup>63</sup> –, consiste à extraire du flux puissant et inquiet de sa pensée des dogmes desséchés et systématisés. C'est ce qu'ont fait non seulement les nietzschéens littéraires de la fin du siècle dernier, comme D'Annunzio, ou les idéologues nazis comme Bäumler, mais aussi, à contre-emploi, les idéologues marxistes comme Lukács ou d'autres anti-nietzschéens contemporains, qui ont cru pouvoir liquider Nietzsche avec le fascisme.

### 3.

Mais si lire Nietzsche c'est – comme le dit Thomas Mann – un art qui n'admet aucune simplification vulgaire, mais qui nécessite au contraire « ruses, ironies et réserves<sup>64</sup> » en tout genre, la libération dont on fait l'expérience à sa lecture ne doit pas non plus être comprise comme un

---

<sup>60</sup> Thomas Mann, *Nietzsche Philosophie im Lichte unserer Erfahrung* (1947) in *Gesammelte Werke*, Berlin, 1956, band 10, p. 669.

<sup>61</sup> C. A. Bernoulli, *Franz Overbeck und Friedrich Nietzsche. Eine Freundschaft*, Iéna, 1908, vol. 2, p. 423.

<sup>62</sup> Karl Jaspers, *Nietzsche. Einführung in das Verständnis seines Philosophierens*, Berlin 1947, p. 456.

<sup>63</sup> Cf. *Humain, trop humain*, aph. 483 et *L'Antéchrist*, § 54.



désengagement présomptueux et commode à l'égard de tout et de tous. Suivre jusque dans les détails, avec l'empathie de l'historien et la fidélité du philologue, les péripéties de la pensée de Nietzsche jusqu'à son naufrage final (*bene navigavi, naufragium feci*)<sup>65</sup>, signifie reconstruire une vie et une œuvre uniques en leur genre, qui ont toute leur dignité, toute leur signification exemplaire à son époque comme encore à la nôtre. Apprendre de lui son engagement, son esprit critique, peut-être aussi sa méthode – mais rien de plus, ce qui n'est certes pas rien. Nos questions *ne sont pas* ses questions<sup>66</sup>, mais elles en découlent directement; ses réponses ne sont pas

---

<sup>64</sup> Thomas Mann, *loc. cit.*

<sup>65</sup> *N.d.e.* – Montinari fait allusion à la sentence de Zénon stoïque (cf. Diogène Laërce VII,4) selon la traduction latine que Schopenhauer place au début du chapitre des *Parerga et Paralipomena* intitulé «Spéculation transcendante sur l'apparent dessein intentionnel dans le destin de l'individu»: «[...] le hasard, qui nous joue de nombreux mauvais tours et souvent même perfides et prémédités, s'avère de temps en temps particulièrement favorable, ou encore prend grand soin de nous. Dans toutes ces circonstances nous reconnaissons en lui la main de la providence, de manière plus évidente ensuite, quand il nous conduit vers une fin heureuse contre notre propre intention et même par des chemins que nous aurions tendance à craindre. Dans ce cas, nous en arrivons à dire: "*tunc bene navigavi, cum naufragium feci*" ». Nietzsche se moque de cette sentence dans le fragment posthume 3[19], daté de mars 1875, dans lequel il réfléchit sur la force du hasard dans le choix d'une profession et de la direction à donner à sa propre vie: «L'homme choisit sa profession quand il n'est pas encore en mesure de choisir: il ne connaît pas les différentes professions, il ne se connaît pas lui-même [...] A la fin de sa vie, toutefois, il s'est habitué. On peut alors se tromper soi-même sur sa propre vie et faire l'éloge de sa propre stupidité: *bene navigavi cum naufragium feci*, et entonner même un hymne à la "providence".» Dans le paragraphe 4 du *Cas Wagner*, la formule de Schopenhauer est appliquée à l'évolution intellectuelle de Wagner et au passage de la jeune philosophie feuerbachienne au pessimisme schopenhauérien: «L'écueil sur lequel il s'était échoué, eh bien, s'il l'interprétait comme le but, l'intention dernière, le sens véritable de son périple? Échouer là – n'était-ce pas aussi un but? *Bene navigavi, cum naufragium feci*... Et il traduit l'*Anneau* en langage schopenhauérien.» Au cours de la dernière année de sa vie consciente, Nietzsche applique cette maxime, inversée, à sa propre vie: «[...] il me manque la notion de "futur", je vois devant moi comme au-delà d'une surface lisse: sans aucun souhait, sans le moindre petit vœu, sans faire de projets, ni vouloir que les choses aillent autrement. Plutôt seulement ce qui nous est défendu par ce fameux saint épicurien: le souci du lendemain <Mat. 6, 34>... c'est mon seul secret: je sais aujourd'hui ce qui doit arriver demain. *Naufragium feci: bene navigavi.*» (16[44] 1888, cf. aussi la lettre à Brandes du 23 mai 1888).

<sup>66</sup> *N.d.t.* – En 1937, Daniel Halévy écrivait: «Je me demande si on ne se met pas de soi-même sur une mauvaise voie en se donnant pour sujet de réflexion: Nietzsche et nos problèmes. Car Nietzsche est essentiellement un homme qui s'est

nos réponses. Interpréter Nietzsche signifie, avant tout, le lire avec les instruments de la critique philologique et historique, puis continuer de penser *après* lui.

Dans quelle mesure et de quelle manière, le travail critique de l'édition contribue à une lecture et à une interprétation de Nietzsche au sens que je viens de développer?

1) En tant que notre édition présente chaque œuvre de Nietzsche l'une après l'autre comme la configuration philosophique et artistique de cours de pensée déterminés à une période déterminée de sa vie et de son travail créatif.

2) En tant qu'elle établit un rapport interne entre l'œuvre et les fragments posthumes, tout ce que Nietzsche pensa et écrivit pour lui, avant de donner une forme définitive à telle ou telle œuvre.

3) En tant que l'examen des sources des œuvres et des fragments posthumes situe Nietzsche dans une relation féconde avec ses prédécesseurs, ses contemporains et ceux qui vinrent après lui.

En d'autres termes, l'édition critique rend possible une lecture philologique et historique de l'œuvre de Nietzsche qui doit être le présupposé de toute interprétation philosophique.

#### 4.

Les trois points de vue que j'ai rappelés précédemment peuvent être illustrés par trois exemples concrets:

*Le premier point* concerne la genèse du texte des œuvres de Nietzsche. Ainsi, il ne sera pas inutile d'apprendre grâce à l'appareil critique de l'édition, que le protagoniste d'*Ainsi parlait Zarathoustra*,

---

délibérément écarté des problèmes communs, qui s'était assigné des problèmes à

publié au printemps 1883, était à l'origine le personnage principal de toute une série d'aphorismes du *Gai Savoir*, écrits à l'automne 1881. Parmi lesquels on trouve également l'important et fameux aphorisme 125 sur la mort de Dieu. Dans les notes préparatoires de 1881, l'«insensé» de la rédaction définitive était Zarathoustra lui-même. Ce nom est mis de côté pour annoncer, dans *Ainsi parlait Zarathoustra*, non pas tant la mort de Dieu, que la pensée de l'éternel retour du même, cette pensée au voisinage immédiat de laquelle avait surgi en août 1881 la figure de Zarathoustra.

En général, les variantes de l'appareil critique, y compris celles de moindre importance, montrent à quel point Nietzsche travaillait scrupuleusement le choix des mots pour accentuer ou nuancer ses pensées. Pas une image, pas un terme, pas même un signe de ponctuation qui soient dûs au hasard. Exercer sa propre patience, suivre ses transformations, enrichit le lecteur, le rend plus perspicace, plus attentif et aussi plus méfiant (envers lui-même et envers Nietzsche).

*Le deuxième point* concerne le rapport entre l'œuvre posthume et l'œuvre publiée. Nous ne nous attarderons pas ici sur la sempiternelle question – largement débattue en Allemagne – qui consiste à se demander laquelle a plus d'importance et nous la laisserons aux «spéculateurs» et à ceux qui se plaisent à débattre des questions de principe. Nous nous contenterons de constater que l'œuvre publiée et les fragments posthumes sont dans un rapport que l'on peut définir d'intégration et d'éclairage réciproque – à condition de pouvoir lire ces derniers chronologiquement et non pas selon des ordres systématiques et arbitraires. Et il me faut sur ce point donner trois exemples.

I. Dans *La Naissance de la tragédie*, on peut distinguer deux filons différents: d'un côté celui concernant la mort de la tragédie à cause du

---

lui.» «Post scripta» à *Nietzsche*, Grasset, Paris, 1944, p. 544.

socratisme et de l'«esthétique consciente (ou réfléchie)» d'Euripide, et de l'autre celui où Nietzsche développe l'antagonisme «dionysiaque-apollinien». Toutefois, en étudiant les travaux préparatoires du livre sur la tragédie, on découvre que son noyau le plus ancien (qui remonte jusqu'en 1868) c'est la polémique contre le socratisme, à savoir le thème de la décadence et de la mort de la tragédie grecque, et non celui de sa naissance. Par contre, ce n'est que plus tard, au cours de l'été 1870, avec l'écrit posthume sur *La Conception dionysiaque du monde*, qu'apparaît le couple célèbre «dionysiaque-apollinien». À la lumière de cette naissance successive, mise en évidence par les travaux préparatoires, les écrits et les fragments posthumes qui précèdent la publication de *La Naissance de la tragédie* (au début 1872), on se rend compte à quel point les deux filons – socratisme (et donc mort de la tragédie) et dionysiaque-apollinien (donc naissance de la tragédie) – ne sont pas parfaitement mêlés dans la rédaction finale. Du reste, le problème de l'interprétation de *La Naissance de la tragédie* est bien loin d'être résolu, et il ne fait pas de doute qu'une lecture attentive et lente du très riche matériau posthume pourrait donner de nouveaux résultats, d'autant plus que les sources importantes de Nietzsche, que l'on peut retrouver dans les fragments posthumes, n'ont pas encore fait l'objet d'études. Sur ce dernier point, un exemple me semble particulièrement intéressant et je voudrais profiter de cette occasion pour y faire allusion, même s'il ne me sera pas possible de le développer complètement. Tout le monde sait que la polémique de Nietzsche contre Euripide est d'origine romantique. Elle remonte aux *Leçons sur l'art et la littérature dramatique* (1809) d'August Wilhelm Schlegel, qui reprenaient, sur ce point comme sur nombre d'autres questions, les argumentations de Friedrich Schlegel dans l'écrit *Sur l'étude de la poésie grecque* (1797). Par contre, ce qui est sans précédent, c'est l'accouplement Socrate-Euripide qui caractérise *La Naissance de la tragédie* et qui, comme nous l'avons dit, se

retrouve dès les premières notes de Nietzsche et en particulier dans la conférence tenue à Bâle le 1er février 1870, sous le titre *Socrate et la tragédie*. Ce fut cette conférence qui suscita – du fait de la thèse sensationnelle, qui y était soutenue, d'un Socrate allié d'Euripide et du socratisme comme cause déterminante de la mort de la tragédie – des réactions de stupeur de la part de Wagner et surtout de Cosima, qui étaient préparés à la critique d'Euripide mais ne l'étaient pas à celle de Socrate. Et, en effet, même les romantiques n'avaient jamais pensé à cette relation, et avaient au contraire toujours idéalisé la figure de Socrate. D'où vient cette nouveauté? Je prétends qu'elle a été suggérée par un auteur que Nietzsche avait beaucoup aimé dans sa jeunesse, mais qu'il considérait désormais, ayant pénétré dans la mouvance wagnérienne, d'un œil critique et même négatif, comme l'indiquent certains fragments de cette époque: je veux parler d'Heinrich Heine.

C'est précisément Heine qui, le premier dans l'*École romantique*, a établi ce rapprochement entre Socrate et Euripide, et il le fit dans un sens positif, en défendant Euripide contre les affirmations d'August Wilhelm Schlegel. Heine soutient en effet que Schlegel avait attaqué tout d'abord Racine puis Euripide pour les mêmes raisons obscurantistes qui firent qu'Aristophane, le champion des conservateurs athéniens (et également l'idole des romantiques), avait attaqué Euripide, et, insiste Heine, également Socrate: Aristophane «haïssait le rationaliste Socrate, qui prêchait une morale meilleure... il haïssait Euripide, qui n'était plus pénétré de moyen âge grec comme Eschyle et Sophocle, mais se rapprochait déjà de la tragédie bourgeoise». Il me semble que ce rapprochement entre Heine et Nietzsche concernant le rapprochement Euripide-Socrate, même si c'est *a contrario*, donne à réfléchir. Et il serait encore plus significatif, si nous ne pouvions pas même supposer une lecture de l'*École romantique* de la part de Nietzsche. Ce qui compte restait encore

et toujours l'intégration du Nietzsche de *La Naissance de la Tragédie* comme novateur dans une tradition romantico-wagnérienne opposée à la tradition heinienne, rationaliste, antiromantique (et hégélienne).

II. Les fragments posthumes de l'automne 1882 à l'hiver 1884-1885, dessinent le fonds complémentaire et indispensable des quatre parties d'*Ainsi parlait Zarathoustra*<sup>67</sup>. Les plans et les fragments liés au *Zarathoustra* illustrent les intentions de Nietzsche mieux que n'importe quel commentaire, pour ce qui concerne, par exemple, les personnages qui apparaissent dans la quatrième partie. Et ce n'est pas un hasard. Quand, dans *Ecce Homo*, Nietzsche parle des quatre parties de son œuvre comme d'«œuvres écrites en dix jours», cela ne concerne pas l'apparition des pensées fondamentales et leur développement, ni les paraboles, les images, les sentences, les élans poétiques et les cadres narratifs, ni même les différents personnages, etc. qui figurent déjà dans les carnets posthumes bien avant la rédaction de telle ou telle partie du *Zarathoustra*. Nietzsche consignait presque jour après jour (souvent pendant ses promenades) ses notes dans ses carnets; puis il les retranscrivait dans des cahiers plus grands, sans les destiner à un plan déterminé, soit en tentant une mise en ordre de son matériau soit encore en modifiant les ordres déjà ébauchés. (Et cette observation s'applique d'ailleurs à toute l'œuvre posthume en tant qu'elle est la pensée de Nietzsche en devenir.) C'est pourquoi il pouvait procéder aussi rapidement à la rédaction d'une partie d'*Ainsi parlait Zarathoustra*, précisément parce qu'il s'y était préparé, tout en ne sachant pas par avance le résultat littéraire de son travail<sup>68</sup>.

III. Enfin, – et je m'en tiendrais là sur ce point – si on lisait les derniers écrits de Nietzsche, *Le crépuscule des idoles* et *L'Antéchrist*, en

---

<sup>67</sup> N.d.e. – Ce volume n'est pas encore paru dans l'édition française.

<sup>68</sup> Cf. l'introduction du volume de fragments de cette période dans l'édition allemande (tome VII, 1, pp. VI sq).

tenant compte du fond chronologique des fragments posthumes de 1887-1888, la sempiternelle discussion<sup>69</sup> sur *La Volonté de puissance* serait définitivement close.

Quant *au troisième point* (historicité de Nietzsche) il ne faut jamais oublier que notre lecture de Nietzsche est, pour reprendre une heureuse expression d'Eugenio Garin, une «lecture différée»<sup>70</sup>. Ce qui veut dire que les questions auxquelles Nietzsche répondait, même si elles étaient largement semblables aux nôtres, ne sont pas identiques aux nôtres. Pour le comprendre vraiment, il faudra s'efforcer de reconstruire avec précision les questions concrètes qu'il se posait. On doit *aussi* (et pas *seulement*: note

---

<sup>69</sup> *N.d.t.* – «Sempiternelle discussion» sur laquelle, hélas, il nous faut revenir ici. Mais «...c'est ta malveillance et ce sont tes actes qui me contraignent à agir comme je le fais malgré moi" (Sophocle, *Electre*, v. 620) ou, en d'autres termes, si quelqu'un a mordu dans une sorbe perfide, il faut bien qu'il la recrache.» C. Michelstaedter, *La Persuasion et la rhétorique*, tr. fr., L'éclat, Combas, 1989, p. 37.

<sup>70</sup> *N.d.e.* – Montinari fait référence à une formule d'Eugenio Garin citée au début de son volume *Filosofia e scienze nel Novecento* (Bari, Laterza, 1978, pp. XI-XII): «Trop souvent, [...] dans le commentaire de certains textes, on laisse dans l'ombre par mauvaise foi ou par simple ignorance, l'ensemble de circonstances qui firent qu'ils virent le jour: [...]. Et on ne fait pas toujours la distinction entre le surgissement originaire d'un texte dans l'œuvre d'un penseur et sa résurgence, ou sa diffusion, en d'autres temps et contextes. [...] Ainsi la tragédie du vingtième siècle a déplacé souvent, par rapport à leur composition, la diffusion d'écrits serties d'actualité; ou a contribué à en différer la lecture à des moments où les questions auxquelles ils étaient appelés à répondre étaient très différentes de celles qui les avaient suscités; ou elle a déterminé de nouvelles lectures et une renaissance, quelquefois à contre-sens et déconcertantes. Le phénomène de ces "lectures différées", des inédits sollicités par les éditeurs posthumes, des fragments utilisés selon des dosages et des montages tendancieux, allant même jusqu'à la falsification [...] s'est amplifié au vingtième siècle.» Dans un article consacré au rapport entre l'historien Delio Cantimori e Nietzsche, Montinari citait l'avertissement de Garin en le commentant: «Ces indications me semblent très précieuses, même si elles ne concernent qu'un seul aspect du problème lié au rapport entre les textes tels qu'un auteur les a conçus et leur réception par des lecteurs, et dans ce cas des lecteurs posthumes. Des malentendus et mêmes des falsifications, germes de légendes postérieures, peuvent aussi advenir du vivant même de l'auteur. Mais ce n'est que partiellement le cas pour Nietzsche, alors que la postérité de Nietzsche représente un modèle exemplaire de lecture différée, avec tous les éléments dont parle Garin: inédits sollicités par des éditeurs posthumes, compilation de fragments, montages tendancieux, jusqu'à la très célèbre falsification de la prétendue œuvre principale de Nietzsche dont nous savons aujourd'hui qu'elle n'existe pas: *La Volonté de puissance*.» (Mazzino Montinari, «Delio Cantimori e Nietzsche», in *Su Nietzsche*, Editori Riuniti, Roma, 1981, pp. 106-107).

pour les spéculatifs!) pouvoir comprendre <sup>TM</sup>Nietzsche historiquement. C'est pourquoi une des tâches principales des études sur Nietzsche consiste, par exemple, à reconstituer sa bibliothèque idéale, à faire connaissance avec les contemporains avec lesquels il discutait spirituellement et avec les individus et les cercles de son époque qu'il connut personnellement et qui devaient s'avérer décisifs pour son action dans le temps. En somme, le nom de Nietzsche renvoie non seulement à une personnalité mais à un phénomène collectif avec trois modalités temporelles: avant, pendant et après. Ce travail historique a été réalisé en partie, à la fois à travers l'appareil critique contenu dans la *Studienausgabe*<sup>71</sup>, mais aussi par la publication de la correspondance et d'importants documents de l'époque (comme les journaux de Cosima Wagner) et également à travers des recherches monographiques et des travaux biographiques tels que ceux de Curt Paul Janz, Werner Ross ou la biographie de Wagner par Martin Gregor-Dellin<sup>72</sup>. Le résultat scientifique le plus important de mon travail actuel pour l'appareil critique de l'édition est l'établissement d'une liste de près de 200 titres auxquels Nietzsche s'était intéressé directement ou indirectement entre l'été 1882 et l'automne 1885. Le fait que Nietzsche entreprit à cette époque la lecture d'auteurs tels que Renan, Baudelaire, de Custine, Balzac, Flaubert, Maupassant, et également de critiques tels que Paul Bourget, Paul Albert, Edmond Scherer, Ferdinand Brunetière, nous permet de comprendre pourquoi l'explosion de sa renommée européenne à la suite de sa maladie (je me réfère aux années 1890-94) prit soudainement des dimensions telles qu'elles firent de lui le personnage clé de la littérature et de la culture européennes entre la fin du dix-neuvième et le début du

---

<sup>71</sup> F. Nietzsche, *Sämtliche Werke. Kritische Studienausgabe* édité par Giorgio Colli et Mazzino Montinari, dtv – de Gruyter, München 1980, vol. 14.

<sup>72</sup> Pour l'histoire des études sur Nietzsche après 1945, voir le volume collectif édité par Jörg Salasquarda, *Nietzsche*, Darmstadt, 1980 (en particulier l'introduction de



vingtième. Il est vrai que Nietzsche avait fini par se « franciser » et, abordant les problèmes de la crise à leur comble, c'est-à-dire en France, il avait pu pénétrer, comme personne ne l'avait fait avant lui, cette sensibilité philosophique et littéraire de la *décadence*, terme qu'il emploie d'ailleurs presque toujours en français.

Le bon lecteur de Nietzsche comprendra désormais clairement qu'une lecture "édifiante" d'un tel auteur est difficilement envisageable. "En historisant" Nietzsche, il le place dans la grande tradition de la littérature classique romantique allemande, de la culture européenne et surtout française; il participe concrètement à sa relation à Stendhal, Emerson, Dostoïevsky et Tolstoï; il comprend que ses interlocuteurs, à partir des années quatre-vingt et jusqu'à la fin de sa production intellectuelle, vivent à Paris: il se rend compte enfin à quel point les lectures scientifiques de Nietzsche sont importantes, concernant par exemple ses méditations sur l'éternel retour du même et sur la volonté de puissance en tant que principe philosophique.

## 5.

Il se peut que certains chercheurs et lecteurs philosophiques de Nietzsche m'objectent qu'une telle lecture conduit à une historicisation et une philologisation de sa philosophie. Je voudrais tout d'abord leur rappeler ce que Nietzsche a écrit sur le «sens historique», et ensuite – comme argument décisif – le fait que Nietzsche lui-même avait appelé de ses vœux une lecture philologique de ses propres écrits.

La réflexion de Nietzsche sur le sens historique ne s'achève pas avec ce qu'il a écrit en 1874 dans la deuxième *Considération inactuelle*. Il

---

Salaquarda); pour ce qui concerne la situation actuelle, cf. Bernhard Lypp,

l'a dit lui-même douze ans plus tard dans la préface au second volume de *Humain trop humain*: «Ce que j'ai dit contre la 'maladie historique', je l'ai dit en homme qui apprenait à s'en guérir lentement, péniblement, et n'avait pas du tout l'intention de renoncer dorénavant à l'"Histoire" pour en avoir souffert autrefois.» Mais que la philosophie soit désormais tombée sous l'emprise de l'histoire (*der Historie verfallen*), Nietzsche avait pensé devoir le déclarer dès 1878, dans l'aphorisme 10 des *Opinions et sentences diverses*:

Les philosophes occupés à voiler et obscurcir le monde, c'est-à-dire tous les métaphysiciens au grain plus ou moins fin ou grossier, sont pris de douleurs aux yeux, aux oreilles et de dents dès qu'ils commencent à se douter qu'il y a quelque réalité dans la thèse affirmant que toute la philosophie est désormais tombée sous l'emprise de l'histoire. Il convient, à cause de leurs *souffrances*, de leur pardonner les pierres et les ordures qu'ils lancent à qui parle de la sorte: mais cette thèse elle-même peut s'en trouver un certain temps salie et dépréciée et y perdre de son influence.

Dans le *Gai savoir* (aph. 337) il revient une nouvelle fois sur le sens historique qui est la «singulière vertu et la maladie singulière» de l'homme contemporain:

C'est là la sédimentation de quelque chose de tout à fait nouveau et d'étrange dans l'histoire: que l'on accorde à ce germe encore quelques siècles et plus, et il se pourrait qu'il finisse par produire une plante merveilleuse d'une non moins merveilleuse odeur, propre à rendre la terre plus agréable à habiter qu'elle ne le fut jusqu'alors. Nous autres contemporains, nous commençons tout juste à former, maillon par maillon, la chaîne d'un très puissant futur sentiment – nous savons à peine ce que nous faisons.

---

«Nietzsche: ein Literaturbericht», *Philosophische Rundschau* 1982, H. 1-2.

Dans cet aphorisme d'une très grande limpidité, s'exprime la meilleure qualité de la pensée de Nietzsche: sa disponibilité aux possibilités encore non pressenties qui s'ouvrent à l'humanité après la mort de Dieu, dans le monde immanent de l'éternel retour. Le sentiment divin de pouvoir incorporer en soi toute l'histoire, devient à la fin le signe qui distingue l'«humanité de l'avenir».

Quelle sera alors la conclusion de ce court discours sur l'édition, la philologie, et l'interprétation?

Dans *Ecce Homo*, Nietzsche se souhaite à lui-même un bon lecteur, «un lecteur tel que je le mérite, qui me lise comme les bons philologues de jadis lisaient leur Horace». L'année précédente, il s'était exprimé dans la préface d'*Aurore* de manière encore plus claire et sans équivoques:

La philologie... est cet art vénérable qui exige avant tout de son admirateur une chose: se tenir à l'écart, prendre son temps, devenir silencieux, devenir lent – comme un art, une connaissance d'orfèvre appliquée au mot, un art qui n'a à exécuter que du travail subtil et précautionneux et n'arrive à rien s'il n'y arrive *lento*. C'est en cela précisément qu'elle est aujourd'hui plus nécessaire que jamais, c'est par là qu'elle nous attire et nous charme le plus fortement au sein d'un âge de «travail» autrement dit: de hâte, de précipitation indécente et suante qui veut tout de suite «en avoir fini» avec tout, sans excepter l'ensemble des livres anciens et modernes: – quant à elle, elle n'en a pas si aisément fini avec quoi que ce soit, elle enseigne à bien lire, c'est-à-dire lentement, profondément, en regardant prudemment derrière et devant soi, avec des arrière-pensées, avec des portes ouvertes, avec des doigts et des yeux subtils... O, mes amis patients, ce livre souhaite seulement des lecteurs et des philologues parfaits: apprenez à me bien lire!<sup>73</sup>

---

<sup>73</sup> F. Nietzsche, *Aurore*, OPC IV, p. 18 (tr. fr. J.-C. Hémery).

## Postface

### Les volontés de puissance

par Paolo D'lorio

«Nous avons voulu présenter notre compilation des travaux préparatoires pour l'*Inversion*, comme un recueil de matériaux ordonné par nous, de manière à ce que chacun puisse savoir de quoi il en retourne. Nous voulions dire, comme pour les autres volumes: "Inédits de telle ou telle année (de l'époque de l'*Inversion*).» Mais *Frau* Förster-Nietzsche tenait à avoir l'*Inversion* en elle-même. C'est pourquoi elle a orgueilleusement baptisé ce simple recueil d'aphorismes: *La Volonté de puissance*, ce qui ne pouvait que nuire à Nietzsche. Il n'existe aucune *Inversion*, quand bien même *Frau* Förster-Nietzsche voulut-elle en avoir une.»

Ernst Horneffer, *Nietzsches letztes Schaffen. Eine kritische Studie*, Jena, 1907, pp. 52-53.

«*La Volonté de puissance* n'existe pas en tant qu'ouvrage de Nietzsche et ce qui existe sous ce titre est sans intérêt positif, parce que les fragments sont mieux à leur place dans les œuvres publiées par lui. C'est sans doute pourquoi il a abandonné cette *Volonté* et maintenu les œuvres.»

K. Schlechta, *Le cas Nietzsche*, tr. fr. Paris, Gallimard, 1960, p. 139.

«L'édition des œuvres posthumes de Nietzsche écrites pendant les

dernières années de son activité intellectuelle a fait l'objet d'une vive discussion. Dans la mesure où l'on met en question l'existence d'une dernière œuvre fondamentale de Nietzsche (*La Volonté de puissance*), notre nouvelle édition critique résout le problème d'une manière claire et simple: cette œuvre principale n'existe pas. Ce sont des circonstances historiques singulières qui ont donné à cette question une importance exagérée.»

Giorgio Colli & Mazzino Montinari, «État des textes de Nietzsche», in *Nietzsche*, Cahiers de Royaumont, Paris, Éditions de Minuit, 1967, p. 136.

## 1. «Homme-plume»

Monsieur Schmeitzner! Monsieur Schmeitzner! *Publier des morceaux* de mes lettres est à mes yeux un délit des plus graves. C'est une chose qui me fait souffrir comme peu d'autres – et c'est le plus grossier des abus de confiance. – Concernant l'appendice de l'“appendice”, je me demande seulement ceci: pour le public, je suis déjà un motif de scandale; souhaitez-vous, en tant qu'éditeur, que je devienne également *ridicule*? Pour ce qui me concerne, *l'une* et *l'autre* chose me sont également indifférentes. Je me demande si *vous-même* y trouverez quelque avantage. Deux erreurs inconcevables dans l'édition, *malgré* ma correction *explicite*: l'horrible solécisme “*viel sichern*” [beaucoup sûr] (à la place de “*sicherern*” [plus sûr]) et ce stupide “*wahrhaft*” [véridique] (au lieu de “*nahrhaft*” [nourrissant]) qui ruine l'effet de tout le passage. – Voici ma *douleur* et voici ma *rage*<sup>74</sup>.

---

<sup>74</sup> Carte postale de Nietzsche à son éditeur, Ernst Schmeitzner, du 14 mars 1879. En appendice aux *Opinions et sentences mêlées* (qui était l'appendice d'*Humain, trop humain*), Schmeitzner avait imprimé six pages de publicité pour les œuvres de

On conçoit par cette lettre à quel point Nietzsche pouvait être soucieux de la plus grande précision concernant la publication de ses écrits. Il était, selon sa propre expression, un façonneur de mots. Ses pensées et ses écrits comptaient plus que tout dans sa vie; ils étaient *sa vie*<sup>75</sup>.

Quelle peut être alors la pire des choses pour un homme qui vit dans et pour l'écriture, si ce n'est que quelqu'un publie, sans son autorisation, des textes qui n'ont pas reçu l'aval de son extrême sensibilité littéraire et philosophique? Et si Nietzsche se met en colère quand Schmeitzner publie quatre lignes de l'une de ses lettres, ce n'est pas tant parce que l'éditeur évoquait publiquement un jugement d'ordre privé, mais parce que ces quatre lignes révoltaient sa conscience d'écrivain<sup>76</sup>.

Presque aveugle, Nietzsche attendait avec une très grande impatience les feuilles d'épreuves et les corrigeait scrupuleusement. En outre, il conservait un exemplaire de chacun de ses livres sur lequel il notait les fautes d'impression (en indiquant même les défauts d'inter-lettrage), et il lui arrivait même de corriger les coquilles des livres d'autres auteurs au cours de sa lecture. Dans sa bibliothèque personnelle, nous trouvons de nombreuses manifestations de cette obsession perfectionniste de la page typographique. Nous le voyons corriger deux coquilles du texte grec sur la dernière page d'une dissertation latine sur les sources de Plutarque; ou encore corriger le texte italien du *Traité sur la Monnaie* que l'Abbé Galiani

---

Nietzsche et trois pages de publicité pour d'autres titres de sa maison d'édition parmi lesquels: *L'origine des sentiments moraux* de Paul Rée. Pour attirer l'attention sur le volume de Rée, Schmeitzner avait utilisé un extrait de la lettre du 18 décembre 1876, dans laquelle Nietzsche recommandait l'œuvre de son ami d'alors (cf. Friedrich Nietzsche, *Epistolario*, vol. III, édité par Federico Gerratana et Giuliano Campioni, Milano, Adelphi, 1995, pp. 352, 592, qui actuellement est la seule édition des lettres 1875-1879 comportant un appareil critique).

<sup>75</sup> Cf. Mazzino Montinari, *Nietzsche*, Roma, Ubaldini, 1975, Introduction, p. 13 (tr. fr. à paraître aux P.U.F.).

<sup>76</sup> Dans une lettre du 18 mars 1879, Nietzsche revient sur l'incident fâcheux et écrit de nouveau à son éditeur: «Et pour votre peine sachez cela: vous avez imprimé *une des phrases les plus horribles qu'il m'est jamais arrivé d'écrire* (j'étais

citait dans l'une de ses lettres à Madame d'Épinay; ou encore rétablir 'repas' à la place de 'repos' dans le livre de Louis Jacolliot sur les Lois de Manou<sup>77</sup>. Même la *Messe à quatre voix* de Bach n'échappe pas à l'œil et à l'oreille du musicien-philologue, qui corrige un *si* à la place d'un *do*, et à la page 136 de la partition de *Carmen*, au point culminant de l'air du *Toréador*, Nietzsche revoit la syllabisation du texte italien, en découpant le *mi* long du ténor<sup>78</sup>.

Mais le soin typographique et éditorial extrême avec lequel il prépare ses ouvrages n'est qu'un pâle reflet de celui qu'il apportait à la question du style dans ses écrits. Dans une lettre à Erwin Rohde, il confie que sa recherche stylistique du *Zarathoustra* porte jusqu'au choix des voyelles<sup>79</sup>. Et les œuvres aphoristiques n'échappent pas non plus à cette règle. Le processus selon lequel un simple fragment, au travers de réélaborations successives, devient un aphorisme ou une sentence est habituellement très long et très compliqué. L'extrême précision du détail s'accompagne d'une minutieuse disposition des différents morceaux à l'intérieur de la structure globale de l'œuvre. Bref, celui qui sait de quelle manière Nietzsche écrit, ne peut pas ignorer, comme le dit ici Mazzino

---

malade, je m'en souviens parfaitement quand je vous ai écrit de Sorrente cette lettre concernant le docteur Rée).»

<sup>77</sup> Rudolf, Prinz, *De Solonis Plutarchei fontibus. Dissertatio philologica...*, Bonnae, Georg, 1867, p. 44, cote à la *Herzogin Anna Amalia Bibliothek* de Weimar (AAB): C 127; Ferdinando Galiani, *Lettres de l'Abbé Galiani à Madame d'Épinay...*, Paris, Charpentier, 1882, p. 355, (AAB, C 728); Louis Jacolliot, *Les législateurs religieux. Manou Moïse-Mahomet...*, Paris, Lacroix, 1876, p. 95, (AAB, C 342). Pour ce qui concerne les coquilles de ses propres ouvrages, signalons le cas de sa copie personnelle d'*Aurore*, (AAB, C 4606) sur la couverture de laquelle Nietzsche a écrit une liste des pages contenant des fautes d'impression. L'édition Colli-Montinari a bien entendu utilisé ces informations pour corriger le texte.

<sup>78</sup> Joanne Sebastiano Bach, *Missa Quatuor vocibus cantanda comitante Orchestra n. II*, Bonnæ, Simrock, s. d., p. 17, cote aux Archives Goethe-Schiller de Weimar (GSA) 71/386; Giorgio Bizet, *Carmen. Drame lyrique en 4 actes. Réduction pour chant et piano-forte*, Milano, Sonzogno, s. d. (GSA 71/392).

<sup>79</sup> Cf. Lettre à Erwin Rohde du 22 février 1884. Les 988 pages de l'appareil critique du *Zarathoustra* publiées par Marie-Luise Haase et Mazzino Montinari nous informent pleinement sur le laborieux processus d'élaboration de cette œuvre.

Montinari (p. 110), «qu'il n'y a pas une image, pas un terme, pas même un signe de ponctuation qui soient dus au hasard».

Aussi, qu'aurait dit et fait cet «homme-plume» s'il avait eu entre les mains un exemplaire de *La Volonté de puissance*?

## 2. Une sœur abusive

L'année 1889 ne fut pas une année faste pour Elisabeth Förster-Nietzsche. Au début du mois de janvier, son frère, à la suite de la fameuse crise de Turin, avait été interné dans une clinique psychiatrique, et en juin son mari, Bernhard Förster, antisémite connu, s'était suicidé à la suite de la faillite de la colonie aryenne, *Nueva Germania*, qu'il avait fondée au Paraguay quelques années auparavant. De la conjonction de ces deux événements est né le *Nietzsche-Archiv*, qui allait devenir un des pôles culturels de l'Allemagne et de l'Europe du début de ce siècle<sup>80</sup>.

De retour en Allemagne, Elisabeth Förster-Nietzsche avait compris que les livres et les manuscrits de son frère pouvaient constituer une nouvelle terre à coloniser, pour remédier à la récente banqueroute. Une fois les Archives Nietzsche fondées, elle se présenta comme la seule gardienne autorisée des papiers du philosophe – en détruisant et en falsifiant les documents dans lesquels Nietzsche s'exprimait à son propos sans aucune équivoque possible. C'est alors qu'elle commença à republier les œuvres de son frère qui, entre-temps, avaient trouvé un public.

Mais les seules œuvres ne suffisaient pas pour payer les énormes «frais de représentation» des Archives Nietzsche. Il fallait publier et vendre

---

<sup>80</sup> Sur Elisabeth Förster-Nietzsche en général et sur l'entreprise coloniale en particulier, voir Heinz Frederick Peters, *Nietzsche et sa sœur Elisabeth*, Paris, Mercure de France, 1978; Ben Macintyre, *Elisabeth Nietzsche ou la folie aryenne* Paris, Laffont, 1993. Le titre de ce chapitre est tiré de l'article de Richard Roos,



également l'œuvre posthume, contenue dans les carnets personnels du philosophe. Les premiers volumes d'«Écrits et ébauches» parurent du vivant même de Nietzsche. Elisabeth Förster-Nietzsche se mit à songer que la production littéraire de son frère manquait d'une œuvre systématique. Selon David Marc Hoffmann, c'est une lettre de Peter Gast, jointe au manuscrit de *L'Antéchrist*, qui lui donna l'idée de reconstituer ou, pour être plus précis, de "constituer" le système de Nietzsche. Gast lui avait écrit:

Étant donné qu'à l'origine, apparaît comme titre: *L'Antéchrist. Inversion de toutes les valeurs* (et donc *non pas* "Premier livre de l'Inversion de toutes les valeurs"), on peut penser que Monsieur votre frère, à l'époque de sa folie naissante, considérait avec ce livre son sujet *achevé*. [...] Nonobstant, les *conséquences* de cette inversion doivent encore être expressément illustrées dans le domaine de la morale, de la philosophie, de la politique. Personne aujourd'hui n'est en mesure d'imaginer par lui-même de telles conséquences – c'est pourquoi les immenses travaux préparatoires de Monsieur votre frère, pour les trois autres livres de *l'Inversion*, doivent être ordonnés selon ma suggestion et rassemblés en une sorte de système<sup>81</sup>.

De cette lettre, Elisabeth Förster-Nietzsche tira trois conséquences aussi illogiques qu'elles furent efficaces d'un point de vue stratégique: 1) Nietzsche ne considérait pas *L'Antéchrist* comme *toute l'Inversion*, mais comme premier livre de son ouvrage systématique – et pour soutenir cette thèse elle n'hésita plus dès lors à falsifier ou à faire disparaître tous les documents qui prouvaient le contraire –; 2) Nietzsche avait *aussi* écrit les

---

«Elisabeth Förster-Nietzsche ou la sœur abusive», *Études Germaniques*, 1956, pp. 321-341.

<sup>81</sup> Peter Gast à Elisabeth Förster-Nietzsche, le 8 novembre 1893, *cit.* in David Marc Hoffmann, *Zur Geschichte des Nietzsche-Archivs. Chronik, Studien und Dokumente*, Berlin-New York, De Gruyter, 1991, p. 15. L'excellent livre d'Hoffmann est une source inépuisable pour tout ce qui concerne l'activité éditoriale des Archives Nietzsche.

trois autres livres de l'*Inversion*, mais les manuscrits en avaient été perdus par la faute de Franz Overbeck, ennemi juré d'Elisabeth et le seul véritable ami de Nietzsche, bien au fait des rapports réels que ce dernier entretenait avec sa sœur; 3) il était donc "nécessaire" de reconstruire les trois autres livres de l'*Inversion*, de manière à rendre au philosophe le système qui avait été perdu.

Nietzsche ayant lui-même annoncé l'*Inversion de toutes les valeurs* dans *Par-delà bien et mal* et dans *La Généalogie de la morale*, de nombreux lecteurs voulaient désormais savoir ce qu'il en était<sup>82</sup>. Elisabeth Förster-Nietzsche renforça cet intérêt du public par la fable d'une œuvre systématique perdue, à laquelle elle feignit de croire elle-même (bien que disposant des documents, lettres et passages d'*Ecce Homo*, prouvant le contraire) et elle encouragea la recherche des manuscrits de son frère à Turin, Nice, Gênes, etc.

Entre-temps, les frères Horneffer et Peter Gast avaient composé un recueil de fragments tirés des études préparatoires pour l'*Inversion*. Il s'agissait soit de simples notes, d'ébauches, de réflexions griffonnées en vue d'une réélaboration, ou de fragments témoignant déjà d'une certaine réélaboration stylistique et quelquefois même de véritables aphorismes, dont Nietzsche n'était toutefois pas satisfait ou qu'il n'était pas encore parvenu à intégrer à un projet littéraire.

C'est Elisabeth Förster-Nietzsche qui eut l'idée d'imprimer ce recueil sous le titre *La Volonté de puissance*. Elle remplaça la note dans laquelle les frères Horneffer expliquaient les critères qui avaient présidé à leur compilation par une préface dans laquelle elle énonça pour la première

---

<sup>82</sup> Cf. la lettre de l'éditeur, Constantin Georg Naumann, à Franz Overbeck du 1<sup>er</sup> mars 1889: «Cet ouvrage précisément [l'*Inversion*] continue d'être réclamé par les libraires, quasiment tous les deux mois, ce qui signifie que les lecteurs des œuvres de Nietzsche l'attendent avec intérêt» (cit. in Curt Paul Janz, *Friedrich Nietzsche*.

fois la légende des Archives Nietzsche sur la genèse de ce qui deviendra «la plus importante œuvre en prose de Friedrich Nietzsche».

Selon cette légende, «l'*Inversion de tous les valeurs* constitue le fonds général duquel se détachent tous les ouvrages du philosophe, le véritable but vers lequel tendent tous ses efforts»<sup>83</sup>. Ce qui est bien évidemment faux, comme le prouve désormais l'édition Colli-Montinari.

En second lieu, cette légende soutient que du projet de la «La Volonté de puissance», Nietzsche était passé à celui de l'«Inversion», mais n'en avait écrit que le premier livre, en laissant quelques notes pour les trois autres. Il était donc impossible, poursuit la légende, de reconstruire l'«Inversion» et les éditeurs furent pour ainsi dire contraints d'en revenir au plan précédent et de reconstruire, à la place de l'«Inversion», «La Volonté de puissance» – projet que Nietzsche, de l'aveu même de sa sœur, avait abandonné. Ce qui est vrai, certes, mais n'est qu'une partie de la vérité. Ce qu'Elisabeth Förster-Nietzsche ne nous dit pas – bien que tout cela lui ait été signalé par Gast dans la lettre précédemment citée et comme le prouvent également bon nombre de documents qu'elle se garda bien de publier, – c'est que Nietzsche non seulement avait abandonné le projet de «La Volonté de puissance» pour celui de l'«Inversion», mais qu'il avait finalement publié *L'Antéchrist* comme texte constituant toute l'«Inversion». Ainsi, dans la mesure où Nietzsche avait *publié* finalement l'œuvre qu'il projetait d'écrire, on perçoit mal la “nécessité” de reconstruire une autre œuvre «selon les intentions de Nietzsche» en utilisant les fragments et les plans écartés par le philosophe.

---

*Biographie*, Hanser Verlag, München-Wien, 1878-1879, vol. III, p. 331, tr. fr. Paris, Gallimard 1984-1985, qui toutefois ne reproduit pas les documents).

<sup>83</sup> Préface d'Elisabeth Förster-Nietzsche à la première édition de *La volonté de puissance*, in F. Nietzsche, *Werke, Großoktavausgabe*, vol. XV, Leipzig, 1901, p. XII, tr. fr. Paris, Le livre de poche, 1991, p. 11.

Par les quelques documents qui ont échappé à la censure d'Elisabeth Förster-Nietzsche, nous savons à quel point son frère haïssait sa famille et la vertu naumbourgeoise qu'elle incarnait.

Vous n'imaginez pas le dégoût qu'il me faut souffrir pour être un parent aussi proche de personnes de votre espèce [sa mère et sa sœur]! Qu'est-ce, sinon ce dégoût, qui me fait vomir quand je lis les lettres de ma sœur et me vois contraint de lire ce mélange d'idiotie et d'arrogance, qui se donne même des airs de moralité<sup>84</sup>.

Mais il n'en haïssait pas moins les systèmes philosophiques, même si pendant un certain temps il a pu penser en construire un. Ce renoncement est d'ailleurs philosophiquement révélateur et ce n'est pas un hasard si l'on trouve dans les premières pages du *Crépuscule des idoles* ce "trait":

Je me méfie de tous les esprits systématiques et je les évite quand il m'arrive de les croiser dans la rue. La volonté de système est un manque d'honnêteté<sup>85</sup>.

Dans les fragments posthumes des années quatre-vingt, nous ne trouvons pas un Nietzsche "authentique" au sens d'Alfred Bäumler (voir *supra*, p. 81). Au contraire, nous trouvons les ébauches d'une tentative systématique à laquelle Nietzsche a renoncé par honnêteté, parce qu'il était bien conscient du mensonge qui se cache derrière toute entreprise

---

<sup>84</sup> Ébauche de lettre à sa mère et à sa sœur de janvier-février 1884. Voir le fameux paragraphe 3 du chapitre «Pourquoi je suis si sage» d'*Ecce Homo*. Il est regrettable que les lecteurs de la récente édition d'*Ecce Homo*, Garnier-Flammarion, Paris, 1992, ne puissent avoir connaissance de ce passage et d'autres encore qui ont été rétablis dans l'édition Colli-Montinari (dans cette édition, par exemple, *L'Antéchrist* est encore «le premier livre de *L'inversion de toutes les valeurs* », p. 53). Sans doute pour des raisons de droits, cette traduction se fonde sur le texte libre de droits de l'ancienne édition Kröner, et repropose donc «pour un large public cultivé et pour les lecteurs philosophiques attentifs de Nietzsche» («Avertissement» d'Eric Blondel, p. 41) les coupures et les censures opérées par la sœur abusive.

<sup>85</sup> *Le Crépuscule des idoles*, «Maximes et traits», n° 26. Voir également le fragment 10 [146] de 1887: «NB. Je laisse le soin de continuer sur cette position à une catégorie d'esprits différents du mien. Je ne suis pas assez limité pour un système – et pas même pour *mon* système» et le fragment 9 [188] de 1887, cité *supra* p. 91.

d'enfermement de la complexité du réel dans un système philosophique. Et il a choisi un masque plus honnête parce que représentant explicitement le caractère mensonger propre à tout système de communication: le masque du feuilletoniste se mettant en scène lui-même et sa philosophie en utilisant l'aphorisme, la sentence, le pamphlet. Dès les premiers mots de *Ecce homo*, Nietzsche écrit que le masque du bouffon témoigne de plus d'honnêteté et de vérité que les paroles des saints *et* des philosophes systématiques<sup>86</sup>.

Le choix d'un moyen expressif vaut en outre comme choix de culture. Alors qu'il sent croître l'attention portée à sa philosophie, Nietzsche a préféré se présenter au monde comme pamphlétaire français qui rivalise avec la pénétration psychologique (et les tirages<sup>87</sup>) des romanciers parisiens, plutôt que d'allonger la liste des fabricants de systèmes philosophiques allemands. Dans une ébauche de lettre à Jean Bourdeau du 17 décembre, il écrit que *Le Cas Wagner* «est à ce point pensé en français qu'on ne saurait le traduire en allemand», qu'à la lecture du *Crépuscule des idoles* on éprouve «un plaisir de premier ordre» semblable à celui que provoque la lecture d'un «volume de Paul Bourget», et il manifestait son inquiétude du fait que «sitôt qu'on adopte une attitude morale à l'égard de l'un de mes textes, on le gâche: c'est pourquoi il est grand temps que je vienne à nouveau au monde comme Français».

---

<sup>86</sup> «Je ne veux pas être un saint, plutôt encore un bouffon... Peut-être suis-je un bouffon... Et cependant, ou plutôt, *pas* cependant – car, jusqu'ici, il n'y eut rien de plus mensonger que les saints – c'est la vérité qui parle par ma bouche.», *Ecce Homo*, «Pourquoi je suis un destin», § 1.

<sup>87</sup> «Pour *Ecce homo* je veux obtenir d'un bon éditeur parisien, Lemerre par exemple, [...] des conditions similaires à celles des meilleurs romanciers parisiens. Quant au tirage je dépasserai même le *Nana* de Zola» (Lettre à Overbeck, du 22 décembre 1888).

### 3. Les Volontés de puissance

Que le système de *La Volonté de puissance* ne soit pas l'expression idéale de la philosophie de Nietzsche et que ladite sœur abusive ait confectionné une œuvre abusive était évident dès les premières années de ce siècle. Les premières critiques de la compilation provinrent de ceux-là même qui l'avaient réalisée: les frères Horneffer. La phrase que nous avons citée en exergue est suffisamment explicite, mais le petit volume d'Ernst Horneffer contient un récit détaillé des interventions arbitraires opérées par les Archives Nietzsche et de la légèreté philologique avec laquelle on publiait les écrits du philosophe<sup>88</sup>.

Même un observateur extérieur, qui n'avait pas les manuscrits à disposition, tel qu'Albert Lamm, ne put que critiquer la manière dont fut réalisée *La Volonté de puissance*:

On crée une aberration grave et irrémédiable quand [...] on rassemble de vieilles annotations écartées par Nietzsche lui-même pour en faire une œuvre illusoire, trompeuse qui est placée à la suite des dernières œuvres de Nietzsche [à savoir *Le Crépuscule des idoles* et *L'Antéchrist*] comme si elle constituait leur conclusion. Tandis que ce sont précisément ces œuvres qui ont dépassé et rendu caduques ces études préparatoires<sup>89</sup>.

Elisabeth Förster-Nietzsche elle-même était bien consciente de la précarité philologique de son propre travail de compilation, mais elle resta toujours fidèle à son premier principe selon lequel «les affaires sont les affaires»<sup>90</sup>. Les nombreuses critiques, en effet, n'empêchèrent pas la

---

<sup>88</sup> Ernst Horneffer, *Nietzsches letztes Schaffen. Eine kritische Studie*, Jena, 1907, en particulier p. 47 sq.

<sup>89</sup> Albert Lamm, «Nietzsche und seine nachgelassenen 'Lehren'», *Süddeutsche Monatshefte*, sept. 1906, pp. 255-278, cit. in D. M. Hoffmann, *op. cit.*, p. 69.

<sup>90</sup> Voir la belle page de Montinari dans laquelle il cite la lettre d'Elisabeth à Karl Theodor Kötschau (*supra*, p. 86). D'ailleurs (comme l'a justement observé David Marc Hoffmann, *op. cit.*, p. 108), quand les écrits de Nietzsche tombèrent dans le domaine public, Elisabeth parvint à conserver les droits d'auteur sur *La*

diffusion de ce faux, qui connut même différentes versions. Et l'inventaire de ces versions montre mieux que tout autre argument que *La Volonté de puissance* n'existe pas, du fait même qu'il en existe au moins cinq différentes dont voici le détail:

VP1 1901. *La Volonté de puissance. Tentative d'inversion de toutes les valeurs (Études et fragments)*. Première compilation publiée par Peter Gast et les frères Ernst et August Horneffer, avec une préface d'Elisabeth Förster-Nietzsche. Elle contenait 483 "aphorismes".

VP2 En 1906, à l'occasion de la publication de la *Taschenausgabe* (l'édition de poche), le texte de *La Volonté de puissance* fut entièrement modifié. La nouvelle compilation, éditée par Elisabeth Förster-Nietzsche et Peter Gast, comptait alors 1067 "aphorismes". Elle fut reprise en 1911 dans l'édition *in octavo*. Otto Weiss, éditeur de cette dernière édition, y ajouta toutefois un appareil critique qui mettait en lumière le caractère arbitraire de la compilation, même pour ceux qui n'avaient pas accès aux manuscrits<sup>91</sup>. Il s'agit de la version dite «canonique» de *La Volonté de puissance*. Elle fut utilisée par les plus importants interprètes de Nietzsche (Karl Jaspers, Karl Löwith, Martin Heidegger, Eugen Fink, Charles Andler, Walter Kaufmann). Traduite en anglais en 1912 et en italien en 1927, elle ne fit jamais l'objet d'une traduction française<sup>92</sup>. L'édition canonique fut également republiée dans l'édition Musarion en 1922<sup>93</sup>, éditée par

---

*Volonté de puissance*, parce qu'elle soutenait (à juste titre!) qu'elle était l'auteur de la compilation. Elle confirmait de cette manière, et même d'un point de vue légal, que *La Volonté de puissance* n'était pas une œuvre de Nietzsche.

<sup>91</sup> Cf. *supra*, pp. 18-19. D'après David Marc Hoffmann, *op. cit.*, pp. 86 et 88, Weiss fut écarté des Archives en 1913, précisément à cause de cet appareil critique révélateur.

<sup>92</sup> *The Will to Power*, vol. xiv et xv de *The complete Works of Friedrich Nietzsche*, édité par Oscar Levy, New York, Macmillan 1909-1913 (réimprimée en 1964 à New York chez Russel & Russel); *La volontà di potenza*, vol. ix de F. Nietzsche, *Opere complete*, Monanni, Milano 1926-1928; en France était disponible dès 1903, la traduction de la première édition (VP1), et à partir de 1935 sera utilisée la version de Friedrich Würzbach (VP5).

<sup>93</sup> Cf. *supra*, pp. 14-15.



Friedrich Würzbach, qui prit soin de ne pas reproduire l'appareil critique de Weiss. Elle fut également diffusée à partir de 1930, et désormais sans appareil critique, par Alfred Bäumler, qui lui conféra un sens philosophique essentiel, en en faisant le cœur de son interprétation nazie de Nietzsche. Heidegger conseillait l'édition de Bäumler, «pour la consultation journalière», aux auditeurs de son premier cours sur Nietzsche en 1936<sup>94</sup>.

VP3 En 1917, Max Brahn publia une nouvelle version de *La Volonté de puissance*, qui ne comprend que 696 “aphorismes” et avec un nouveau sous-titre: *Une interprétation de tout le devenir*. La compilation de Brahn fut ensuite reprise en 1921 dans la *Klassiker-Augabe*, une édition en neuf volumes qui ne comprenait *que* les œuvres publiées par Nietzsche *et La Volonté de puissance*.

VP4 En 1930, année où l'œuvre de Nietzsche tombait dans le domaine public, l'éditeur Kröner publia trois différentes éditions de façon à inonder le marché de manière préventive. Deux d'entre elles étaient dues aux bons soins d'Alfred Bäumler. La troisième était une édition populaire en deux volumes, qui contenait une nouvelle version de *La Volonté de puissance*, due cette fois aux non moins bons soins d'August Messer et ne comprenant que 491 “aphorismes”<sup>95</sup>.

VP5 En France, comme nous l'avons dit, la grande compilation de Friedrich Würzbach, en 2397 “aphorismes”, connut un certain succès. Elle fut publiée d'abord en français, chez Gallimard, en 1935, sous le titre *La Volonté de puissance*, sans sous-titre, mais avec l'avertissement: «Seule édition complète en France» (on devrait dire «édition plus que complète»

---

<sup>94</sup> Cf. Martin Heidegger, *Nietzsche*, Paris, Gallimard, 1971, t. I, p. 19. Sur la réception de *La Volonté de puissance* par Bäumler, Heidegger, Jaspers, Löwith, Fink, nous renvoyons à l'article fondamental de Wolfgang Müller-Lauter: «“Der Wille zur Macht” als Buch der ‘Krisis’», *Nietzsche-Studien*, 24 (1995), pp. 223-260; pour ce qui concerne Heidegger, Müller-Lauter soutient qu'à côté de l'influence d'Ernst Jünger, «seule l'interprétation de Bäumler a produit des réactions significatives sur la manière dont Heidegger fut pénétré de la pensée de Nietzsche» (p. 234).



dans la mesure où elle contenait deux fois plus d’“aphorismes” que l’édition canonique allemande). En 1940, l’édition Würzbach fut également publiée en Allemagne, mais sous le titre: *Le legs de Friedrich Nietzsche. Tentative d’une interprétation de tous les événements et d’une inversion de toutes les valeurs!* Würzbach ne renonça pas à préciser qu’il avait ordonné ces fragments «selon les intentions de Nietzsche». En 1969, puis en 1977, cette compilation fut republiée en Allemagne, mais cette fois-ci sous le titre *Inversion de toutes les valeurs* – ce qui revient à dire que dans l’histoire de ces faux, nous trouvons non seulement le même titre pour des compilations absolument différentes, mais également des titres différents pour une même compilation!

Nous ne nous attarderons pas à illustrer le degré de non-fiabilité philologique et les problèmes philosophiques posés par les deux premières versions (VP1 et VP2), auxquelles font allusion abondamment les essais de Montinari<sup>96</sup>. Nous ne nous attarderons pas plus sur les éditions de Messer et Brahn (VP3 et VP4) qui n’eurent qu’une influence restreinte sur les interprètes et ne furent jamais plus republiées (même si leur diffusion entre les deux guerres n’a certes pas contribué à donner une image correcte de la philosophie de Nietzsche).

Il nous faut dire toutefois quelques mots de la compilation de Friedrich Würzbach (VP5) qui a été et qui est encore hélas l’édition la plus diffusée et la plus citée en France<sup>97</sup>.

Disons tout d’abord que tout ce que Montinari reprochait à l’édition

---

<sup>95</sup> Pour VP3 et VP4, cf. D. M. Hoffmann, *op. cit.*, pp. 90, 94 et 102.

<sup>96</sup> Également pour ce qui concerne les polémiques qui ont accompagné les différentes compilations, nous renvoyons aux différents essais de ce volume et au livre exhaustif de David Marc Hoffmann, *cit.*

<sup>97</sup> Rares sont les essais sur Nietzsche disponibles en français qui utilisent pleinement l’édition critique et ne citent plus *La Volonté de puissance*: parmi lesquels il faut signaler la très bonne étude de Patrick Wotling, *Nietzsche et le problème de la civilisation*, Paris, P.U.F., 1995.

canonique, dont nous trouvons le détail dans les articles qui constituent ce volume, vaut également et *a fortiori* pour l'édition Würzbach, dans laquelle nous retrouvons, *aggravées*, toutes les erreurs et les abus présents dans la compilation d'Elisabeth Förster-Nietzsche et Peter Gast. Selon Marie Luise-Haase et Jörg Salaquarda, qui ont rédigé la table de concordance entre les "aphorismes" de *La Volonté de puissance* et les fragments posthumes de Nietzsche, quasiment aucun des "aphorismes" contenus dans l'édition canonique n'a été correctement transcrit des manuscrits de Nietzsche<sup>98</sup>. L'édition Würzbach a naturellement reproduit toutes les erreurs de transcription en les maintenant également même quand elles avaient déjà été signalées par les notes de Weiss, comme dans l'exemple suivant:

La croyance au corps est plus fondamentale que la croyance à l'âme; celle-ci est née de la contemplation non scientifique de l'agonie (*Agonien*) du corps (VP5 II, 229).

Alors que Nietzsche avait écrit:

La croyance au *corps* est plus fondamentale que la croyance à l'âme; cette croyance est née des apories (*Aporien*) de l'observation non scientifique du corps (fp 2 [102] 1885-1886).

Après cet excellent travail de transcription, pour construire les aphorismes de *La Volonté de puissance*, les éditeurs ont souvent assemblé un ou plusieurs fragments de Nietzsche provenant de différents manuscrits, ou au contraire ont démembré un même fragment en plusieurs "aphorismes". Par exemple, du long fragment 7 [6] de 1887-1888 les

---

<sup>98</sup> Cf. Marie Luise-Haase et Jörg Salaquarda, «Konkordanz. Der Wille zur Macht: Nachlaß in chronologischer Ordnung der Kritischen Gesamtausgabe», *Nietzsche-Studien*, 9 (1980), pp. 446-490: «Dans les concordances de la *Kritische Gesamtausgabe* un point exclamation signale des erreurs de déchiffrement particulièrement graves, les omissions etc. dans notre concordance nous ne reprenons pas cette indication parce que dans les éditions précédentes pratiquement aucune des notes de Nietzsche n'a été transcrite de manière correcte» (p. 447).

éditeurs de VP1 ont tiré 3 “aphorismes” tandis que ceux de VP2 l’ont publié intégralement et divisé en 16 “aphorismes” qui ont été ensuite éparpillés dans les quatre livres de la compilation!

Dans l’édition Würzbach le découpage ne s’arrête pas aux simples fragments ou aux paragraphes d’un fragment, mais en arrive même à concerner de simples phrases d’une ou deux lignes. En outre, tandis que dans l’édition canonique on utilise essentiellement le matériau que Nietzsche avait destiné à ce projet, Würzbach utilise pour sa compilation des matériaux tirés de *toutes* les annotations posthumes du philosophe, de 1870 à 1888 avec des effets désastreux pour la compréhension du développement de la philosophie de Nietzsche.

Ce montage et mélange de textes est si absurde que nous nous demandons si nous n’avons pas entièrement ignoré l’esprit de cette grande entreprise. Se pourrait-il que Würzbach ait voulu en réalité montrer, bien avant Raymond Queneau et l’Oulipo, comment, en mélangeant opportunément les notes d’un philosophe, on peut créer mille milliards de systèmes?

La lecture de la préface – que la récente réédition dans la collection *Tel*, a renvoyé en “postface” – dissipe toute illusion: Würzbach est absolument convaincu d’avoir trouvé *le* plan véritable, celui que Nietzsche lui-même n’a pu trouver. Et il l’a reconstruit par *empathie* avec l’auteur; cette empathie indispensable pour tout compilateur qui se respecte. Voici ce qu’il dit:

Ce qui ressort de cet exposé, c’est que *La Volonté de puissance* n’est ni une œuvre achevée ni un fragment au sens usuel des termes. La matière réunie sous ce signe est comparable au magma, à cette substance primitive incandescente qui contient toute chose et d’où toute chose est issue. *La Volonté de puissance* est le foyer volcanique de l’univers mental de Nietzsche (fin du § vii).

Et il nous apprend même pourquoi Nietzsche n'a pu l'achever.

Comme le Christ priaît que le calice fût écarté de lui, Nietzsche a constamment fui l'achèvement de sa dernière œuvre, de *La Volonté de puissance*, car il pressentait qu'après avoir exprimé ses pensées ultimes, il s'effondrerait (début du § vii).

Quant au concept philosophique de volonté de puissance, Würzbach a également les idées très claires:

La volonté de puissance ne s'oppose pas à la toute-puissance divine; elles sont synonymes [...] c'est à Nietzsche que nous devons ce refleurissement du divin, de la métaphysique en nous; grâce à lui, le rationalisme comme le matérialisme nous sont devenus impossibles en tant que formes d'une philosophie de la vie ou de l'univers (fin du § vi).

Pauvre Nietzsche qui croyait que sa philosophie était en rapport étroit avec le mouvement anti-théologique et mécaniciste (*cf. supra*, p. 93)! Et au contraire Würzbach nous présente un Nietzsche converti au noyau éternel du christianisme primitif qui – dans *L'Antéchrist* – s'exprime avec des formules «authentiquement chrétiennes». Certes, Nietzsche est l'incarnation du symbole psychologique du Christ qui a été crucifié une seconde fois: «Or, *La Volonté de puissance* sera le Nouveau Testament de cette humanité nouvelle.»

Ce malentendu radical sur la philosophie de Nietzsche est peut-être dû au fait que dans le chapitre de sa compilation qu'il intitule «L'idéal chrétien» Würzbach a en réalité imprimé, sans le savoir, des textes de Tolstoï.

En effet, si tous les textes de Nietzsche publiés dans *La Volonté de puissance* doivent être considérés comme apocryphes à cause des manipulations qu'ils ont subi, ils s'en trouvent qui sont “plus apocryphes que d'autres”, parce qu'il s'agit de citations d'autres auteurs que le philosophe avait simplement notées dans ses cahiers et que les

compilateurs ont publié comme d'authentiques aphorismes de Nietzsche.

Donc quand un lecteur non prévenu lit, dans l'édition Würzbach: «L'Église est exactement ce contre quoi Jésus a prêché, et contre quoi il a enseigné à ses disciples à lutter»<sup>99</sup>, il ne sait pas qu'il lit du Tolstoï. Elisabeth Förster-Nietzsche au contraire, le savait, dans la mesure où elle a publié dans sa compilation tous les extraits de Tolstoï *sauf* les deux où Nietzsche indiquait explicitement sa source.

Si Tolstoï est le cas le plus flagrant, il en va de même pour les citations ou les paraphrases de Charles Féré, Louis Jacolliot, Ferdinand Brunetière, Emanuel Hermann, Henri Joly, Paul Albert, Lefebvre Saint-Ogan.<sup>100</sup>

En dépit de tout cela, avant la publication de l'édition critique de Colli et Montinari, la compilation de Würzbach pouvait avoir une certaine utilité. Grâce au travail patient de Geneviève Bianquis, qui avait indiqué dans l'édition française la date approximative de composition de chaque fragment, en donnant la référence précise à l'édition Kröner, on pouvait utiliser cette compilation comme une sorte d'index thématique pour s'orienter dans le chaos des fragments posthumes – chaos provoqué plus par les éditeurs que la progression «mouvante, mais non incohérente de Nietzsche» comme l'écrivait justement Richard Roos en 1956, en indiquant le seul usage approprié de cette compilation:

**Würzbach nous assure qu'il lui a fallu dix années de patient labeur**

---

<sup>99</sup> Cf. Léon Tolstoï, *Ma religion*, Paris, 1885, p. 220, FP 11[257] 1887-1888 = VP2 168 = VP5, I, 419. Nous prévenons le lecteur que les "aphorismes" 102, 103, 105, 106, 129, 132, 147, 164, 141, 131 393 de VP1, 748, 207, 179, 191, 194, 718, 723, 759, 193, 224, 169, 335, 166 de VP2 et I, 360, 361, 363, 365, 366, 371, 390, 405, 419, 421 de VP5 sont des citations ou des paraphrases de Tolstoï. L'édition Colli-Montinari évidemment, même dans l'appareil critique provisoire actuellement disponible, publie ces textes comme fragments posthumes de 1887-1888 (11[236] et sq) en indiquant correctement la source.

<sup>100</sup> Pour une description des principaux choix arbitraires de l'édition canonique nous renvoyons à Giuliano Campioni, «"Nel deserto della scienza". Una nuova

pour composer son livre avec des fragments allant de 1870 à 1888. Il en faudra sans doute beaucoup moins au lecteur pour effectuer le seul travail qui s'impose: défaire la compilation de Würzbach et essayer de regrouper les aphorismes chronologiquement et, si possible, par manuscrits, à l'aide de l'index de Weiss. Néanmoins, ce livre a une utilité certaine, si l'on veut bien ne pas y voir *La Volonté de puissance* ou le *Legs de Nietzsche*: il groupe en chapitres des aphorismes relatifs au même sujet et datant d'époques très différentes. Si l'ouvrage n'y gagne pas en cohérence, il facilite, en revanche, l'étude qui reste à faire sur l'évolution de quelques thèmes précis à travers les trois périodes<sup>101</sup>.

Aujourd'hui, bien évidemment, ce travail est désormais inutile, dans la mesure où nous disposons de l'ensemble des fragments posthumes sous leur forme authentique et ordonnés chronologiquement dans l'édition Colli-Montinari.

#### 4. La victoire d'Elisabeth Förster-Nietzsche?

Dès lors que commença de paraître l'édition critique Colli-Montinari, on aurait pu penser que le débat sur *La Volonté de puissance* serait définitivement clos.

Toutefois en 1991, *Le Livre de Poche* exhuma l'ancienne traduction d'Henri Albert faite à partir de la *première* version de la compilation (VP1) et parue jadis au Mercure de France, éditée par Marc Sautet<sup>102</sup>. En 1992, on vit reparaître en Italie *La Volontà di potenza*, dans l'ancienne traduction

---

edizione della *Volontà di potenza* di Nietzsche», *Belfagor*, mars 1993, pp. 205-226, en particulier p. 216 sq.

<sup>101</sup> Richard Roos, «Les derniers écrits de Nietzsche et leur publication», in *Revue Philosophique*, 146 (1956), p. 281.

de la version canonique (VP2) par Angelo Treves, revue par Maurizio Ferraris et Pietro Kobau<sup>103</sup>. En Allemagne, Kröner n'a jamais cessé de réimprimer *Der Wille zur Macht*, dans l'édition préparée par Alfred Bäumler (VP2), mais en 1992, *Insel Verlag* n'a pas voulu être en reste et a mis en circulation sa propre édition du chef-d'œuvre<sup>104</sup>. Et plus récemment en 1995, les éditions Gallimard n'ont pas su résister à la tentation de republier la compilation de Friedrich Würzbach (VP5)<sup>105</sup>. En attendant impatiemment la republication des éditions de Messer (VP3) et de Brahn (VP4) – ou, pourquoi pas, une nouvelle compilation – demandons-nous: mais qui donc a besoin de relire *Les Volontés de puissance*?

Examinons donc les raisons de quelques-uns des protagonistes de la dernière vague de rééditions, en commençant par la préface de Marc Sautet et de l'éditeur à *La Volonté de puissance* dans *Le Livre de poche*. Celui-ci écrit:

Nul n'ignore désormais que *La Volonté de puissance* est un écrit posthume de Nietzsche dont l'établissement, l'organisation et la mise au point ont été effectués sous la responsabilité directe et avec la participation

---

<sup>102</sup> Si ce n'est que sur la page de titre de cette édition, cette compilation est attribuée par erreur à Elisabeth Förster-Nietzsche au lieu de Peter Gast et des frères Horneffer.

<sup>103</sup> Friedrich Nietzsche, *La Volonté di potenza. Saggio di una trasvalutazione di tutti i valori*, édité par Maurizio Ferraris et Pietro Kobau, Milano, Bompiani, 1992.

<sup>104</sup> Friedrich Nietzsche, *Der Wille zur Macht. Versuch einer Umwertung aller Werte*, avec une postface de Ralph-Rainer Wuthenow, Frankfurt a. M., Insel Verlag, 1992. Tant les éditions Kröner qu'Insel Verlag, toutefois, ont voulu effacer l'ombre gênante d'Elisabeth en attribuant au seul Peter Gast l'honneur du choix et de l'ordre des fragments, qu'il aurait accompli «avec la collaboration d'Elisabeth Förster-Nietzsche». L'édition Insel Verlag soutient même que cette indication figurait sur l'édition originale de 1906.

<sup>105</sup> En 1992, VP5 fut aussi traduit en hollandais sous le titre: *Herzaardering voa alle waarden (De wil tot macht)*, édité par Thomas Graftdijk, Amsterdam, Doom Meppel; cf. les critiques de J. Doemen, «Een Boom te ver», *Filosofie Magazine*, 1 (1992), pp. 41 sq. et P. J. M. van Tongeren, «Kroniek van recente Nietzsche-Literatuur (II)», *Tijdschrift voor Filosofie*, 55 (1993), p. 696 (cit. in W. Müller-Lauter, art. cit., p. 259).

active de la sœur du philosophe.

On pourrait croire, à la lecture de ce texte, que Friedrich et Elisabeth ont travaillé en bons frère et sœur à la rédaction de cet ouvrage et qu'Elisabeth l'a publié après la mort de son frère bien-aimé. Ce qui n'est bien évidemment pas le cas. Mais continuons à lire cette préface:

Certes, le plan de l'ouvrage, tel qu'il est proposé dans ces pages, pourrait être contesté – et il n'a pas manqué de l'être – dans la mesure où Nietzsche y avait renoncé en 1888, alors qu'il avait longuement travaillé à son élaboration et avait même entrepris de numéroter et de classer 370 des fragments qui sont ici rassemblés.

Mais les hésitations, les tergiversations de Nietzsche étaient coutumières en la matière et il n'est pas ridicule d'imaginer que, s'il avait échappé au mal qui le frappait, il serait peut-être revenu sur ce projet pour le mener à terme.

Partant du principe que le véritable enjeu, aujourd'hui, n'est plus de débattre interminablement sur le bien-fondé de tel ou tel plan, de tel ou tel ordre, ou de telle ou telle progressivité à introduire entre les divers fragments posthumes, mais de permettre à chacun de les lire dans des conditions acceptables – qui ne sont pas, en l'occurrence, celles que proposent désormais les options de la philologie.

Ce qui revient à dire, en d'autres termes: dans la mesure où nous ne pouvons pas exclure la lointaine possibilité que Nietzsche, s'il n'était pas tombé malade, aurait écrit *La Volonté de puissance* (c'est le propre des conditionnels contrefactuels que d'être toujours vrais), nous devons accepter, les yeux fermés, tous les pots-pourris de fragments posthumes qui nous sont proposés.

N'est-ce pas mépriser le lecteur que de le juger incapable de comprendre les raisons de la philologie et d'apprécier une succession chronologique des fragments, ce que Montinari appelait «la pensée *en*



devenir de Nietzsche»<sup>106</sup>?

Nous ne pouvons ici nous étendre sur les présupposés de la réédition italienne de *La Volonté de puissance*, accompagnée d'une abondante postface de Maurizio Ferraris. Giuliano Campioni, Federico Gerratana et Marco Brusotti, ont montré de manière définitive à quel point cette postface peut être considérée comme «un chef-d'œuvre d'humour involontaire»<sup>107</sup>, criblé d'erreurs grossières et parsemé d'emprunts non signalés aux travaux précédents de chercheurs, que Ferraris interprète le plus souvent de manière erronée.

Comme l'a justement noté Giuliano Campioni, les pages de Ferraris témoignent d'une autocritique publique. C'est précisément Gianni Vattimo et son "école", dont Maurizio Ferraris est un élève appliqué, qui furent les acteurs italiens de cette tentative de récupération de Nietzsche dans le débat de gauche qui avait amplifié et banalisé les résultats philologiques de l'édition Colli-Montinari, faisant endosser à Elisabeth Förster-Nietzsche toute la responsabilité des interprétations nazies de Nietzsche. Tandis que Montinari, au contraire, comme en témoignent les essais contenus dans ce volume (cf. pp. 102-103), avait toujours essayé de bien distinguer le processus de réception de Nietzsche de la part du Troisième Reich des falsifications de la sœur.

---

<sup>106</sup> Concernant les index ajoutés par l'éditeur, leur utilité nous semble relativement réduite. Pour Goethe, l'index nous renvoie à l'aphorisme 234 où l'on peut lire: «La tactique de Goethe pour défendre les sophistes est fausse». Mais l'édition critique nous a appris depuis que dans le manuscrit Nietzsche avait écrit non pas «Goethe», mais «Grote», le célèbre historien de l'Antiquité grecque (11 [147] 1888).

<sup>107</sup> Marco Brusotti et Federico Gerratana, «NDappertutto e in nessun luogo». Volontà e potenza di un'edizione nietzscheana», *Giornale critico della filosofia italiana*, sept.-déc. 1993, pp. 519; cf. aussi Giuliano Campioni, *art. cit.*, p. 216 sq. La polémique autour de l'édition italienne a trouvé un écho en Espagne, où a été traduit l'article de G. Campioni («En el desierto de la ciencia». Una nueva edición italiana de la *Voluntad de poder* de Nietzsche», *Er, Revista de Filosofía*, 15 (1993), pp. 215-239). Ce qui a eu un effet préventif puisque jusqu'à présent la péninsule ibérique a été épargnée par cette récente vague de faux.

Tout à coup, Ferraris a découvert que la vulgate dont il s'était nourri était une simplification inacceptable. Et au lieu de reconnaître cette erreur, et de considérer avec une plus grande attention les textes du philosophe, il a préféré accuser l'édition Colli-Montinari de constituer le versant philologique de la dénazification de Nietzsche. De cette manière une nouvelle falsification est née, à laquelle a aussitôt adhéré Gianni Vattimo, en soutenant son élève dans la polémique qui a suivi la réédition italienne de *La Volonté de puissance*.

Mais venons-en à la récente réédition de l'édition Würzbach, chez Gallimard.

À l'époque où les éditions Gallimard s'étaient engagées dans l'édition critique Colli-Montinari, elles avaient immédiatement répudié, avec des mots très durs, les deux compilations de 1901 et de 1906 («Des fragments rédigés entre 1883 et 1888 s'y trouvaient ordonnés, au mépris de toute chronologie, selon un parti pris de systématisation arbitraire. [...] Ces "montages" prétendaient restituer une œuvre à laquelle Nietzsche avait en réalité renoncé, comme l'établissent ses manuscrits»). Mais surtout, Gilles Deleuze et Michel Foucault puis Maurice de Gandillac, responsables de la traduction française de l'édition Colli-Montinari, étaient très critiques à l'égard de *La Volonté de puissance* "selon Würzbach", que Gallimard avait publiée à partir de 1935:

Seule est familière au public français, depuis des décennies, sous le même titre tout à fait abusif de *Volonté de puissance*, une troisième compilation, beaucoup plus arbitraire encore que les deux premières, celle de Friedrich Würzbach, publiée d'abord en France en 1935, et seulement en 1940 en Allemagne, sous le titre d'ailleurs différent de *Das Vermächtnis Friedrich Nietzsches (Le legs de F. N.)*. Vaste anthologie de textes posthumes de toutes dates (de 1870 à 1888) ordonnés selon un système de

regroupement thématique, elle ne contenait pas moins de 2.393 aphorismes, extraits des volumes IX à XVI de la grande édition *in octavo*, elle-même incomplète et fautive, et non pas établis d'après les manuscrits, auxquels Würzbach n'eut jamais accès<sup>108</sup>.

Et voici qu'aujourd'hui, comme si de rien n'était, nous trouvons dans la note anonyme de l'éditeur, présentant la récente republication de cette même version, les mots suivants:

*La Volonté de puissance*, sous sa forme présente de livre reconstitué, a représenté une étape effective dans la réception, la lecture et l'interprétation de Nietzsche. C'est elle qui fut longtemps citée dans nombre de travaux en France (comme dans le monde anglo-saxon où fut traduite cette version de Würzbach), et il n'était pas normal que le public ne pût ni y avoir facilement accès, ni se faire lui-même une idée de la manière dont furent réorganisés les textes posthumes de cette période décisive dans l'évolution de l'œuvre nietzschéenne.

Il semble donc que par cette édition, Gallimard ait eu l'intention de mettre à la disposition des lecteurs un «document historique».

Mais d'habitude l'édition d'un «document historique» se présente tout à fait différemment: on s'attend à y trouver une introduction, des index, une table de concordance et surtout, dans le cas d'un faux de ce genre, un appareil critique détaillé qui permette de voir précisément le type d'abus et d'erreurs commis par les compilateurs par rapport aux manuscrits originaux de Nietzsche. En somme, pour publier un faux en tant que document historique, la moindre des choses est d'en proposer une édition critique.

Gallimard, par contre, a choisi de publier cet ancien faux en édition grand public, sans prévenir le lecteur à quel point il est faux et à quel point

---

<sup>108</sup> Voir la note des éditeurs aux fragments posthumes 1888-1889, dans *Œuvres*

il est ancien<sup>109</sup>.

Il ne fait pas de doute que telles qu'elles ont été republiées par Kröner, Le Livre de poche, Bompiani, Insel Verlag et Gallimard les *Volontés de puissance* ne sont pas des documents historiques susceptibles de nous donner le sens de la distance et nous permettant de comprendre le passé<sup>110</sup>. Au contraire, hélas, elles nous permettent de prédire l'avenir, dans la mesure où de nouvelles générations de lecteurs auront encore de grandes difficultés à lire et à interpréter correctement la pensée de Nietzsche dans son ensemble et risqueront toujours de tomber dans les mêmes pièges.

## 5. Les philosophes pris aux pièges

La première contrefaçon du style et de la pensée de Nietzsche à la lecture de *La Volonté de puissance* est la perte de la distinction fondamentale entre “fragment posthume” et “aphorisme”, ce qu'avait déjà signalé Walter Kaufmann:

La publication de *La Volonté de puissance*, comme œuvre finale et systématique de Nietzsche empêche de distinguer entre ses œuvres et les

---

*Philosophiques Complètes*, xii, p. 7, reproduite dans les tomes xiii et xiv, p. 9.

<sup>109</sup> Je ne crois pas que les deux petites pages de préface suffisent à faire comprendre au lecteur la nature de ce livre et l'on a même l'impression que ce qui est donné à lire est la traduction française de l'édition canonique (VP2) de 1906-1911 et non celle d'une compilation tardive (VP5): «Or, le travail philologique de transcription des manuscrits de Nietzsche continuant après la date de parution des premières Œuvres complètes, on exhuma d'autres plans de la «Volonté de puissance» et d'autres fragments, ce qui conduisit à une deuxième version, de plus grande ampleur, celle qu'on lira ici, traduite par G. Bianquis, et réalisée par F. Würzbach».

<sup>110</sup> D'ailleurs, tandis que Gallimard et Le livre de poche reproduisent le texte “original”, Kröner, Bompiani et Insel ont préféré éliminer les erreurs de déchiffrement et les ont corrigées en utilisant l'édition Colli-Montinari (cf. G. Campioni, *art. cit.*, p. 218, M. Brusotti et F. Gerratana, *art. cit.*, p. 514). En outre, on ne comprend pas pourquoi personne ne reproduit l'appareil de Weiss, qui faisait partie de plein droit

notes préparatoires et crée une fausse impression selon laquelle les aphorismes de ses livres sont de la même teneur que ces notes éparses. Depuis lors, c'est *La Volonté de puissance* qui a été considérée comme la position finale de Nietzsche et non plus *Le Crépuscule des idoles* ou *L'Antéchrist*, et ceux qui la considèrent comme étrangement incohérente sont enclins à conclure qu'il doit en être de même pour son œuvre propre<sup>111</sup>.

La deuxième consiste précisément à donner l'impression d'une œuvre incohérente et contradictoire, comme si on y trouvait tout et le contraire de tout. Il ne fait pas de doute qu'en lisant une compilation qui mêle des fragments allant de 1870 à 1888, on puisse avoir cette impression. Il suffit d'imaginer un recueil de Kant qui mélange des fragments du Kant précritique, du Kant de la *Raison pure* et de celui de l'œuvre posthume. Ou encore une compilation qu'on présenterait comme «la plus importante œuvre en prose de Ludwig Wittgenstein», dans laquelle on trouverait des extraits des carnets intimes, quelques propositions du *Tractatus* et quelques paragraphes des *Recherches philosophiques*.

Les philosophes, qui, à la suite de Hegel, sont friands de la force dialectique de la contradiction plus que des évidences arides de la philologie, se sont construits leur Nietzsche nécessairement et intrinsèquement contradictoire, à partir de l'exégèse de *La Volonté de puissance*. Il ne pouvait en être autrement: dès lors que l'on met l'un à la suite de l'autre un fragment posthume de 1872, le premier paragraphe d'une note de 1883 et deux lignes d'une annotation de 1888, on est amené, soit à soutenir que Nietzsche était fou bien avant de le devenir, soit à

---

de la fortune de l'édition canonique. Donc ces prétendus «documents historiques» ne sont même pas des faux authentiques.

<sup>111</sup> W. Kaufmann, *Nietzsche: Philosopher, Psychologist. Antichrist*, Princeton, Princeton U. P., 1950, p. 7. Cf. tout le prologue où il est question de la «légende de Nietzsche».

construire une théorie transcendante de la contradiction... C'est cette dernière solution que choisit Jean Granier, qui définit cette théorie en ces termes:

Cette méthode, nous souhaiterions la nommer une méthode *régressive-structurale*: cette dénomination nous semble, en effet, la plus propre à qualifier une méthode qui s'assigne pour but de *remonter jusqu'à l'origine des actes de transcendance* qui sont l'âme de la méditation nietzschéenne, et ce, en dévoilant la *structure* qui se trouve déployée par la transcendance elle-même et assure à celle-ci à la fois sa *continuité spéculative* et sa *richesse thématique*<sup>112</sup>.

La pensée de Nietzsche, dans son devenir incessant et dans sa radicalité antimétaphysique, était trop simple pour de véritables philosophes spéculatifs. Heureusement pour eux, la compilation de Würzbach a permis d'en tirer un système de la contradiction bien cohérent «qui ne le cède en rien, pour la densité, la cohérence et l'amplitude, aux plus solides constructions de la philosophie classique» (*op. cit.*, p. 29).

Ceux qui, au contraire, comme Charles Andler, germaniste et historien de la philosophie, ont tenté de comprendre l'évolution et les différentes phases de la pensée de Nietzsche et le dialogue qu'il menait avec la culture de son époque, se voient reprocher que «l'interprétation historique finit par étouffer les thèmes philosophiques dans l'amoncellement des documents accessoires» (*op. cit.*, p. 21, note). Au diable donc les documents accessoires! Pour comprendre comment Nietzsche a «Fonstamment approfondi un petit lot d'intuitions ontologiques majeures», *La Volonté de puissance* (peu importe qu'elle soit en 483, 1067, 696, 491 ou 2397 fragments) suffit largement.

Par ailleurs, dans son *Que sais-je?* sur Nietzsche, Jean Granier met

d'emblée les choses au clair dès la page 12:

En ce qui regarde les falsifications opérées sur les textes de Nietzsche, la situation est maintenant bien éclaircie. Le principal point de litige a disparu, depuis que l'on a pu établir que le livre intitulé *La Volonté de puissance* n'est pas une production contrôlée par Nietzsche mais une «invention» de la sœur de Nietzsche (hélas! aidée, malgré ses réticences, par Peter Gast). L'ouvrage a, en effet, été fabriqué – pour des motifs d'ambition et de lucre – sur la base d'un regroupement artificieux de textes posthumes qui figuraient dans les carnets de notes de Nietzsche<sup>113</sup>.

Pourtant, dès la page 22 et jusqu'à la fin de son livre – sans doute en application de sa théorie transcendantale de la contradiction –, Jean Granier cite *La Volonté de puissance*, édition Würzburg, y appuyant toute son interprétation. Il déclare dans sa bibliographie, qu'il a utilisé la vieille édition *in octavo* comme édition de référence, sous prétexte que l'édition Colli-Montinari n'est pas «encore achevée à ce jour» (1982!). Or en 1982, tous les textes et toute la correspondance (hormis le dernier volume) avaient été publiés en allemand, et la plupart avaient déjà été traduits en français. Ainsi les étudiants qui abordent l'un des auteurs les plus présents dans le débat philosophique du xx<sup>e</sup> siècle, par le *Que sais-je?* – collection dont la réputation n'est plus à faire – doivent se contenter d'un ouvrage pour lequel l'édition de référence est encore celle du début du siècle, et qui a fait l'objet des contestations les plus variées. Comme si les polémiques féroces des frères Horneffer, de Karl Schlechta, de Richard Roos, de Colli et Montinari, concernant la publication des carnets posthumes, n'avaient jamais existé.

---

<sup>112</sup> Jean Granier, *Le problème de la Vérité dans la philosophie de Nietzsche*, Paris, Éditions du Seuil, 1969, p. 28.

<sup>113</sup> Jean Granier, *Nietzsche*, Paris, p.u.f., 1982, 1994<sup>5</sup>.

Mais la disposition du matériel n'est pas la seule source d'erreur dans l'interprétation, et les problèmes de déchiffrement ou les bévues des éditeurs peuvent eux aussi jouer de mauvais tours.

On a dit à quel point et en quels termes durs Gilles Deleuze avait réfuté *La Volonté de puissance*: il est probable qu'il ait eu l'impression que son interprétation de Nietzsche, qui se basait en grande partie sur l'édition Würzbach – *faute de mieux* à l'époque – pouvait être remise en cause du fait du manque de fiabilité d'un texte dont il avait dénoncé ensuite le caractère absurde. Et, en effet, une des nombreuses erreurs de déchiffrement contenue dans l'édition allemande (VP2), et reprise sans contrôle dans la traduction française (VP5), rend insoutenable le concept de « vouloir interne » sur lequel Deleuze insiste dans son ouvrage *Nietzsche et la philosophie*. Deleuze écrit:

Un des textes les plus importants que Nietzsche écrit pour expliquer ce qu'il entendait par volonté de puissance est le suivant: «Ce concept *victorieux* de la force, grâce auquel nos physiciens ont créé Dieu et l'univers, a besoin d'un *complément*; il faut lui *attribuer* un vouloir *interne* [souligné par Deleuze] que j'appellerai la volonté de puissance». La volonté de puissance est donc attribuée à la force, mais d'une manière très particulière: elle est à la fois un complément de la force *et* quelque chose d'*interne*<sup>114</sup>.

Dans le manuscrit de Nietzsche, par contre, on ne lit pas *innere Wille* (vouloir interne), mais *innere Welt* (monde interne).<sup>115</sup> On ne peut donc soutenir que la volonté de puissance est «à la fois un complément de

---

<sup>114</sup> Gilles Deleuze, *Nietzsche et la philosophie*, Paris, p.u.f., 1962, p. 56.

<sup>115</sup> Deleuze cite la compilation de Würzbach (VP5), livre II, § 309, ce qui correspond au § 619 de VP2 et qui dans la version correcte a été publié par Colli et Montinari comme fragment posthume 36[31] de juin-juillet 1885. Selon Wolfgang Müller-Lauter ce fragment ne présente aucun problème de déchiffrement et il ne s'agit donc pas d'une erreur de ce type, mais d'une correction consciente de Peter Gast (*art. cit.*, p. 258).



la force *et* quelque chose d'interne», également parce que cela reproduirait un dualisme que la philosophie moniste de Nietzsche s'efforce à tout prix d'éliminer. Et, en effet, d'un point de vue philosophique, Wolfgang Müller-Lauter avait déjà montré que le passage sur lequel Deleuze s'était appuyé semblait suspect dans la mesure où il contredisait bon nombre d'autres fragments<sup>116</sup>. La relecture des manuscrits à l'occasion de l'édition critique Colli-Montinari a confirmé cette analyse du point de vue philologique.

Mais l'interprétation deleuzienne de l'éternel retour apparaît elle aussi très problématique à la lumière de l'édition critique. Pour soutenir que «dans l'expression “éternel retour”, nous faisons un contresens quand nous comprenons: retour du même», Deleuze s'appuie principalement sur le soi-disant aphorisme 334 du second livre de *La Volonté de puissance* (VP5)<sup>117</sup>. Cet “aphorisme” est construit à partir de la réunion de deux fragments posthumes de 1881 (11 [311] et 11 [313]) dans lesquels Nietzsche comparait sa propre conception de l'éternel retour spatial et temporel à celle que l'on peut tirer de la particulière conception mécaniciste de Johannes Gustav Vogt<sup>118</sup>. En effet, Nietzsche cite expressément le livre de Vogt non seulement peu avant (fragment 308) et au milieu (fragment 312) de ces deux fragments posthumes, mais dans le texte même de ces deux fragments il utilise, en les mettant entre guillemets, des termes techniques tirés de l'œuvre de Vogt, comme celui d'«énergie de

---

<sup>116</sup> Cf. Wolfgang Müller-Lauter, «Nietzsches Lehre vom Willen zur Macht», *Nietzsche-Studien*, 3 (1974), pp. 1-60, en particulier p. 35 sq.

<sup>117</sup> Gilles Deleuze, *op. cit.*, p. 55.

<sup>118</sup> Johannes Gustav Vogt, *Die Kraft. Eine real-monistische Weltanschauung. Erstes Buch. Die Contraktionsenergie, die letztursächliche einheitliche mechanische Wirkungsform des Weltsubstrates*, Leipzig, 1878; l'œuvre est conservée dans la bibliothèque personnelle de Nietzsche (aab c 411). Sur cette source de Nietzsche, cf. Martin Bauer, «Zur Genealogie von Nietzsches Kraftbegriff. Nietzsches Auseinandersetzung mit J. G. Vogt», *Nietzsche-Studien* 13 (1984); Paolo D'Orto, «Cosmologie de l'éternel retour», *Nietzsche-Studien* 24 (1995) et *La linea e il circolo. Cosmologia e filosofia dell'eterno ritorno in Nietzsche*, Genova, Pantograf, 1995.

contraction». Nietzsche écrit:

En supposant qu'il y ait une «énergie de contraction» égale dans tous les centres de forces de l'univers [hypothèse que Vogt avait exposée aux pages 21, et 26-27 de son œuvre], il reste à savoir d'où pourrait seulement naître la moindre différence? Il faudrait alors que le tout se dissolût en une infinité d'anneaux et de sphères de l'existence *parfaitement identiques* et ainsi nous verrions d'innombrables *mondes parfaitement identiques* coexister l'un à côté de l'autre. Est-il nécessaire pour moi de supposer cela? D'ajouter à l'éternelle succession de mondes identiques une éternelle coexistence? [voir Vogt, p. 15].

L'ordre arbitraire donné aux fragments par la compilation de Würzbach, ne permet pas à Deleuze de retrouver la source de Nietzsche et de comprendre le sens de cette discussion avec le mécanisme de Johannes Gustav Vogt. En outre, «*Contraktionsenergie*» est traduit par une «énergie de concentration», et au lieu de «Est-il nécessaire *pour moi* de supposer cela?» on lit dans l'édition Würzbach «Est-il nécessaire d'admettre cela?» qui fait perdre tout le sens de la comparaison. Deleuze, trompé par l'édition Würzbach commente: «Ainsi se forme l'hypothèse cyclique tant critiquée par Nietzsche», alors que Nietzsche ne critiquait pas l'hypothèse cyclique, mais la forme particulière que cette hypothèse avait prise dans l'œuvre de Vogt. Il ne reste plus à Gilles Deleuze qu'à expliquer la conception erronée de l'éternel retour à l'aide de la conception erronée de la volonté de puissance: «C'est pourquoi nous ne pouvons comprendre l'éternel retour lui-même que comme l'expression d'un principe qui est la raison du divers et de sa reproduction, de la différence et de sa répétition. Un tel principe, Nietzsche le présente comme une des découvertes les plus importantes de sa philosophie. Il lui donne un nom: *volonté de puissance*».

Loin de nous l'idée de jeter aux orties l'interprétation de Gilles Deleuze, sous le seul prétexte qu'il est tombé dans les pièges tendus pas *La*

*Volonté de puissance*. Mais ces observations devraient mettre en garde tous les philosophes qui ont l'intention de fonder leur propre interprétation de Nietzsche sur *La Volonté de puissance*.

Dans son interprétation de Nietzsche, Heidegger a largement utilisé *La Volonté de puissance*, selon l'édition canonique (VP2), mais presque toujours avec une certaine vigilance. Il était tout à fait conscient des problèmes philologiques que présentait ce texte et des erreurs interprétatives qu'il pouvait susciter. Dans ses cours, il lui est souvent arrivé de critiquer l'ordre artificiel imposé, quasiment comme une camisole de force, aux fragments nietzschéens, par les éditeurs de *La Volonté de puissance*:

Une partie, mais rien qu'une partie de ceux-ci *arbitrairement et fortuitement* glanés au passage, se trouve rassemblée dans le livre, qui au lendemain de la mort de Nietzsche fut composé de morceaux mis bout à bout, tirés de ses inédits posthumes et publié sous le titre connu de *La Volonté de puissance*. Les morceaux empruntés aux inédits diffèrent totalement par leur caractère: réflexions, méditations, déterminations de concepts, directives, exigences, prédictions, esquisses de digressions à développer, et brèves notations. Ces *morceaux choisis* se trouvent répartis sous les titres de quatre «livres». Nonobstant cette répartition, ils n'ont été aucunement classés selon la date de leur première rédaction ou de leur refonte destinée au livre paru depuis 1906, mais ils ont été juxtaposés selon un plan obscur des éditeurs, qui ne résiste pas à l'examen. Dans ce livre ainsi fabriqué, des digressions datant de périodes entièrement différentes et relevant de plans et de perspectives différents de l'interrogation se trouvent rapprochées et encadrées les unes dans les autres de façon arbitraire et irréfléchie. Tout ce qui a été publié dans ce livre est mot à mot de

Nietzsche et cependant n'a jamais été conçu *tel quel*<sup>119</sup>.

Rien de surprenant alors à ce que, faisant partie du comité pour la première édition historico-critique des œuvres de Nietzsche, commencée dans les années trente et interrompue au début de la seconde guerre mondiale, Heidegger se soit donné pour tâche de réordonner les fragments de l'époque de «La Volonté de puissance».

Nous ne savons pas précisément quelles étaient ses intentions, dans la mesure où ses notes à ce propos ont probablement été détruites<sup>120</sup>. Ce que nous pouvons dire, c'est qu'il n'approuvait pas l'ordre donné par Peter Gast et Elisabeth Förster-Nietzsche, et surtout qu'il était profondément irrité par le mélange de fragments d'époques différentes<sup>121</sup>. Toutefois il ne pensait pas que l'on dût renoncer à une compilation des fragments posthumes de Nietzsche, selon un ordre qui devait être à la fois systématique et chronologique. Il considérait même cette tâche comme une mission historique des Allemands «à l'égard de laquelle tous les problèmes

---

<sup>119</sup> M. Heidegger, *Nietzsche, cit.*, II, p. 40. Cf. certains des passages dans lesquels Heidegger parle de manière critique de *La Volonté de puissance* aux pages: I, 183, 320-322, 328-329, 375-380, 396, 488, II, 40-41, 83, 103, 140 (cf. la postface de Franco Volpi à la traduction italienne du *Nietzsche* de Heidegger, Milano, Adelphi, 1995, p. 960). Il faut toutefois rappeler que tout ce qui se trouve dans *La Volonté de puissance* n'est pas «mot à mot de Nietzsche», puisqu'en plus des nombreuses erreurs de déchiffrement, les éditeurs avaient ajouté certains fragments, et notamment les titres de la plus grande partie des chapitres et de certains aphorismes.

<sup>120</sup> Selon le témoignage d'Ernesto Grassi, Heidegger lui aurait déclaré un jour: «J'ai travaillé longuement à une nouvelle compilation des écrits de Nietzsche de *La Volonté de puissance*, en opposition à celle que nous a laissée la sœur de Nietzsche, Elisabeth Förster: et ce matin j'ai détruit toutes mes notes» (Ernesto Grassi, *La filosofia dell'umanesimo: un problema epocale*, édité par Lino Rossi, Napoli, Tempi Moderni, 1988, p. 26, *cit.* in Franco Volpi, *op. cit.*, pp. 959-960).

<sup>121</sup> Par exemple lorsqu'il veut expliquer l'importance de l'éternel retour et le changement qui, à son avis, se vérifie entre 1881 et la seconde moitié des années quatre-vingt, il doit tenter de reconstruire préalablement (en se servant de l'appareil critique de Weiss) l'ordre correct de composition des fragments qui, dans *La Volonté de puissance*, sont «jetés pêle-mêle, comme au gré du hasard» (cf. M. Heidegger, *op. cit.*, II, pp. 328-329). Heidegger rappelle sans cesse: «Nous éviterons de confondre pêle-mêle des morceaux datant de périodes absolument différentes, ce dont l'actuelle édition n'a pas le moindre scrupule» (dans le paragraphe intitulé: «La soi-disant "œuvre capitale" de Nietzsche» I, p. 379).

“techniques” des sciences naturelles doivent être caractérisés comme de simples jeux, une tâche qui à travers tant de livres “sur Nietzsche”, autant qu’on en veut, n’est jamais menée à terme, et au contraire, de manière encore plus définitive, est occultée»<sup>122</sup>.

C’est donc au nom d’une vision philosophique plus fondamentale et profonde que Heidegger critiquait tant la compilation de Peter Gast et Elisabeth Förster-Nietzsche, que le désir de complétude de la première édition historico-critique, considérée comme un résidu du scientisme du dix-neuvième siècle<sup>123</sup>.

Mais ce qui nous échappe c’est sur la base de quel principe, dès sa première leçon sur Nietzsche, Heidegger a attribué une valeur philosophique fondamentale à l’intertitre souligné, «*Récapitulation*», d’un aphorisme, qui clôt le premier livre de la compilation de Gast et Elisabeth Förster-Nietzsche:

Nous l’avons entendu: le caractère fondamental de l’étant est volonté de puissance. Et cependant Nietzsche justement n’en reste pas là, comme on a l’habitude de le prétendre, lorsqu’on le compare à Héraclite. Bien plus, dans un passage qui est expressément donné comme un aperçu embrassant toute sa pensée synthétique, Nietzsche dit (*La Volonté de puissance*, n. 617): «*Récapitulation: donner au devenir l’empreinte du caractère de l’Être – voilà la suprême volonté de puissance.*»<sup>124</sup>

Comme l’a observé Wolfgang Müller-Lauter, quand Heidegger «interprète Héraclite ou Anaximandre, en revenant au début de la métaphysique, c’est toujours la “Récapitulation” de Nietzsche qui constitue

---

<sup>122</sup> Cf. M. Heidegger *Gesamtausgabe*, Frankfurt a. M., 1975 sq., vol. 47, pp. 17-19, cit. in Wolfgang Müller-Lauter, «“Der Wille zur Macht”...», cit., pp. 238-239.

<sup>123</sup> Cf. M. Heidegger, *Nietzsche*, cit., I, p. 18-19.

<sup>124</sup> M. Heidegger, *Nietzsche*, I, p. 25. Le § 617 de VP2, auquel se réfère Heidegger, correspond au numéro 170 du second livre de VP5. Pour l’édition Colli-Montinari il s’agit du fragment 7 [54] de 1886-1887.

la fin de leur histoire. En 1954 encore, Heidegger affirme que Nietzsche recueille, avec une clarté inhabituelle, l'élément principal de sa pensée en quelques phrases»<sup>125</sup>.

Il est regrettable que sur ce point précis Heidegger se soit laissé tromper par la compilation de Gast et d'Elisabeth Förster-Nietzsche, dans la mesure où cette «Récapitulation» à laquelle il accordait une telle importance est tout simplement un ajout de Peter Gast<sup>126</sup>. Il n'est pas non plus question ici de résumer l'interprétation heideggérienne de Nietzsche à ce seul mot. Mais il est étrange que Heidegger dans ce cas précis n'ait pas signalé la falsification de Gast, d'autant qu'il savait pertinemment que les titres et intertitres avaient été souvent ajoutés par les éditeurs et qu'il mettait volontiers en garde ses étudiants et ses lecteurs. Par exemple dans le paragraphe: «L'essence de la vérité (rectitude) en tant que “jugement de valeur”»:

«Le premier sous chapitre “a) Méthode de l'enquête” dont le titre et la disposition sont une invention des éditeurs, contient, certes, aux numéros 466-469, des extraits de la dernière période essentielle de pensée de Nietzsche, (1887-1888), mais de la manière dont ils sont présents, ils sont absolument incompréhensibles tant du point de vue de leur contenu que de leur portée métaphysique»<sup>127</sup>.

Dans ce cas, par ailleurs, l'appareil critique d'Otto Weiss ne signalait pas l'intervention des éditeurs, tandis qu'à propos de l'aphorisme

---

<sup>125</sup> W. Müller-Lauter, *art. cit.*, pp. 242-343 qui fait l'inventaire des différents endroits de l'œuvre de Heidegger où celui-ci commente ce fragment de Nietzsche et souligne l'importance du titre. Voir aussi Heidegger, *Nietzsche, cit.*, I, pp. 361-362: «Cette postulation métaphysique, c'est-à-dire cette exigence fondamentale, qui maîtrise la question conductrice, se déclare quelques années plus tard dans une plus longue digression, intitulée «Récapitulation », soit un condensé des thèmes principaux de sa propre philosophie en quelques propositions».

<sup>126</sup> Nous suivons W. Müller-Lauter, *art. cit.*, pp. 242-243.

<sup>127</sup> M. Heidegger, *Nietzsche, cit.*, I, p. 396, traduction modifiée d'après le texte allemand, je souligne. Cf. aussi I, p. 486.

617, il précisait «*Die Überschrift "Recapitulation" von Peter Gast hinzugefügt*»<sup>128</sup>. Devons-nous en conclure que pour Heidegger, c'est la main de Peter Gast qui indique la fin de l'histoire de la métaphysique occidentale?

Les récentes rééditions des *Volontés de puissance*, qui n'ont pas été utilisées pour reconstruire l'histoire de la fortune de ces livres problématiques, mais comme de véritables textes de Nietzsche, n'ont pu que tendre de nouveaux pièges.

Selon Alexis Philonenko<sup>129</sup>, l'édition Colli-Montinari a «tenté» de rétablir un ordre chronologique dans les fragments posthumes de Nietzsche, «le résultat étant une masse insurmontable d'aphorismes, de plans, de réflexions» qui décourage le valeureux interprète et que «Nietzsche lui-même ne dominait plus», tandis que *La Volonté de puissance* avait «l'immense avantage de pouvoir s'appuyer sur une ébauche de classement des aphorismes»<sup>130</sup>. Mais, se demande Philonenko, est-il légitime d'utiliser cette œuvre problématique?

En histoire de la philosophie il y a deux règles à respecter. Premièrement: il faut toujours considérer une œuvre sous la forme où elle a vu le jour et a exercé une influence sur les contemporains. Deuxièmement: il faut chercher la véritable œuvre, l'œuvre en soi pourrait-on dire. [...] Il convient d'étudier la réalité historique de *Der Wille zur Macht*, puis d'analyser les manuscrits. Or, dans le cadre de cette brève étude il nous sera impossible de produire le moindre résultat sur nos analyses concernant

---

<sup>128</sup> «Le titre "Récapitulation" a été ajouté par Peter Gast», *Großokavausgabe*, vol. XVI, p. 508. Heidegger connaissait parfaitement l'appareil critique de Weiss qui était contenu dans l'édition de *La Volonté de puissance* qui se trouve dans sa bibliothèque personnelle. Würzbach maintient le titre ajouté par Gast, même si dans sa compilation cet "aphorisme" perd sa position stratégique à la fin du troisième livre (VP5, II, § 170).

<sup>129</sup> Alexis Philonenko, *Nietzsche. Le rire et le tragique*, Paris, Le Livre de poche, 1995, p. 349.

<sup>130</sup> Alexis Philonenko, *op. cit.*, pp. 3 et 315.



«l'œuvre en soi»: c'est pourquoi nous nous limiterons à l'édition de 1901. Certes, cette position *n'est guère confortable* mais c'est la seule raisonnable<sup>131</sup>.

Il faut convenir en effet que le voyage à Weimar pour lire les manuscrits aurait été certainement plus confortable que de rester chez soi, à lire la récente réédition en poche de *La Volonté de puissance*, sur laquelle se fonde Philonenko. Mais en histoire de la philosophie la seule règle n'est-elle pas de lire les textes authentiques avant tout?

Trêve de «rire». Venons-en maintenant au «tragique» justement. «L'un de nos grands historiens de la philosophie» (quatrième de couverture) se lance dans un commentaire détaillé d'un aphorisme de *La Volonté de puissance* (édition Sautet n° 26) dans lequel Nietzsche – «magistralement» disait jadis Bäumler dans sa postface<sup>132</sup> – décrit les xvii<sup>e</sup>, xviii<sup>e</sup> et xix<sup>e</sup> siècles. Le commentaire s'achève sur l'affirmation selon laquelle «si Rousseau pleure, Nietzsche rit» et: «Lire Rousseau à l'envers, c'est lire Nietzsche, et *vice et versa*». Sans entrer dans les détails, nous nous contenterons de signaler que l'aphorisme qui sous-tend son interprétation *n'est pas* un texte de Nietzsche: il s'agit de simples notes de lecture, d'extraits de paraphrases, de commentaires copiés du livre de Ferdinand Brunetière: *Études critiques sur l'histoire de la littérature française*, que Nietzsche a traduit en allemand, et que les différents éditeurs des Archives Nietzsche ont publiés tels quels<sup>133</sup>. Ces notes ont été ensuite retraduites en français, toujours sans crier garde, par Henri Albert, et republiées sans commentaire par Marc Sautet. Bien évidemment Montinari tout d'abord, puis Elisabeth Kuhn, avaient abondamment signalé cette source de Nietzsche, et le livre de Brunetière se trouve encore aujourd'hui,

---

<sup>131</sup> Alexis Philonenko, *op. cit.*, p. 315, je souligne.

<sup>132</sup> Cf. Müller-Lauter, p. 257.

<sup>133</sup> VP1, § 26, VP2, § 95, voir aussi l'édition Würzbach, VP5, III, § 40.



avec de nombreuses traces de lecture, à Weimar<sup>134</sup>. Mais pour quelle raison, un «grand historien de la philosophie» qui écrit un livre sur Nietzsche devrait-il lire l'édition critique et les *Nietzsche-Studien* – sans parler de la bibliothèque personnelle de Nietzsche?

## 6. Des manuscrits des philosophes

Un des préjugés qui ont accompagné et “légitimé” dès le début *La Volonté de puissance*, est l'exigence de lisibilité: on ne pouvait laisser le lecteur tout seul devant le chaos des manuscrits, disait-on. Et aujourd'hui encore, comme nous l'avons vu, il arrive que des chercheurs dont la réputation de sérieux n'est plus à faire dans certains domaines soient épouvantés, non pas tant devant les manuscrits de Nietzsche mais devant la « montagne » des fragments posthumes de l'édition critique.

Hubert Cancik et Hildegard Cancik-Lindemaier soutiennent, au contraire, que l'édition Colli-Montinari pêche par défaut, dans la mesure où elle n'a pas publié toutes les variantes et les textes intermédiaires qui se trouvent dans les carnets du philosophe.

Par exemple dans le cas de *L'Antéchrist*, «il est impossible d'étudier la genèse du texte à l'aide de ksa», «Dans les comptes rendus additifs (*Nachberichte*), il [Montinari] n'a publié et “utilisé” que quelques-uns des “textes intermédiaires” (“*Vorstufen*”) ou “variantes”; il n'est pas

---

<sup>134</sup> Ferdinand Brunetière, *Études critiques sur l'histoire de la littérature française. Troisième série. Descartes – Pascal – Le Sage – Marivaux – Prévost – Voltaire et Rousseau – Classiques et Romantiques*, Paris: Hachette et Cie 1887, aab c 544. Dans l'exemplaire de Nietzsche, se trouvent de nombreuses traces de lecture dans 126 des 326 pages dont se compose le volume. Cf. Massimo Montinari, préface au volume VII 4/2 de l'édition critique allemande et Elisabeth Kuhn, «Cultur, Civilisation, die Zweideutigkeit des “Modernen”», *Nietzsche-Studien* 18 (1989), pp. 600-626, avec une table de concordance entre les textes de Brunetière et les extraits de Nietzsche.

toujours facile de vérifier leur place dans le manuscrit<sup>135</sup>.»

Hubert Cancik et Hildegard Cancik-Lindemaier n'ont pas tort, étant donné que la *Kritischen Studienausgabe* (ksa) à laquelle ils font allusion n'est que la version réduite de l'édition Colli-Montinari, qui ne publie que les textes philosophiques et les fragments posthumes de Nietzsche à partir de 1869. Elle ne comprend donc pas les écrits de jeunesse, les écrits philologiques et les leçons tenues à Bâle. Mais surtout, elle ne reproduit pas l'appareil critique dans son intégralité, mais uniquement «un choix des variantes de l'appareil critique de la *Kritische Gesamtausgabe*»<sup>136</sup>. Il est vrai, en outre, que pour étudier la genèse de *L'Antéchrist*, la *Kritische Gesamtausgabe* elle-même est insuffisante, dans la mesure où l'appareil critique est encore indisponible. Mais ce n'est qu'une question de temps, et non un problème de méthode. Nos deux philologues croient-ils que les éditions critiques sortent tout d'un coup de la tête des éditeurs, déjà bardées de leur appareil critique comme Athéna du crâne de Zeus?

Outre les critiques de l'édition Colli-Montinari, l'article de Hubert Cancik et Hildegard Cancik-Lindemaier contient une tentative pathétique autant que simpliste, de démonstration que le Nietzsche de *L'Antéchrist* est antisémite<sup>137</sup>. Leur thèse se résume à la formule suivante:

---

<sup>135</sup> Hubert Cancik et Hildegard Cancik-Lindemaier, «Philhellénisme et antisémitisme en Allemagne. Le cas Nietzsche», in Dominique Bourel et Jacques Le Rider (éds.), *De Sils-Maria à Jérusalem. Nietzsche et le judaïsme. Les intellectuels juifs et Nietzsche*, Paris, Les éditions du Cerf, 1991, pp. 36 et 33.

<sup>136</sup> «Editorische Grundsätze der Kritischen Studienausgabe», in Friedrich Nietzsche, *Sämtliche Werke. Kritische Studienausgabe*, Berlin, dtv - de Gruyter, 1980, vol. 14, pp. 19-20. La *Kritische Gesamtausgabe* prévoit au moins dix volumes d'appareil critique. Pour le moment, nous ne disposons que de quatre volumes de 2.695 pages. La *Studienausgabe*, par contre, condense l'appareil critique en un seul volume de 777 pages dans lesquelles on trouve un choix des variantes des volumes déjà parus et une anticipation de ceux à paraître. Cet appareil correspond à peu près à ce qui est disponible dans l'édition italienne et française.

<sup>137</sup> Il ne fait pas de doute que l'on trouve des traces d'antisémitisme dans la philosophie du jeune Nietzsche, dues au milieu dans lequel il fut formé et surtout à la lutte culturelle aux côtés de Wagner. Mais une des conquêtes de sa philosophie, à partir de *Humain, trop humain*, est précisément le fait de s'être débarrassé de cette absurdité.

Dans *L'Antéchrist*, Nietzsche définit le christianisme comme un judaïsme «à la deuxième puissance»; par conséquent Nietzsche, en tant qu'«Antéchrist» serait l'antisémite «à la deuxième puissance»<sup>138</sup>.

Hubert Cancik et Hildegard Cancik-Lindemaier n'affirment pas que l'édition Colli-Montinari a essayé de masquer l'antisémitisme de Nietzsche, parce qu'ils savent pertinemment que ce n'est pas vrai. Mais la réunion, dans un même article, de la critique du prétendu antisémitisme de Nietzsche et des prétendues omissions de l'édition Colli-Montinari, incite à rapprocher les deux choses, et l'idée est évoquée par Dominique Bourel et Jacques Le Rider dans leur présentation:

Le tri des *Vorstufen*, des stades intermédiaires particulièrement nombreux pour ce texte décisif, a conduit les éditeurs à gommer certains aspects peu flatteurs de cette œuvre de Nietzsche. La présentation des *Fragments posthumes*, par Colli et Montinari, dont il n'est plus nécessaire de souligner les immenses mérites, a cependant par endroits le caractère d'un *montage orienté*<sup>139</sup>.

Répetons-le: la seule réponse à apporter à cette nouvelle mise en cause de l'édition Colli-Montinari, est que l'appareil critique n'est pas encore disponible, et que pour l'instant nous ne pouvons pas prendre connaissance de toutes les variantes. Mais il s'agit d'un problème éditorial et non pas d'un montage orienté idéologiquement.

Pour la question de l'antisémitisme nous renvoyons aux pages définitives de Montinari dans ce volume (*supra*, p. 73). Andrea Orsucci, en lisant *L'Antéchrist* à la lumière de la propagande antisémite de l'époque et de cet ensemble de textes sur lesquels Nietzsche a construit son interprétation du christianisme (William E. H. Lecky, Julius Baumann,

---

<sup>138</sup> Cf. Hubert Cancik et Hildegard Cancik-Lindemaier, *art. cit.*, p. 45.

<sup>139</sup> Dominique Bourel et Jacques Le Rider (éds.), «Présentation» à *De Sils-Maria...*, *cit.*, p. 9 (je souligne).

Ernest Renan, Lev Tolstoï, Julius Wellhausen, pour ne citer que les principaux, lesquels sont déjà signalés pour la plupart dans l'appareil critique de la *Studienausgabe*), montre que l'antichristianisme de Nietzsche vaut également comme opposition consciente aux antisémites qui parlaient par exemple, d'un "idéalisme du christianisme aryen" qui se serait opposé au rationalisme et au matérialisme du «sémitisme sénile» (A. Wärmund), ou d'un « monde culturel christiano-germanico-romain» qui n'aurait pu se réaliser (Paul de Lagarde)<sup>140</sup>. L'analyse d'Orsucci démontre que l'édition Colli-Montinari même dans sa forme actuelle est un excellent outil de travail.

Mais pour ce qui concerne la publication des fragments posthumes, il est vrai que le problème éditorial demeure, même s'il ne correspond pas aux termes grossiers dans lesquels il est présenté tant par Hubert Cancik et Hildegard Cancik-Lindemaier que par Dominique Bourel et Jacques Le Rider. L'édition Colli-Montinari s'est trouvée confrontée aux problèmes que rencontrent toutes les éditions savantes.

Le plus grand degré "d'objectivité" dans la publication des textes d'un auteur est donné par la reproduction en fac-similé et par la transcription diplomatique de chaque page du manuscrit. Mais l'inconvénient de cette méthode de publication est que le lecteur ne parvient pas immédiatement à percevoir la succession chronologique des annotations, parce que souvent l'auteur a utilisé un même cahier à des époques différentes et des cahiers différents pour une même époque. De même qu'on ne peut rendre visible de cette manière le parcours génétique qui a conduit l'auteur à la réalisation ou à l'abandon de chaque projet littéraire particulier. L'éditeur peut certes indiquer dans un appareil critique la succession chronologique des manuscrits et les parcours génétiques de

---

<sup>140</sup> Cf. Andrea Orsucci, *Orient-Okzident. Nietzsches Versuch einer Loslösung vom*

l'écriture, de manière à ce que le lecteur puisse les reconstruire. Mais permettre de reconstruire est autre chose que représenter.

Sans quoi, l'éditeur peut également choisir de représenter la succession rigoureusement chronologique des textes écrits par l'auteur. Mais dans ce cas il ne peut plus montrer l'unité des différents cahiers et des différentes pages du manuscrit, ni les parcours génétiques, pour les raisons évoquées précédemment. Dans ce cas également, les descriptions et les indications de l'appareil critique pourront permettre de suppléer à la représentation directe.

Ou enfin, l'éditeur peut organiser le matériau selon les campagnes d'écriture successives et selon le parcours de la genèse textuelle. Mais dans la mesure où souvent la chronologie de la genèse ne correspond pas à la chronologie tout court, ni même à l'ordre des pages du manuscrit, même dans ce cas, le lecteur intéressé par une différente manière de représenter des matériaux devra la reconstituer à l'aide de l'appareil critique<sup>141</sup>.

Colli et Montinari ont choisi plus ou moins la deuxième solution. Ils ont mis à disposition des chercheurs un instrument qui organise la masse de matériau posthume avant tout dans un ordre chronologique. L'appareil critique, à travers la description page après page du manuscrit, permet ensuite de retrouver l'unité de chaque carnet, chose qui, avec l'indication des variantes, permet au lecteur, sinon d'avoir une transcription diplomatique des manuscrits, du moins de pouvoir reconstruire avec un certain degré d'exactitude le contenu de chaque page écrite par Nietzsche.

Les exigences d'une reconstruction génétique de la naissance des œuvres ou en général du suivi des différentes campagnes d'écriture trouvent dans les notes sur la composition des écrits et dans le système des

---

*europäischen Weltbild*, Berlin-New York, de Gruyter, 1996, p. 312 et note 80.

<sup>141</sup> Cf. Almuth Grésillon, *Éléments de critique génétique. Lire les manuscrits modernes*, Paris, p.u.f., 1994.

références croisées contenus dans l'appareil critique, un instrument utile, même s'il n'est pas exhaustif.

Mais dans l'édition Colli-Montinari l'appareil critique a une autre fonction (philologiquement plus discutable) celle d'éviter d'imprimer deux fois des textes qui ne diffèrent que sur des points de détail. En utilisant la technique de la variante, Colli et Montinari ont choisi d'éliminer la plus grande partie des répétitions en publiant le texte une seule fois et en indiquant dans l'appareil les variantes par rapport aux autres rédactions. Cette technique, nécessitée par l'exigence de réduire le nombre des volumes, risque parfois de compromettre le critère de la complétude et de la succession chronologique du matériel ou de rendre excessivement laborieuse leur reconstruction.

Il me semble que la réflexion la plus précise sur les techniques des éditions savantes conduira à une représentation toujours plus complète des manuscrits, permettant une véritable étude génétique, même si actuellement la technique utilisée par Colli et Montinari est encore la plus répandue, et souvent les éditeurs ont plutôt tendance à réduire considérablement l'appareil critique et les variantes. Mais les éditions savantes de l'avenir devront probablement abandonner le support papier et ses limites pour exploiter pleinement les nouvelles formes de représentation, de classement, et d'étude des manuscrits offerts par le support électronique. Si entre-temps, Hubert Cancik et Hildegard Cancik-Lindemaier veulent offrir aux chercheurs une édition fac-similé des manuscrits de Nietzsche, qui soit exempte de tout montage idéologique, nous l'attendons à bras ouverts. Mais je crois que les derniers volumes de l'édition Colli-Montinari se placeront déjà à un niveau de reproduction du texte et de ses différentes

rédictions bien plus riche et sophistiqué<sup>142</sup>.

\*

*La Volonté de puissance* de Nietzsche est un cas exemplaire des distorsions que l'analyse et l'interprétation philosophique peuvent subir à cause du manque d'attention philologique dans l'établissement du texte et de critique génétique des manuscrits et brouillons.

La philosophie de Nietzsche est véritablement une philosophie du devenir et une philosophie en devenir. Nietzsche n'a jamais arrêté le cours de ses pensées. Ce qui ne veut pas dire qu'il se contredise. Se contredire signifie avancer puis reculer, tandis que Nietzsche, avance, mais sans direction préétablie («Où allait-il? Sait-on jamais où l'on va» dirait l'auteur de *Jacques le fataliste* si cher à notre philosophe). Sans direction préétablie, mais avec méthode, la pensée de Nietzsche se meut, scrute, expérimente. Et nous devons le suivre si nous voulons le comprendre: retrouver la trace de ses pas, reconstruire les tournants de sa pensée, ses raccourcis, ses impasses, les sentiers par lesquels elle est passée. Pour faire cela, les seules traces dont nous disposons sont ses écrits. S'ils sont mêlés, confondus, éparpillés, inévitablement nous perdrons le chemin.

Au contraire, devant la richesse de pensée jaillissante des manuscrits, qui ont une histoire entière à raconter, avec leurs plans, leurs ordonnancements, leurs fractures, leurs fausses pistes, la confrontation avec les autres penseurs, dont témoignent les paraphrases ou les extraits de lectures, le philosophe et l'éditeur "systématiques" veulent à tout prix donner aux annotations de Nietzsche un caractère téléologique et les

---

<sup>142</sup> Pour une intéressante discussion sur les problèmes éditoriaux posés par l'édition Colli-Montinari, nous renvoyons à Wolfram Groddeck, « 'Vorstufe' und 'Fragment'. Zur Problematik einer traditionellen textkritischen Unterscheidung in der Nietzsche-Philologie», in Martin Stern (éd.), *Textkonstitution bei mündlicher und bei schriftlicher Überlieferung*, Tübingen, Niemeyer, 1991.

orienter vers une œuvre que le philosophe, hélas, «n'est pas parvenu» à écrire. Maurizio Ferraris, nous offre un exemple paradigmatique de téléologie littéraire quand il écrit que sans *La Volonté de puissance* «on ne parvient pas à donner un but quel qu'il soit à l'errance aventureuse après le *Zarathoustra*; il vaudrait mieux alors laisser tomber tout Nietzsche [!]. Dire que l'ordonnance systématique ne rend pas compte du laboratoire nietzschéen est juste, mais nier qu'il y a la promesse d'un livre ne revient-il pas à invalider le sens même du laboratoire, consacré à l'absence d'œuvre?<sup>143</sup>».

Mais le laboratoire n'est pas une chaîne de montage: c'est le lieu de l'expérimentation, de la tentative. Les manuscrits de Nietzsche, dans leur ensemble transmettent la tension des différentes expériences philosophiques et nous informent sur le travail des nombreux chantiers littéraires ouverts au même moment.

A travers une analyse génétique minutieuse et fascinante, Montinari nous offre une lecture exemplaire des manuscrits de Nietzsche qui nous permet de suivre la gestation du projet (ou pour être plus précis des différents projets) de «*La Volonté de puissance*». Il nous introduit dans le chantier de cette œuvre pour laquelle Nietzsche s'était livré à un travail scrupuleux et enfin nous montre la dissolution de ce chantier, et le renoncement du philosophe à écrire une œuvre systématique et la réutilisation de tout ce matériau dans différents autres projets littéraires<sup>144</sup>.

Le présupposé d'une telle analyse est l'édition critique des manuscrits. Tel a été le but de Giorgio Colli etazzino Montinari: mettre à

---

<sup>143</sup> Maurizio Ferraris, postface à la nouvelle édition italienne de *La Volontà di potenza*, *cit.*, p. 577.

<sup>144</sup> Un autre exemple de projet littéraire abandonné est l'ébauche d'une œuvre sur les philosophes antiques, que Nietzsche avait projetée et à laquelle il avait définitivement renoncé après de longues années de travail. Les "aventures" de ce projet sont racontées dans l'introduction à Friedrich Nietzsche, *Les philosophes*



la disposition des chercheurs un texte fiable qui permette à la force de l'analyse philologique, génétique et philosophique de dissiper tous les mythes qui se sont accumulés comme des nuages sur l'œuvre de ce philosophe, amant de la pureté et de la limpidité de la pensée, de l'écriture et du ciel au dessus de lui, cette «cloche d'azur» où il n'y a place ni pour la théologie ni pour la téléologie:

Ô ciel au-dessus de moi, ciel pur et haut! Ceci est maintenant pour moi ta pureté, qu'il n'existe pas d'éternelle araignée et de toile d'araignée de la raison: –

– que tu sois un lieu de danse pour les hasards divins, que tu sois une table divine pour le jeu de dés et les joueurs divins! –<sup>145</sup>

## 7. Épilogue

Je regrette d'avoir dû répéter ce que tous les connaisseurs de Nietzsche savent depuis des années et d'avoir dû revenir sur des questions depuis longtemps et à maintes reprises réglées dans le cours des polémiques qui ont accompagné *La Volonté de puissance* au cours de ce siècle. Mais tant que des éditeurs continueront de reposer ce vieux faux au si beau titre, il nous faudra répéter – avec les mêmes vieux arguments (qui toutefois seront toujours *wahrhaft* et *nahrhaft*) – qu'il s'agit d'un faux. Non par pédanterie, ni pour empêcher une lecture rhapsodique et non scientifique de Nietzsche qui est tout aussi légitime qu'une lecture académique et quelquefois même aussi plus vivante. Mais les passionnés de philosophie, les étudiants, les hommes de culture qui ne sont pas des spécialistes de Nietzsche ne méritent pas d'être trompés par des faux et par

---

*préplatoniciens*, édité par Paolo D'Orto et Francesco Fronterotta, Combas, L'éclat 1994.

<sup>145</sup> Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*, «Avant le lever du soleil».

le rebut du marché éditorial. S'ils veulent lire Nietzsche, ils ont droit, dès lors qu'on en dispose, à un texte fiable et à tous les instruments que les sciences historique et philologique peuvent mettre à leur disposition.

Je me refuse de croire qu'en cette fin de siècle les besoins intellectuels soient encore ceux que Richard Roos, avec perspicacité, repérait à son début:

Si le procédé nous paraît aujourd'hui blâmable, il faut reconnaître qu'il répondait aux exigences de l'époque. L'intérêt suscité par Nietzsche vers 1900 ne justifiait pas une édition critique intégrale et un titre tel que *La Volonté de puissance* était commercialement plus rentable que celui, plus exact, de *Fragments posthumes*. Le public nietzschéen se composait alors surtout d'esprits inquiets à la recherche d'une doctrine, de littérateurs en mal de citations, de jeunes exaltés qui s'emparaient de formules frappantes pour masquer l'absence de pensée personnelle. L'ère des "singes de Zarathoustra" que Nietzsche avait prévue commençait: elle allait connaître trente ans plus tard les développements tragiques que l'on sait<sup>146</sup>.

|                            |   |
|----------------------------|---|
| Note des traducteurs ..... | 2 |
| 1.....                     | 2 |
| 2.....                     | 2 |
| 3.....                     | 3 |
| 4.....                     | 4 |
| 5.....                     | 4 |
| 6.....                     | 6 |
| 7.....                     | 8 |

---

<sup>146</sup> Richard Roos, «Les derniers écrits de Nietzsche...», *cit.*, p. 266.

La nouvelle édition critique des œuvres complètes de Friedrich Nietzsche. 9

|        |    |
|--------|----|
| 1..... | 9  |
| 2..... | 11 |
| 3..... | 13 |
| 4..... | 17 |
| 5..... | 19 |
| 6..... | 25 |

Critique du texte et volonté de puissance..... 26

|         |    |
|---------|----|
| 1.....  | 26 |
| 2.....  | 27 |
| 3.....  | 28 |
| 4.....  | 30 |
| 5.....  | 32 |
| 6.....  | 33 |
| 7.....  | 36 |
| 8.....  | 38 |
| 9.....  | 41 |
| 10..... | 43 |
| 11..... | 45 |
| 12..... | 47 |
| 13..... | 49 |
| 14..... | 51 |
| 15..... | 55 |
| 17..... | 58 |
| 18..... | 62 |

|   |     |
|---|-----|
| 19.....   | 65  |
| Interprétations nazies.....                         | 68  |
| 1.....  | 68  |
| 2.....  | 71  |
| 3.....  | 78  |
| 4.....  | 85  |
| 5.....  | 93  |
| 6.....  | 98  |
| L’art vénérable de lire Nietzsche .....             | 101 |
| 1.....  | 101 |
| 2.....  | 103 |
| 3.....  | 104 |
| 4.....  | 106 |
| 5.....  | 113 |
| Postface .....                                      | 116 |
| Les volontés de puissance.....                      | 116 |
| 1. «Homme-plume» .....                              | 117 |
| 2. Une sœur abusive.....                            | 120 |
| 3. Les Volontés de puissance.....                   | 126 |
| 4. La victoire d’Elisabeth Förster-Nietzsche? ..... | 134 |
| 5. Les philosophes pris aux pièges .....            | 140 |
| 6. Des manuscrits des philosophes .....             | 153 |
| 7. Épilogue .....                                   | 161 |